

NOTICES

HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES

Pl. I à XIV. — Bourges. — Hôtel Jacques Cœur.

L'hôtel que se fit élever le grand financier Jacques Cœur au milieu du xv^e siècle dans sa ville natale est sans contredit l'un des monuments essentiels de l'architecture civile en France et nous avons déjà marqué plus haut sa signification et sa place dans l'évolution de l'art français. Les contemporains le déclarent d'une magnificence royale; un Italien, passant à Bourges au milieu du xv^e siècle, écrit à son sujet ces vers pompeux :

*Hic etiam dignas illustri principe vidi
Aedes quas, summo studio, Argentarius alti
Regis, tantum animo quam ditissimus auro,
Non secus ac notus praeclaro nomine Crassus,
Construit;*

A l'inverse des résidences royales de ce temps et des autres maisons, aussi somptueuses peut-être, que l'argentier de Charles VII lui-même s'était fait construire en divers lieux, à Montpellier, où il avait établi le centre de ses affaires commerciales, à Tours où il s'était installé dans le voisinage de la cour, à Paris même, la maison de Bourges s'est remarquablement conservée à travers les siècles. Nous avons enfin la bonne fortune d'en pouvoir dater à quelques années près la construction par les circonstances même de la carrière brillante et tragique de son premier possesseur.

Nous savons que c'est en 1443 qu'il acquit d'un nommé Jean Belin, moyennant la somme de douze cents écus, le fief de la Chaussée qui relevait directement du roi et qui comprenait deux tours des anciens remparts de Bourges, sur lesquelles il appuya la construction de son hôtel. En 1450, l'italien Antoine Asti, dont nous citons tout à l'heure le témoignage admiratif, écrit que le palais n'était pas encore terminé. Toutefois Jacques Cœur y recevait en 1450. On sait que, dès 1451, Jacques Cœur coupable surtout d'être trop riche, fut accusé d'avoir empoisonné Agnès Sorel, vendu des armes aux Infidèles, fait de la fausse monnaie et commis des exactions diverses. Il fut arrêté et traîné pendant deux ans de prison en prison. Ses biens furent confisqués et certainement les travaux de Bourges s'arrêtèrent. Reconnu innocent « au regard des poisons », il fut néanmoins condamné en 1453 à faire amende honorable et à payer 400.000 écus. Retenu prisonnier, il s'évada et alla chercher refuge auprès du pape qui lui confia le commandement d'une expédition en Orient. Il mourut en 1456 dans l'île de Chio. Mais durant ce temps ses parents et ses amis ne cessaient de faire opposition à l'arrêt de 1453 et, en 1457, deux de ses fils, Ravant et Geoffroy Cœur, soutenus par leur frère Jean, archevêque de Bourges, furent remis en possession « de la grande maison que leur père avait fait faire à Bourges avec ses appartenances et dépendances, ensemble le mesnage et ustenciles qui étaient dedans... »

Acheva-t-on à partir de cette date quelques parties laissées en suspens? Transforma-t-on la décoration ou l'aménagement de certaines pièces? Cela est possible; mais nous ne pouvons guère discerner dans l'ensemble de l'édifice de parties importantes qui aient été ajoutées après coup à la fin du xv^e siècle. Le style est partout très uniforme et les matériaux identiques; enfin, presque partout où des armoiries ont été relevées, ce sont celles de Jacques Cœur et de Macé de Léodepart, sa femme, morte entre son arrestation et sa condamnation, qui ont été reconnues.

Après Geoffroy Cœur, qui mourut en 1488, son fils Jacques II (1) posséda l'hôtel jusqu'en 1501, où il le vendit aux Turpin; ceux-ci le passèrent aux Laubespine en 1561. Colbert enfin s'en rendit acquéreur en 1679 pour le céder trois ans plus tard à la municipalité de Bourges qui y installa son hôtel de ville.

Jusqu'à là, l'hôtel n'avait subi aucune transformation ni addition très importante; à peine a-t-on pu signaler la suppression des encorbellements placés à l'angle du pavillon d'entrée et la réfection de la corniche, où prirent place les armes des Laubespine. Une description rédigée en 1679 nous en assure; c'est une sorte d'état de lieux dressé pour Colbert après l'acquisition de l'hôtel. Mais le XVIII^e siècle y marqua sa trace de façon assez grave. Les baies des galeries furent fermées, des meneaux des fenêtres supprimés. La grande salle du rez-de-chaussée surtout changea de caractère; un perron fut installé dans la cour pour y accéder et, en 1750, le grand escalier gothique de la tourelle principale fut entièrement détruit et refait jusqu'au premier étage sous la direction d'un nommé Fricalet.

Les tribunaux vinrent se joindre à l'hôtel de ville dans la demeure d'où la Révolution supprima tout ce

qui portait trop ostensiblement allure d'effigies ou d'armoirie. On refit en 1835 les portes en bois du grand portail, mais on laissa tomber, faute d'entretien, les lucarnes de la place Berry. En 1858 enfin, l'État rachetait l'hôtel à la ville; la mairie allait s'installer rue de la Monnaie dans l'ancien hôtel de la famille Laporte et d'importantes restaurations commençaient sous la direction de l'architecte Bailly. Les travaux comprirent malheureusement des réfections assez radicales; on modernisa par exemple un peu trop le pignon du pavillon de gauche de la façade de la rue qui touchait jadis à des constructions qui dépendaient encore de l'hôtel et que l'on désignait sous le nom d'hôtel de Limoges. Ces

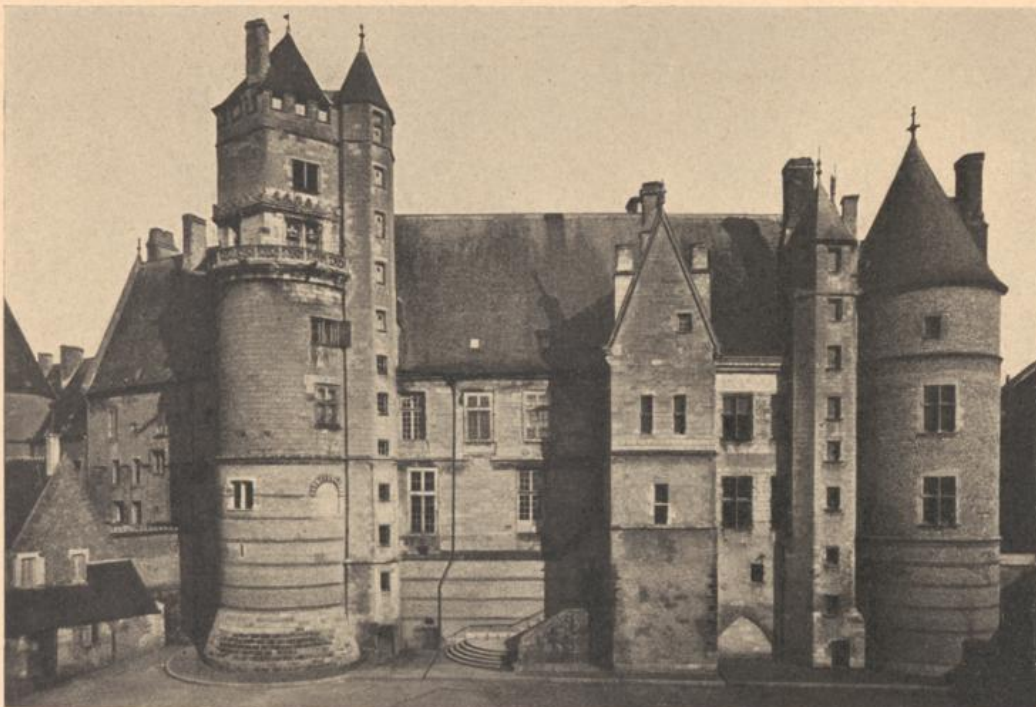


FIG. 1. — BOURGES : HOTEL JACQUES-CŒUR
Façade sur la place Berry avant les dernières restaurations

Cliché des Monuments historiques.

travaux comprirent aussi, sur la droite, des additions dont le style assez bâtard a au moins l'avantage de marquer nettement les parties modernes, destinées au développement des services judiciaires.

Dans les dernières années, des travaux rendus nécessaires par l'état des balustrades ont été entrepris par M. Boeswillwald au pavillon d'entrée; d'autres ont affecté le couronnement des tours de la place Berry, dont la principale a perdu, malheureusement, sa toiture élevée traversée par une cheminée gothique, visible sur toutes les anciennes images et que montre encore notre figure 1.

A l'intérieur d'importantes restaurations furent aussi exécutées sous le second Empire, notamment dans les galeries antérieures. Celles du rez-de-chaussée furent très heureusement dégagées; celles du premier étage, ainsi que la chapelle, agrémentées de cette polychromie violente, théoriquement exacte, mais souvent si désagréable qui dépare tant de restaurations de l'école de 1860. Les cheminées furent complétées ou restituées suivant le système, alors également en honneur, que Duban appliquait par exemple au château de Blois.

Les principales pièces du grand corps de logis sont au contraire demeurées dans l'état où les ont mises les décorateurs du XVIII^e et du commencement du XIX^e siècle : salle des assises, salle de la cour d'appel, locaux pour les témoins et les prévenus, bibliothèques pour les avocats et les juges. Il faut convenir qu'aucune de ces installations n'offre d'intérêt en elle-même; les quelques boiseries XVIII^e siècle qui paraissent çà et là sont médiocres. Il est certain qu'il y aurait grand intérêt à retrouver, sous les décors factices de la salle des assises

(1) C'est pour ce Jacques II que fut exécuté le magnifique livre d'heures conservé à la Bibliothèque de Munich et qu'a fait connaître en 1904 M. Paul Gauchery. On y voit notamment une miniature extrêmement curieuse qui donne la vue cavalière de l'hôtel avec au premier plan la façade de la rue Jacques Cœur, dont l'ensemble et le détail sont bien reconnaissables.

en particulier, les restes de la décoration de la grande salle de l'hôtel Jacques-Cœur et de sa cheminée dont quelques fragments conservés et des souvenirs anciens ont permis à Hazé en 1836 une reconstitution, d'ailleurs contestée. Mais il est à craindre qu'une fois les tribunaux partis avec leur mobilier et leur décor, on ne se trouve exposé à une restitution forcément factice et à un encombrement plus ou moins pittoresque, si l'on prétend comme on en a avancé le projet, installer dans l'hôtel un musée local; il est probable même que ces fantaisies feraient regretter une affectation à tout prendre honorable et peu dangereuse pour l'hôtel de Jacques Cœur.

Pour la description même de l'hôtel et de ses dispositions, les deux plans que nous donnons ici permettraient presque de s'en passer; on la trouvera d'ailleurs suivie pièce par pièce dans l'ouvrage de Hazé et dans celui de Viollet-le-Duc.

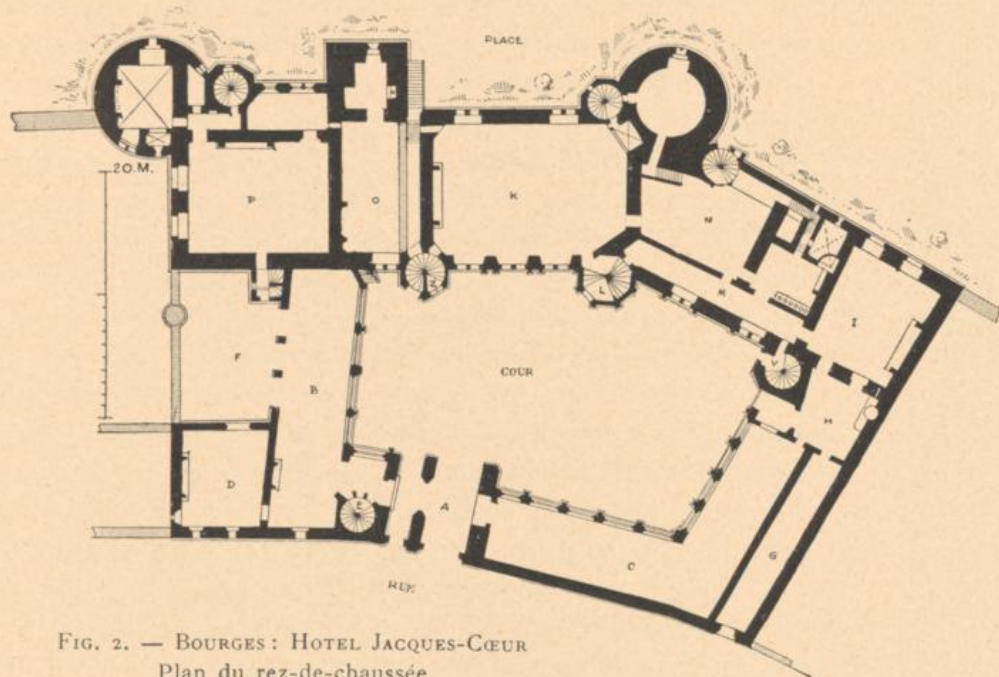


FIG. 2. — BOURGES: HOTEL JACQUES-CŒUR
Plan du rez-de-chaussée

Nos plans ont été établis d'après les relevés de Juillien, conservés aux Archives des Monuments historiques, et ceux de Hazé, qui ont servi de base à son étude, publiée en 1834. Viollet-le-Duc utilisa ce double travail dans son *Dictionnaire* tout en le modifiant légèrement dans le sens d'une restitution intégrale. Nous y avons apporté ici quelques rectifications d'après des observations faites sur place et d'après les indications de M. Paul Gauchery qui a minutieusement étudié, en technicien et en historien, les monuments berrichons.

Le dessin général du plan fut commandé par la disposition de la muraille ancienne, en partie gallo-

romaine à la base, dont les tours s'élèvent sur la place Berry (Voir fig. 1). Cette face, très pittoresque, de la construction et dont l'allure toute féodale et militaire contribuait certainement à donner grand air à la demeure de l'argentier, doit être considérée du reste plutôt comme une utilisation ingénieuse de constructions antérieures que comme une véritable création architecturale: c'est dans la partie antérieure qu'il faut surtout chercher les nouveautés et les idées originales.

Un angle obtus du rempart amena une obligatoire dissymétrie dans le plan, dont l'architecte sut tirer très heureusement parti. En avant du corps du logis principal, une cour très ample le sépare d'un bâtiment à peu près parallèle, situé sur la voie publique qui suit à l'intérieur le dessin du rempart, aujourd'hui rue Jacques-Cœur. Cette cour est fermée par des galeries B et C qui aboutissent

en A au pavillon sous lequel s'ouvre la grande porte cochère et la poterne voisine, et qui contient au premier étage la chapelle A' (Pl. I). Celle-ci s'accuse à l'extérieur par une large baie garnie de remplages flam-

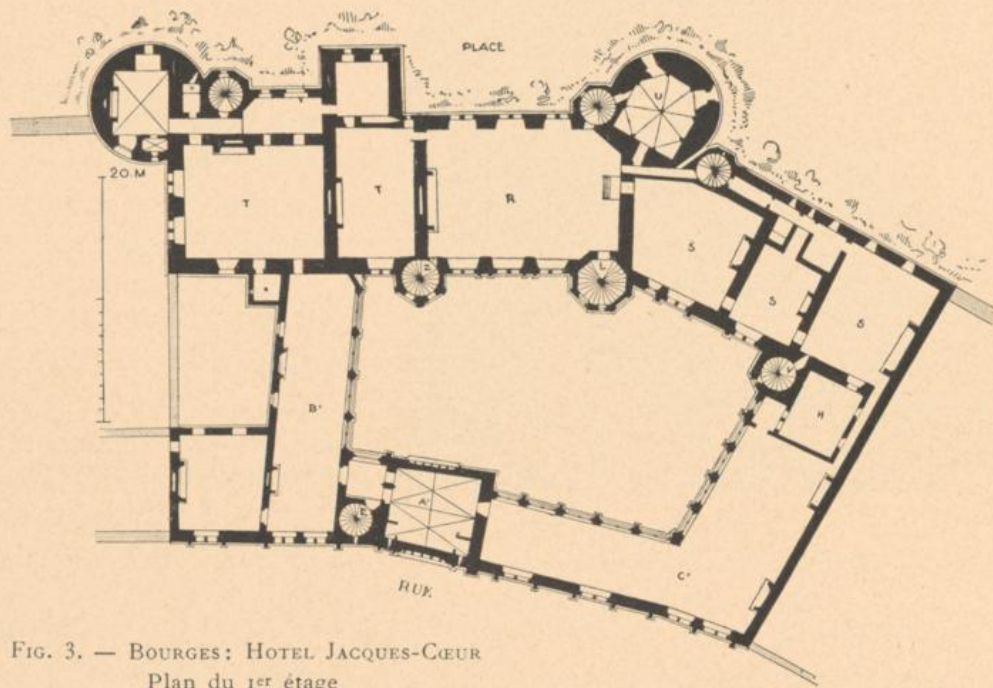


FIG. 3. — BOURGES: HOTEL JACQUES-CŒUR
Plan du 1^{er} étage

boyants. Sur le flanc du pavillon une tourelle octogonale renferme l'escalier et se termine par un joli lanternon très orné. Au-dessus de la double porte, une niche couronnée d'un dais flamboyant contenait jadis évidemment une figure équestre dont on a prétendu qu'elle représentait Jacques Cœur lui-même, mais qui était sûrement, d'après une miniature ancienne qui nous en montre l'image et d'après la description de 1679, le « très victorieux roi de France » Charles VII « armé de pied en cap, en action de combattant, l'épée haute sur un cheval caparaçonné ». Sur la face intérieure du pavillon, une niche similaire passe aussi pour avoir contenu l'effigie de Jacques Cœur. Sur la rue, à droite et à gauche de la niche, deux fausses fenêtres qui font suite à celles des galeries contiennent encore deux figures à mi-corps pour lesquelles plusieurs interprétations plus ou moins fantaisistes ou symboliques ont été proposées (portraits de Jacques Cœur et de sa femme, serviteurs attendant le retour du maître exilé, etc.), et qui ne sont sans doute que des motifs pittoresques et réalistes comme nous en retrouverons beaucoup çà et là à l'intérieur.

Le pavillon D contenait jadis la conciergerie et s'éclairait sur une cour F munie d'un puits, qui s'étendait au milieu de dépendances aujourd'hui disparues. Ces dépendances présentaient vers le fossé une galerie ouverte et n'étaient séparées de la grande cour que par des arcades « récemment fermées », dit le texte de 1679.

A droite de la façade une entrée spéciale conduisait par un passage G à la cour de service H et aux cuisines I, sans passer par la cour d'honneur. Ce passage était séparé de la galerie C par un mur aujourd'hui détruit. Nous donnons (fig. 4) cette entrée particulière pour en souligner l'importance et bien que le détail ornemental en soit presque tout moderne: Hazé en 1837 l'indique dans ses dessins comme toute simple et toute nue.

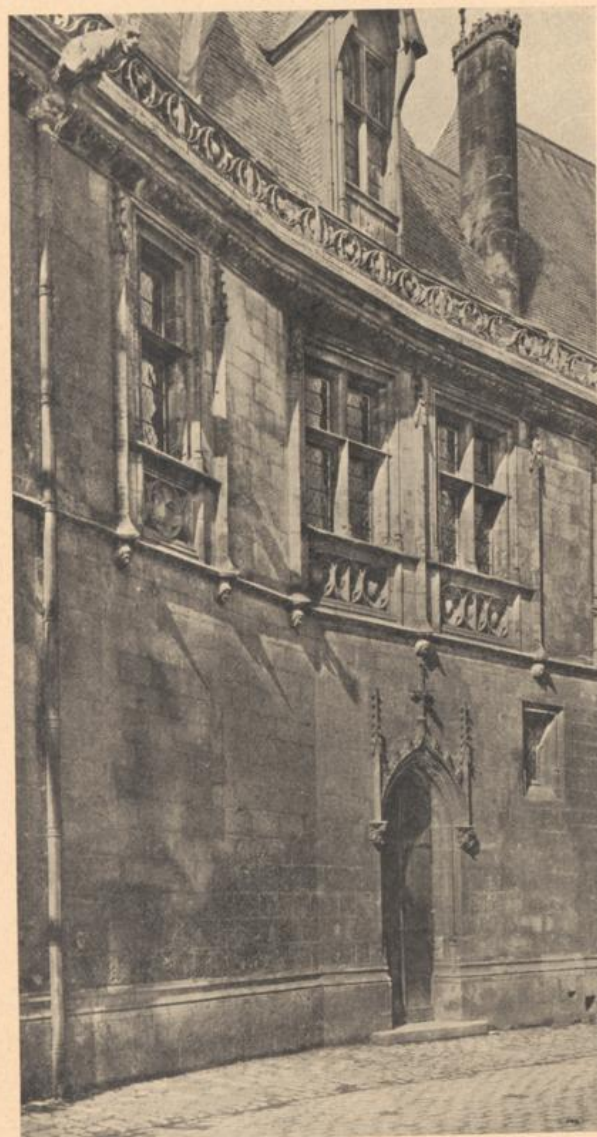


FIG. 4. — BOURGES : HOTEL JACQUES-CŒUR
Porte de service sur la rue Jacques-Cœur

Les basses-cours et écuries étaient situées au dessous, sur la rue des Arènes. Elles étaient en contre-bas de la cour de 12 pieds et l'on y arrivait par une descente assez dure. L'entrée de l'hôtel devait être accessible, sinon à tout venant, du moins assez largement et l'on imagine volontiers cette cour et ces galeries ouvertes du rez-de-chaussée (Pl. II, III, IV, V) remplies des allées et venues de gens d'affaires attirés par le négoce du grand argentier. Les galeries du premier étage n'auraient-elles pas servi également comme de magasins ou de parloirs (1)? Il y a là toute une partie de la demeure qui en est comme la partie officielle et largement ouverte au public, l'intimité, l'habitation étant reléguée dans le corps du fond.

Mais au milieu et dominant toute cette partie s'élève la chapelle. N'oublions pas que Jacques Cœur, quoique marié, se réclama au cours de son procès de la qualité de *clerc* pour obtenir la juridiction ecclésiastique. Pensons aussi à la place qu'occupaient dans les palais royaux ou princiers du moyen âge avec lesquels rivalisait, au dire des contemporains, la demeure de l'argentier, les Saintes Chapelles.

C'est l'escalier de la chapelle E, garni au départ de représentations qui indiquaient nettement l'usage de cette partie essentielle de la demeure, par lequel on accédait aux galeries supérieures. Ce départ d'escalier est d'ailleurs un des plus jolis morceaux d'architecture de l'hôtel (on en voit l'ensemble sur notre planche X et deux détails sur la planche XI). Sur l'un de ces tympanes un enfant de chœur sonne la cloche tandis qu'un religieux plonge un aspersoir dans un bénitier et qu'un mendiant béquillard s'approche humblement. Sur l'autre c'est

(1) En 1679 on y avait installé une bibliothèque, mais il est peu probable que ce fût là leur destination primitive.

très évidente; mais le souci d'observation réaliste et pittoresque est manifeste: ce sont des tableaux de genre plus que des portraits.

Au premier étage on entre dans la chapelle par une porte surmontée d'un bas-relief de même type que les précédents mais d'un style un peu différent, qui représente une *Annonciation*.

La chapelle A' est une pièce à peu près carrée sous une voûte élevée, formée de deux croisées d'ogives séparées par un doubleau et comprenant chacune une lierne. Les compartiments délimités ainsi sont garnis de peintures d'une qualité très exceptionnelle qui constituent un des monuments les plus considérables et les mieux conservés de la peinture en France au xv^e siècle. Elles représentent, sur un fond bleu garni d'étoiles, vingt anges volants aux longs cheveux bouclés, vêtus de tuniques blanches, soutenant des phylactères qui portent des textes sacrés. Le fond et les inscriptions ont peut-être été quelque peu rajeunis, mais les figures elles-mêmes ont peu souffert. Elles offrent une parenté évidente avec les angelots long vêtus de l'école flamande contemporaine: les Bouts, les van der Weyden, les van der Goes ont peint vers la même époque des figures analogues, mais avec une allure peut-être moins décorative et une adaptation moins ingénieuse aux formes de la construction. On cite, d'autre part, les noms d'Henri Mellein et de Jacob de Litemont qui travaillaient à Bourges à cette époque. Mais aucun texte décisif n'a encore permis d'attribution précise soit à un peintre local, soit à quelque étranger de passage.

Française à coup sûr, au contraire, est la sculpture des angelots qui soutiennent aux clefs de la voûte et aux retombées des arcs les armoiries des propriétaires; Française également celle des beaux culs-de-lampe d'un style plus sévère qui se voient au bas de niches aujourd'hui vides et qui rappellent les modèles des imagiers du duc Jean de Berry. Deux grandes baies versent dans cette chapelle un jour abondant que tamisaient jadis des vitraux disparus. De beaux fragments de l'autel en bois sculpté, rapportés du collège où ils avaient été utilisés au xviii^e siècle, montrent la qualité du mobilier d'autrefois. Deux logettes à droite et à gauche de l'autel, munies de cheminées, marquent la place du maître de la maison et de sa femme. Mais des peintures modernes aux tons criards donnent seules idée aujourd'hui de la parure luxueuse qui devait jadis recouvrir les murailles et leurs ornements en reliefs.

Les galeries B' et C', avec leur voûte en forme de carène renversée, leurs fenêtres claires garnies de bancs sont d'une élégance sobre tout à fait agréable. Elles étaient munies jadis chacune de deux grandes cheminées. Seules les deux de la galerie méridionale (Pl. XII) ont été conservées ou restituées. Le manteau de l'une représente une sorte de forteresse crénelée où paraissent quantité de petits personnages qui ont l'air de soutenir un assaut quelque peu burlesque. Au-dessus, deux lucarnes, complètement mutilées dans les relevés de 1835, présentent aujourd'hui des figures de curieux en grand costume. L'autre (Pl. XIII) a été recomposée avec des fragments dont certains avaient été dessinés par Hazé en 1835. On y voit représentée dans la partie haute une sorte de tournoi grotesque où les cavaliers sont montés sur des ânes et armés en guise de boucliers de clayonnages grossiers, représentation de divertissements populaires ou plutôt caricature des usages chevaleresques. Ces motifs valent en tous cas d'être signalés et étudiés avec attention.

Le corps de logis principal comprenait essentiellement au rez-de-chaussée la grande salle K où se voyaient une cheminée monumentale aujourd'hui détruite et une petite tribune qui subsiste encore avec un petit escalier spécial et que l'on peut imaginer avoir servi à loger des musiciens. On accédait dans cette salle, qui servait de salle de fêtes et de festin, par la base de l'escalier L. La communication était assurée avec les cuisines placées en I par un couloir M, la pièce N servant d'office. Toute une série de services accessoires s'ordonnait autour des cuisines aérées sur une courette H. Viollet-le-Duc les décrit avec un luxe peut-être un peu imaginaire; le puits, les fourneaux, les trappes descendant aux caves, etc., subsistent encore en tous cas ou ont laissé des traces.

En O et en P deux grandes pièces pouvaient constituer un appartement avec dégagement et garde-robe dans les tours, disposition analogue à celle que l'on retrouve ou que l'on imagine pour le premier étage.



FIG. 5. — BOURGES: HOTEL JACQUES-CŒUR
La chapelle. Paroi latérale

A cet étage une seconde grande salle R s'ouvrait encore sur le grand escalier L, au-dessus de la salle basse. Elle possédait deux cheminées. Les appartements privés auraient été en S desservis par l'escalier des cuisines et communiquant avec la chapelle par la galerie supérieure C. Un autre appartement T, composé de deux grandes chambres, était disposé à côté de la grande salle R, desservi par l'escalier Z et la galerie B'. Il pouvait encore communiquer en 1679 avec l'hôtel de Limoges.

Il est assez difficile de se rendre compte aujourd'hui de l'usage de chacune de ces pièces dans la vie d'autrefois. Les mots de *salons*, de *cabinets*, qu'on trouve parfois et même chez Viollet-le-Duc pour les caractériser sont bien modernes et répondent peut-être plus aux usages du XIX^e siècle qu'à ceux du XV^e. Ce qui est certain et facile à constater, c'est la complication voulue et certainement très raisonnée de ce plan où des dégagements sont prévus pour chacune des pièces importantes rendues indépendantes les unes des autres, où, à côté des vastes salles qui servaient à la vie d'apparat, on s'est préoccupé de ménager en se servant ici des anciennes tours des fortifications des réduits plus intimes, soigneusement décorés qui servaient de retraites pour le travail ou la vie familière. Le sens du confortable s'introduit dans l'habitation et nous aurons à constater dans mainte demeure plus modeste des innovations qui dériveront certainement de celles-ci et trahiront les mêmes besoins. Les plus typiques et les plus curieuses de ces pièces sont celles qui sont situées aux différents étages de la tour U. L'une qui sert aujourd'hui de cabinet au premier président est munie d'une très belle cheminée dont le motif principal, une femme ailée portant une banderole, est une des plus belles sculptures de la maison. L'autre située au-dessus et dite *Chambre du Trésor* possède encore une lourde porte de fer qui justifie sa désignation et montre plusieurs culs-de-lampe très ornés dont un représente un épisode, traité en anecdote pittoresque, d'un roman de chevalerie.

Au second étage, un comble très vaste et bien construit avec une admirable charpente de chevrons portant fermes, dont nous pourrions plus tard rapprocher celle du palais épiscopal d'Évreux, était encore muni de grandes cheminées de pierre, éclairé par de grandes lucarnes et pouvait servir d'appartement secondaire, de « chambres pour les gens ». On a remarqué justement sur la charpente les restes des supports de tentures mobiles qui pouvaient y être installées.

Les ordonnances extérieures de ce corps de logis sont conçues avec le même sens pittoresque, le même luxe en quelque sorte familier, que nous avons noté en plusieurs endroits et dont nous retrouverons des manifestations plus ou moins réussies au cours de la fin du XV^e siècle. Partout reparait le motif des cœurs et celui des coquilles, armes parlantes de Jacques Cœur, notamment en haut des tourelles d'escalier qui toutes comprenaient peut-être comme l'escalier V (voir pl. VII) une sorte de belvédère au-dessous de la poivrière qui écrase aujourd'hui directement la balustrade ajourée.

Une seule lucarne en pierre subsiste, celle qui est voisine de l'escalier L (voir pl. VI). Elle est d'un très beau et très pur dessin flamboyant, mais simple encore, avec ses deux pinacles et son gâble aigu couronné d'une statuette. Les autres sont en bois recouvert de plomb. Comme exemples de plombs anciens conservés, on peut citer la figurine très déformée qui couronne la tourelle principale ou les beaux épis de l'aile droite (voir pl. VIII) avec leur fleuron au quadruple crochet de chardon très découpé et leur embase de plomb martelé et repoussé. Les bandes de plomb qui décorent le faitage étaient certainement rehaussées de dessins gravés sertissant des dorures éclatantes comme on en retrouvera des exemples en pleine Renaissance à Azay-le-Rideau. Signalons enfin, pour terminer, les sculptures si amusantes qui, au bas de l'escalier V (voir pl. IX) annoncent la destination de cette entrée par un petit tableau de cuisine gothique où le coquemard pend au milieu de la cheminée, où une servante récuré les plats, tandis que deux cuisiniers tournent la broche ou pilent quelque mixture dans un mortier; n'oublions pas non plus les douze médaillons qui couvrent les pans de la tourelle principale (voir pl. II et III) et nous rappellent les origines de la fortune du maître du logis avec les représentations des fileuses de laine du Berry, de ses agents, émissaires, facteurs, clients lointains puisque nous y apercevons au second registre l'exotique silhouette d'un nègre enturbané. Ils nous donnent peut-être enfin sa propre effigie avec celle de sa femme: c'est un couple richement vêtu coiffé du chaperon et du hennin, dont le mari, si c'est bien Jacques Cœur, nous apparaîtrait non pas comme le grand commerçant, ou le grand financier, mais comme le grand bâtisseur qu'il était aussi, puisqu'il semble porter un marteau de maçon à la main.

BIBLIOGRAPHIE : Hazé. *Notices pittoresques sur les antiquités et monuments du Berry*, Paris-Bourges (1834). (Pl.) — Buhot de Kersers : *Histoire et statistique monumentale du Cher*, Bourges (1883). Tome II, p. 298 et suiv. (Pl.) — Pierre Clément : *Jacques Cœur et Charles VII*, Paris (1886). — Viollet-le-Duc : *Dictionnaire d'architecture*. T. VI, p. 276-281 (2 plans et une vue cavalière). — *Congrès archéologique de France 1898*. P. 73 (plans). — F. Deshoulières : *L'Hôtel de Jacques-Cœur de Bourges en 1679*. Mém. de la Soc. des Antiquaires du Centre. T. XXIV, 1901. — Paul Gauchery : Mémoires lus à la Soc. des Antiquaires du Centre de 1904 à 1911 (pour être publiés en 1911). — Gonse : *L'Art gothique*. P. 276-300 (2 fig.). — Enlart : *Manuel d'archéologie française*. T. II. *Passim*. P. 67 (plan).

Pl. XV à XVIII. — Bourges. — Ancien Hôtel de ville.

Le bâtiment qui sert aujourd'hui d'annexe au lycée fut construit dans la seconde moitié du xv^e siècle pour servir d'Hôtel de ville. Un grand incendie avait ravagé la ville en 1487 et détruit en particulier l'église de la Contale où se réunissait le Conseil de la cité. On décida presque aussitôt l'édification d'une « maison de ville ». Dès 1488 on acheta, tout auprès de l'ancien local, l'emplacement de la maison du marchand Pierre Johannin, qui occupait l'angle de la rue du Paradis et de la ruelle de la Narrette : on a retrouvé dans les comptes du receveur municipal de 1489 la mention du paiement du devis de l'édifice.

C'est un certain *Jacquet Gendre de Pigny*, qualifié de « masson », qui est l'auteur de ce devis et qui manifestement a droit, selon nos idées, au titre d'architecte de l'Hôtel de ville. Deux autres « maçons » sont payés pour avoir « pourtraict et gecté le deviz en une peau de parchemin » : ce sont ses dessinateurs. Enfin, les entrepreneurs paraissent aussi dans ces comptes, très complets et typiques comme l'on voit, dont on souhaiterait avoir l'équivalent pour bien des constructions plus importantes : ce sont un certain *Bernard Vilain* pour la maçonnerie, *Jehan d'Orléans* pour la charpenterie, *Guillaume Leloup* pour la couverture, *Gillet Carrelier* pour la serrurerie, etc.

Des additions importantes furent faites au xvi^e siècle; on ajouta notamment un corps de bâtiment, dont une partie subsistait encore récemment, sur la rue du Paradis, à côté de fragments appartenant à l'entrée primitive du xv^e siècle. Ce sont les travaux pour lesquels *Jean Bellevenu*, maçon, reçut, en 1566, 630 livres. Un peu plus tard, en 1623, on élevait la galerie qui borde la cour à gauche et s'appuyait sur un mur qui à ce moment séparait cette cour de la petite ruelle de la Narrette, restituée sur notre plan, mais qui aujourd'hui n'existe plus. Le directeur des travaux était un nommé *Lejuge*.

En 1682, comme nous l'avons vu, l'Hôtel de ville quitta ce logis pour s'installer dans l'hôtel Jacques-Cœur. La maison fut vendue à un conseiller au bailliage, Henry Labbé de Champgrand, qui la revendit l'année même aux Jésuites. Ceux-ci avaient édifié leur collège à côté et annexèrent simplement l'ancien Hôtel de ville, sans heureusement le transformer. Propriété nationale en 1793, il subit quelques mutilations dans son décor, mais relativement peu considérables. Enfin, le Lycée national, qui s'était installé en 1802 dans l'ancien collège des Jésuites, s'annexa également, au cours du xix^e siècle, le bâtiment qui nous intéresse, et qui en 1830 avait commencé par servir d'école communale. La toiture avait dû être refaite avec les lucarnes, dès le xviii^e siècle, ainsi que le couronnement de la tourelle. Celle-ci, considérablement diminuée à ce moment, a subi, depuis lors, quelques travaux de restauration. Mais aucun grand travail d'ensemble n'a jamais affecté le bâtiment.

C'est, dans sa partie la plus ancienne, un très remarquable exemple d'architecture civile de la fin du xv^e siècle, où bien des détails rappellent encore de très près le style dont nous avons vu l'application si brillante à l'hôtel Jacques-Cœur. Une quarantaine d'années séparent les deux édifices et il est peu probable que les mêmes artistes y aient travaillé; mais les mêmes traditions s'y survivent, soit dans les partis généraux, soit dans le détail de la décoration.

Le bâtiment est encore assis, pour sa façade postérieure, sur le vieux mur gallo-romain dominant la ville basse. Mais celui-ci ayant été exploité comme carrière, il fallut soutenir cette façade dans la cave par un arc et un pilier de maçonnerie que mentionnent les comptes de 1489. De plan très simple, rectangulaire, le bâtiment primitif comporte simplement deux grandes pièces à chaque étage, largement éclairées par de grandes fenêtres à meneaux sur la ville et sur la cour; ces pièces communiquent entre elles, mais elles ont, au rez-de-chaussée tout au moins, également, chacune une issue directe sur la cour. Au rez-de-chaussée, la plus petite pièce, voûtée sur croisée d'ogives, était la chambre du Conseil; l'autre, la grande salle, couverte d'un plancher de poutres et de solives moulurées, était desservie par la porte située sous l'escalier. Toutes deux comportaient des cheminées monumentales dont la seconde surtout (voir Pl. XVIII) est un morceau considérable. Le manteau, très richement décoré, comportait, entre deux corniches de feuillages très habilement refouillées, une zone garnie de fleurs de lis aujourd'hui mutilées. Au-dessous, la zone inférieure est garnie d'un réseau de nervures flamboyantes formant des losanges dans lesquels est placée une figure de mouton *clariné* (portant une sonnette). Au milieu étaient les armes de Bourges soutenues par les deux supports traditionnels, le berger

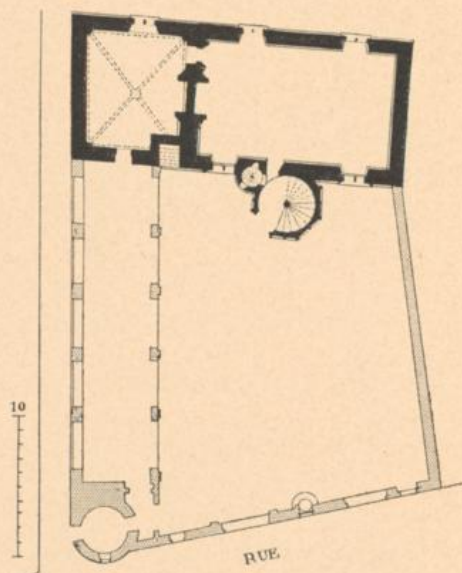


FIG. 6. — BOURGES: ANCIEN HOTEL DE VILLE
Plan du rez-de-chaussée

et la bergère. Cette sculpture naïvement réaliste rappelle beaucoup celle de Jacques-Cœur. Il en est de même, à droite de la cheminée, pour le tympan de la petite porte qui fait communiquer les deux salles, où se voit, en bas-relief, une espèce de bergerie, une pastourelle tournant son fuseau, avec son chien endormi et ses moutons au parc, tandis que deux bergers luttent dans le voisinage. On a voulu voir une scène de la vie de sainte Solange dans ce tableau, qui est sans doute uniquement pittoresque.

Mais la partie capitale de l'édifice, c'est la tourelle octogonale (voir Pl. XV) qui contient le bel escalier à vis desservant le premier étage et le comble. Elle était jadis complétée par un étage ajouré qui dominait le faitage du bâtiment principal et par suite presque toute la ville; c'était une sorte de beffroi, à côté duquel se trouvait le logis du guetteur et l'horloge publique. Cette partie haute a dû tomber en ruines au XVIII^e siècle. Une corniche factice a été établie alors au niveau du sol de la salle supérieure supportant la poivrière rabaissée; la petite vis accolée en encorbellement ne mène plus nulle part. Des débris de cet étage disparu ont été retrouvés récemment en démolissant un mur sur la rue du Paradis où on les avait employés sans presque les retailler.

La grande vis, qui s'arrête au niveau du comble, est couverte aujourd'hui par une voûte à huit nervures avec pendentif central (voir Pl. XVII), qui rappelle beaucoup celle de l'hôtel Jacques-Cœur. Cette voûte avait dû être fort endommagée lors de la chute des étages supérieurs. Il y a une trentaine d'années (voir Buhot de Kersers, *loc. cit.*) il ne restait plus que l'amorce des nervures convergentes avec les culs-de-lampe; mais l'ensemble a pu être très facilement et sûrement restitué.

A l'extérieur, cette tourelle comporte une décoration abondante et originale où se retrouve, avec un peu de recherche excessive et de lourdeur parfois, le système décoratif de l'hôtel Jacques-Cœur. La porte d'entrée (voir Pl. XVI) qui sert aussi, nous l'avons vu, pour la grande salle, est surmontée d'un bas-relief où deux anges soutiennent l'écu de France et le collier de Saint-Michel sous un baldaquin dont deux autres anges écartent les rideaux. Sur la face principale de la tourelle, qui est aveugle, une colonne en forme de tronc domine avec l'écusson de la ville attaché en sautoir et au-dessus un ange qui tient l'écu de France.

Au-dessus, les deux faces principales de l'octogone sont décorées de fenêtres géminées. Mais l'évidement de ces fenêtres eût laissé une pile trop faible à l'angle de la tourelle. Aussi l'architecte ingénieux a-t-il cru devoir aveugler toute une série de fenêtres qui touchent à cet angle, et, se souvenant du procédé employé par l'architecte de Jacques Cœur pour les encoignures de son pavillon d'entrée, il a meublé ces fenêtres aveugles, l'une avec une huisserie simulée, les deux autres avec de pittoresques figures de guetteurs en grand costume tenant une sorte de hallebarde à la main. Ce sont les figures populaires par excellence de cet ensemble. Mais il n'est peut-être pas nécessaire d'y voir une sorte d'emblème des prérogatives municipales.

BIBLIOGRAPHIE : Buhot de Kersers : *ouv. cit.* T. II, p. 274-278, pl. I et II. — Baron de Girardot : *Les Artistes de Bourges*. Archives de l'art français, 2^{me} série 1861. — *Guide de l'Etranger à Bourges*, 5^e édit., 1894, p. 133-135. — *Congrès archéologique de France, Bourges 1898*, p. 53 (pl.) — *L'Ancien Hôtel de Ville de Bourges*, mémoire lu par M. Gauchery à la Société des Antiquaires du Centre en 1909 et non encore publié. — Ce mémoire nous a été obligeamment communiqué par son auteur, ainsi que le plan que nous reproduisons ci-contre.

Pl. XIX. — Bourges. — Maison rue Bourbonnoux, n° 50.

Vers le haut de la rue Bourbonnoux, non loin du flanc nord de la cathédrale, on trouve au revers d'une maison toute moderne d'apparence, portant le n° 50, un beau fragment de façade gothique qui rappelle de très près le style de l'hôtel Jacques-Cœur et de l'ancien Hôtel de ville. Il comprend au rez-de-chaussée et au premier étage une grande et une petite fenêtre accolées, qui malheureusement ont perdu leurs meneaux. Leur encadrement, par contre, ainsi que la plate-bande intermédiaire entre les deux étages, est admirablement conservé. Dans cette dernière en particulier, on voit un arc en accolade garni de crochets et prolongé par deux tiges de chardon qui vont s'épanouir vers l'appui de la fenêtre supérieure; cet arc vient se superposer à une décoration de quadrilobes flamboyants identique à celle que l'on trouve à la même place chez Jacques Cœur. Deux culs-de-lampe du premier étage sont ornés de petits personnages pittoresques, des vendangeurs, l'un avec une hotte, l'autre avec un panier, qui rappellent aussi tout à fait les motifs familiers de la grande demeure berrichonne.

Ce devait être, étant donné la qualité de ces fragments, une importante maison du dernier tiers du XV^e siècle; on croit que ce fut celle de Bienaimé Georges, architecte et intendant de Jeanne de Valois. Une longue inscription se lisait jadis au dessus de la fenêtre de gauche. Elle est malheureusement martelée ainsi que

l'écusson où l'on a cru cependant reconnaître l'écusson parti aux armes des Georges (un lion) à dextre et des Salat (un chevron et un chef) à senestre. Les lettres B. G., M. S., que l'on lit, difficilement il est vrai, à droite et à gauche, seraient les initiales de Bienaimé Georges et de Marie Salat sa femme. On lit également la date de 1494 sur la frise supérieure.

BIBLIOGRAPHIE : Buhot de Kersers : *Histoire et statistique monumentale du Cher*. T. II, pl. XII, p. 327.

Pl. XX. — Musée municipal. — Porte provenant d'une maison de la rue Cambournac, n° 6.

Ce vantail de porte figurait naguère encore au n° 6 de la rue Cambournac, dans le vieux quartier voisin de l'église Notre-Dame (la rue Cambournac fait suite à la rue Mirebeau, l'une des plus pittoresques de Bourges); différents guides le signalent encore en place. Il a été donné par M. Lemaitre au Musée, il y a quelques années et a pris place avec divers autres fragments de boiseries dans l'escalier de l'hôtel Cujas.

Il comprend six panneaux encadrés de moulures très saillantes. Les trois panneaux inférieurs sont ornés, suivant la formule courante dans la hûcherie du temps, de parchemins repliés ou serviettes. Les trois supérieurs, beaucoup plus riches, comportent une décoration flamboyante très caractérisée. Le panneau de gauche contenait en son milieu un écusson avec des armes aujourd'hui rabotées; celui du centre une partie pleine qui supportait évidemment le marteau.

BIBLIOGRAPHIE : *Guide de l'Étranger dans la ville de Bourges*, 5^e édition, 1894, p. 150.

Pl. XXI et XXII. — Bourges. — Hôtel Cujas, rue des Arènes.

Nous atteignons avec ce bâtiment à une date beaucoup plus avancée que celle des précédents. Le caractère nettement gothique du principal corps de logis cependant nous a engagé à le rapprocher des édifices que nous venons d'étudier; nous laisserons du reste de côté les additions qui appartiennent sans conteste au style franco-italien.

C'est pour Durant Salvi, marchand florentin établi à Bourges, que la demeure fut élevée dans les premières années du xvi^e siècle. Elle était achevée en 1515. Mais à ce moment Salvi, qui était receveur des aides et tailles en Berry, avait encore conservé un vieux bâtiment situé en avant de son hôtel sur la rue des Arènes, bâtiment qu'il avait acquis de la famille de Boisrouvray et qui lui servait de comptoir. Ce dernier fut transformé un peu plus tard, soit par Salvi lui-même, soit par Bernardin Bochetel, évêque de Rennes, qui avait acquis la maison et qui la revendit en 1585 à Cujas. On donne généralement la date de 1565 pour l'édification de cette partie antérieure de l'hôtel, en grande partie démolie aujourd'hui et dont il ne reste plus guère que le mur de façade avec une jolie porte Renaissance et deux tourelles en encorbellement. Il semble du reste que le caractère de ces morceaux nous engagerait plutôt à les placer aux environs de 1530-1540, mais ce n'est pas encore ici le lieu de cette discussion.

Il y a également hésitation possible sur le nom de l'auteur de ces diverses constructions. On a prononcé le nom de Guillaume Pelvoysin qui, né en 1477, maître maçon du chapitre de Bourges, participa dès 1509 aux travaux du portail de la cathédrale, qu'il dirigea seul à partir de 1519 jusqu'à sa mort vers 1540. Il construisit l'Hôtel-Dieu de Bourges en 1522. Mais ici, est-ce le bâtiment primitif de style gothique ou celui de style Renaissance qu'il convient de lui attribuer? il est capable de l'un comme de l'autre et peut-être est-il réellement l'auteur de l'ensemble.

Cujas, dont le nom illustre est resté attaché à l'hôtel, ne l'occupa que cinq ans de 1585 à 1590, date de sa mort et ne semble pas y avoir fait de grandes transformations. Au xvii^e siècle, une dame Lebègue l'occupait, puis il passa aux religieuses Ursulines qui le gardèrent jusqu'à la Révolution. Confisqué et vendu, il fut racheté au cours

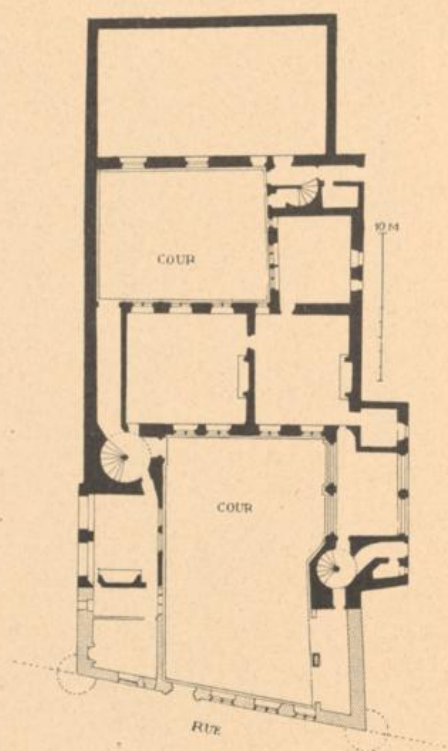


FIG. 7. — BOURGES : HOTEL CUJAS
Plan du rez-de-chaussée

du ^{xix} siècle par le département qui y installa la gendarmerie. La restauration entreprise il y a une vingtaine d'années a été conduite par M. Paul Boeswillwald, architecte des monuments historiques et lorsqu'elle a été terminée, le Musée municipal y a été installé. Des galeries annexes sont venues s'ajouter à droite, du côté de l'ancienne ruelle de la Salamandre supprimée et la grande salle, de construction ancienne, située au fond de la seconde cour a été reconstruite pour servir de salle d'exposition de peintures modernes.

Essentiellement, le corps de logis principal comportait deux grandes salles avec cheminées, communiquant l'une avec l'autre. Un spacieux escalier en spirale contenu dans un pavillon faisant saillie sur la cour, desservait ces appartements principaux. Mais l'originalité et la nouveauté du plan est dans l'addition de ces trois petites ailes, l'une amorcée sur le pavillon du grand escalier lui-même et desservie par lui, l'autre formant pendant sur la cour antérieure (voir pl. XXII) et comprenant à rez-de-chaussée une double baie ajourée aux arcades surbaissées qui formait une sorte de portique ouvert. Peut-être même était-ce là à l'origine l'entrée de la cour qui, du temps où existait encore le vieil hôtel de Boisrouvray se serait ouverte à droite sur la ruelle de la Salamandre. Un troisième bâtiment en aile borde la seconde cour et il convient de remarquer que l'un et l'autre de ces bâtiments accessoires est desservi à son extrémité par un escalier spécial qui évitait aux petites pièces d'habitation qui y étaient contenues d'être commandées par les grandes salles de réception du corps principal.

La construction des bâtiments est en briques de différentes couleurs formant un dessin losangé; les soubassements, les encadrements des fenêtres et les grandes lignes du bâtiment, angles, corniches, etc., étaient seules soulignées par des assises de pierre blanche. Le système décoratif est très sobre, beaucoup plus calme que dans la série des bâtiments de style flamboyant dérivés de l'hôtel Jacques-Cœur. On y voit encore de très beaux motifs, traditionnels comme le couronnement de la porte de l'escalier avec ses crochets de feuillages qui rappellent ceux de l'Hôtel-Dieu construit par Pelvoysin, ou comme les couronnements des lucarnes. Seules les coquilles placées sur l'allège de ces lucarnes et quelques petits médaillons de marbre, peut-être rapportés postérieurement, au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée font songer que l'on est déjà engagé dans le ^{xvi} siècle et qu'ailleurs nombre de motifs classiques ont déjà commencé de s'introduire dans la décoration des châteaux comme des églises. Néanmoins, l'ensemble, structure et décor, est encore vraiment et presque complètement français, quelque simplicité nouvelle dans le goût, quelque perfectionnement caractéristique que l'on y rencontre dans la disposition de l'habitation.

BIBLIOGRAPHIE: Buhot de Kersers: *ouv. cit.*, p. 313-317, pl. IV, pl. VIII et X. — *Guide de l'étranger à Bourges*, 1904, p. 126-128.

Baron de Girardot: *Les Artistes de Bourges*. Archives de l'art français, 2^{me} série. 1861, p. 209-291.

C'est encore à M. Gauchery que nous devons la communication du plan et de nombreux renseignements concernant la construction de l'hôtel Cujas.

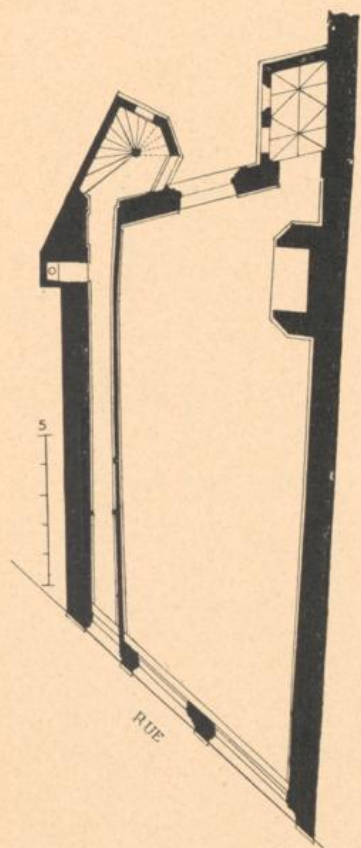


FIG. 8. — BOURGES: MAISON DITE DE GUILLAUME PELVOYSIN
Plan du rez-de-chaussée

Pl. XXIII et XXIV. — Bourges. Maison dite de Guillaume Pelvoysin, 15, rue des Toiles.

Cette maison, beaucoup moins importante que les précédentes, nous donne un type excellent et très complet de l'habitation d'un commerçant aisé à la fin du ^{xv} siècle ou au début du ^{xvi}. La tradition, toute récente du reste, qui en fait la maison de l'architecte Pelvoysin n'a ni autorité ni vraisemblance; certains détails de structure et de décor qui se rapprochent quelque peu des parties gothiques de l'hôtel Cujas et de l'hôtel Lallemant⁽¹⁾ permettraient à peine de songer à en attribuer la construction à cet artiste. Elle se distingue par le luxe de sa façade très soignée et même très cherchée, nous l'allons voir, de ses voisines en bois des nos 11, 13 et 19; mais elle constitue avec celles-ci un ensemble très homogène et pittoresque, chaque demeure étant élevée sur un lot de terrain long et étroit qui vient se terminer à angle aigu en bordure de la rue. Pour tirer parti de cette disposition et donner

à la maison tout son effet quand on la voit du bas de la rue vers la place Notre-Dame, l'architecte a imaginé de dessiner de biais toute la mouluration de ses baies, de façon à ce qu'elles présentent leur aspect normal sous

(1) Pour ce dernier, voir notre vol. II, l'abondance des morceaux de style italien qui s'y rencontrent nous en ayant fait reculer la publication jusqu'à cette place.

un angle de 45° (comparer les deux pl. XXIII et XXIV prises l'une de côté, l'autre de face). C'est là une de ces ingéniosités compliquées qui sont bien dans l'esprit des derniers architectes gothiques.

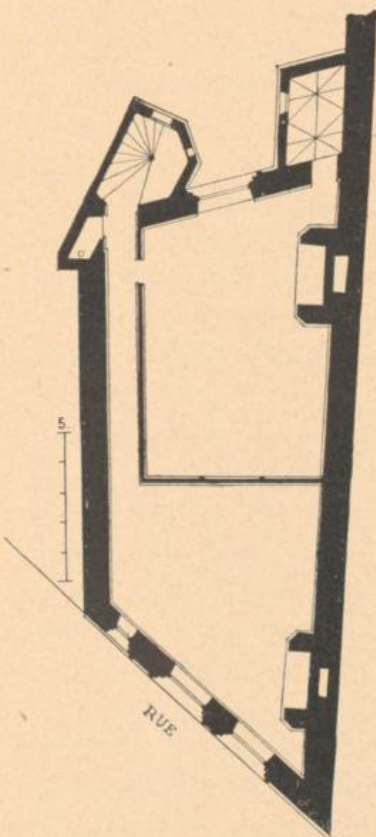


FIG. 9. — BOURGES : MAISON DITE DITE DE GUILLAUME PELVOYSIN
Plan du premier étage

Au rez-de-chaussée, sur le côté gauche, une porte ornée de moulures gothiques et de trois niches à dais flamboyants (le vantail de la porte est en partie du XVI^e, en partie du XVII^e siècle), commande un passage menant vers la cour intérieure. A côté s'ouvrent deux baies cintrées destinées évidemment à l'étal d'une boutique. Celle-ci était séparée du passage par une cloison ancienne composée de poteaux moulurés. Les dispositions modernes ne permettent pas de savoir comment était plafonnée ni chauffée la boutique proprement dite. Mais dans l'arrière-boutique apparaît encore le solivage et la cheminée indiquée sur notre plan.

Le premier et le deuxième étages, qui étaient peut-être destinés à deux ménages distincts, sont composés identiquement, de deux grandes pièces ayant chacune leur cheminée. L'une de ces pièces comporte un réduit en aile sur la cour, l'autre comportait évidemment, comme l'indique la petite fenêtre de la façade placée dans l'axe de la porte, un autre réduit qui devait être autrefois séparé de la grande chambre en façade par une cloison composée de poteaux polygonaux moulurés, analogue à celle qui existe encore et qui isole du couloir la chambre d'arrière. La préoccupation des dégagements de chacune des pièces est très nettement indiquée ici par des témoins contemporains bien rarement conservés. Enfin, l'escalier à vis desservait les deux étages et les rendait indépendants l'un de l'autre.

Des dépendances placées en dehors du corps de logis principal, un puits, un bâtiment de service avec une tourelle d'escalier, au fond de la cour une autre entrée, qui était probablement déjà une porte charretière s'ouvrant sur la rue latérale (rue Cambournac), complétaient cet ensemble très typique d'habitation jointe à une maison de commerce.

BIBLIOGRAPHIE : Buhot de Kersers : *ouv. cit.*, p. 328, pl. XI. — *Guide...* 1904, p. 148. —

Voir une communication de M. Paul Gauchery à la Société des Antiquaires du Centre en 1909.

Cette communication n'est pas encore publiée, mais M. Gauchery a bien voulu nous communiquer les plans ci-joints.

Pl. XXV à XXVII. — Tours. — Maison dite de Tristan, 16, rue Briçonnet.

Le nom sous lequel est connue cette maison vient uniquement de l'interprétation populaire du motif de la cordelière qui y est assez abondamment employé. Elle n'a jamais appartenu au grand prévôt de Louis XI et elle est même probablement postérieure à la date de sa mort. La cordelière y est peut-être un emblème de veuvage fort usité à la fin du XV^e siècle et mis à la mode par la reine Anne de Bretagne, peut-être un simple motif décoratif.

Ch. de Grandmaison, malgré l'indication relevée jadis, mais peut-être mal comprise par l'abbé Chevalier, sur un écusson très fruste, a cru pouvoir attribuer la construction de la maison à un nommé Pierre du Puy, qui en était propriétaire en 1495 et dont la famille était une des plus importantes de la bourgeoisie de Tours à ce moment. L'inscription qui se lit au-dessus des fenêtres de la cour : *Priez Dieu pur*, serait, suivant une ingénieuse interprétation proposée à Ch. de Grandmaison par A. de Montaiglon, l'anagramme du nom même de Pierre du Puy ou du Puiz.

Quoi qu'il en soit, la demeure, très complète encore, est un spécimen typique de l'habitation bourgeoise à la fin du XV^e siècle. La disposition en est très simple et très claire, et l'ensemble d'une rare



FIG. 10. — TOURS : MAISON DITE DE TRISTAN
Portique sur la cour

élégance. Remarquons toutefois qu'il ne s'agit pas d'une demeure de grand luxe, comme certains des hôtels que nous avons rencontrés et décrits à Bourges. Bâtie sur un terrain étroit (il a à peine 7 à 8 mètres de large) et tout en profondeur, elle ressemble beaucoup plutôt à la maison de marchand berrichon dite de Pelvoysin; elle rappelle également le plan de celle-ci, et ne comporte aussi à chaque étage que deux chambres indépendantes, accompagnées chacune d'un réduit. Mais il faut noter pourtant que la demeure tourangelle ne présente pas de boutique, l'emplacement de celle-ci au rez-de-chaussée, à côté de l'allée qui mène à la cour, étant occupé par une sorte de salle commune avec cheminée. De plus, les deux pièces de l'appartement sont séparées par la cour intérieure, et, comme une autre cour s'étend encore par derrière, toutes deux sont éclairées largement sur les deux façades; elles sont réunies par un passage ou galerie qui est supporté à rez-de-chaussée par ce joli portique aux deux arcades surbaissées, aux voûtes à nervures, qui abrite le puits et une sorte d'évier décoré d'arcatures sur sa face antérieure (voir fig. 10). La pièce de l'aile postérieure, au rez-de-chaussée, devait évidemment servir de cuisine ou de buanderie et avoir une sortie directe sur la cour postérieure.

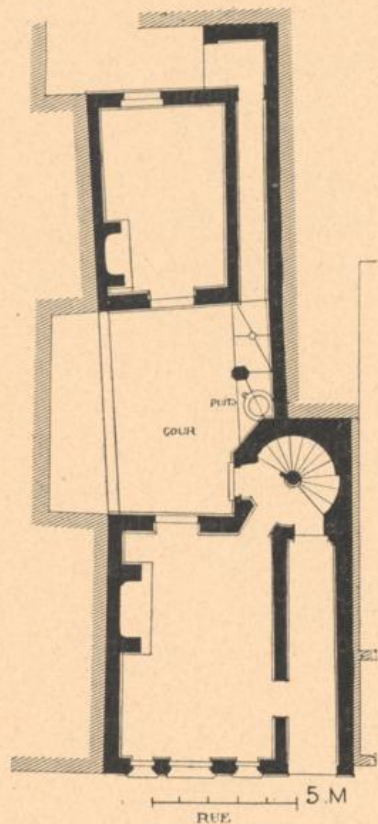


FIG. 11. — TOURS : MAISON
DITE DE TRISTAN
Plan du rez-de-chaussée

De plus, l'escalier, fort adroitement agencé dans un angle du mur mitoyen, est contenu dans une tourelle carrée avec un seul pan coupé sur la cour; cette tourelle, se prolongeant au delà du comble, domine tout l'édifice et même tout le quartier, et marque avec un notable orgueil qui, en certaines régions, est même un privilège nobiliaire, la puissance du maître du logis. Au point de vue de la structure architecturale, cet escalier, avec sa spirale de briques appareillées, a toujours fait l'admiration des constructeurs. Il s'ouvre sur la cour par une baie en anse de panier également en briques appareillées; celle-ci est surmontée d'un arc en accolade en pierre flanqué de deux pinacles, couronné de crochets avec un épi très léger et très svelte. La porte même, ainsi que plusieurs de celles qui s'ouvrent sur l'escalier aux étages, a encore conservé une partie de ses panneaux anciens, ornés des habituels parchemins repliés et

une partie de ses ferrures. La porte de la rue, décorée dans le même goût, présente, par contre, une huisserie et un imposte en fer forgé du XVII^e siècle (voir pl. XXVI).

La plupart des fenêtres, au moins les plus larges, offrent des meneaux cruciformes qui se sont conservés presque partout; au-dessus de chacune d'elles, une petite corniche presque saillante, décorée d'ornements végétaux ou parfois, sur la cour, d'inscriptions en relief, s'amortit sur deux culs-de-lampe figurant des animaux fantastiques ou des marmousets, mais sans pittoresque excessif ni surcharge décorative. L'ensemble, assez riche, reste d'une sobriété et d'un goût parfaits.

On remarquera enfin la façon dont est dessiné le pignon qui se dresse sur la rue et qui, au lieu d'offrir, comme à Bourges, des rampants unis, montre une série de gradins formés de plusieurs assises de briques et couronnés d'un double glacis en pierre. On sait que cette disposition, très ancienne dans les constructions du Moyen Age, fut pratiquée en France dès le XIII^e siècle (on en peut citer un exemple à la Tour du Trésau de Carcassonne), mais se répandit abondamment au XIV^e siècle dans la région rhénane pour s'acclimater particulièrement ensuite dans les Flandres, qui n'en ont pas cependant, comme l'on voit, la propriété exclusive.

BIBLIOGRAPHIE : Verdier et Cattois : *Architecture civile et domestique*, t. II, p. 115, (pl.).
Abbé Chevalier : *Promenades pittoresques en Touraine*, 1869, p. 132-135 (fig.). — Ch. de Grandmaison : *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, 1879, t. IV, p. 390-391, et *Tours archéologique*, 1879, p. 164-167 et 240 (fig.). — P. Vitry : *Tours et les Châteaux de Touraine*, 1905, p. 78-80 (fig.).

Des relevés très complets, exécutés par M. Nodet, en 1890, existent aux archives des Monuments historiques (10140-10142). C'est à eux que nous avons emprunté les éléments des deux plans ci-joints.

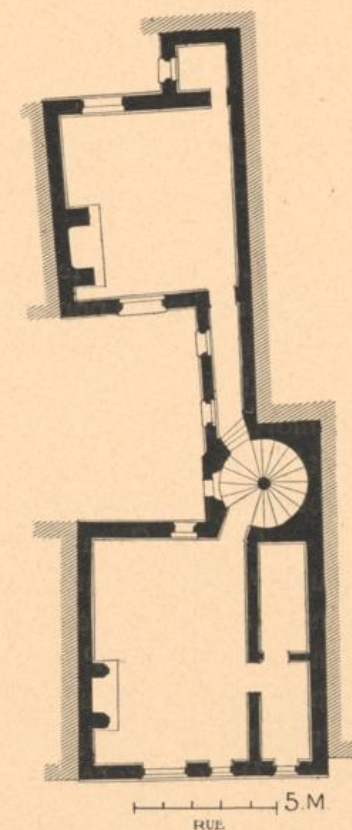


FIG. 12. — TOURS : MAISON
DITE DE TRISTAN
Plan du premier étage

PL. XXVIII. — Tours. — Maison, 29, rue Bretonneau.

Les logis de la seconde moitié du xv^e siècle abondaient jadis dans les rues du vieux Tours qui fut si prospère à cette époque et que l'Italien Francesco Florio qualifiait : « domibus altis repleta et amplis ». De nombreux vestiges en subsistent çà et là; ce sont, par exemple, rue Colbert n^o 15, les restes de la maison qui, de Jacques Cœur était passée à Jean de Dunois; c'est encore un hôtel assez complet mais mal restauré, rue Julien Leroy; un autre, place Saint-Venant; c'est aux environs de l'ancienne église de Sainte-Croix, le logis très transformé de Jean Briçonnet, maire de Tours, dont une maison de la rue du Change, n^o 15, a gardé un charmant petit réduit voûté sur croisée d'ogives avec clefs ornées, etc.

La rue Bretonneau qui prolongeait l'ancienne place du Marché, sous le nom de *rue de la Boule peinte*, a été malheureusement régularisée et presque toute rebâtie vers 1860. Des maisons de style gothique, comme celle du n^o 22, n'offrent plus aucun intérêt. Par contre au n^o 29, derrière une façade sans caractère se trouve une petite cour où se voit sur la droite la curieuse entrée d'escalier que reproduit notre planche XXVIII.

Utilisant très ingénieusement un décrochement du mur mitoyen, le constructeur a imaginé ce petit porche couvert qui donne accès dans la cage de l'escalier et dans le corps de logis postérieur. Il est difficile malheureusement aujourd'hui de se rendre compte de ce que pouvait être l'ensemble de la demeure dont une façade postérieure sur le jardin a pourtant conservé assez bien sa physionomie ancienne et même les sculptures placées, comme à la maison de Tristan, aux retombées du couronnement des fenêtres. Du reste, la porte de l'escalier et la voûte qui la précède sont décorées de sculptures très délicates et pittoresques dont l'une représente un fou aux prises avec un tonneau et annonce sans doute que l'entrée de la cave était située aussi sous ce porche.

Aucune recherche précise n'a fixé encore l'histoire de ce logis et de ses possesseurs.

BIBLIOGRAPHIE : Ch. de Grandmaison, *ouv. cit.* p. 226. — P. Vitry, *ouv. cit.* pag. 82.

Le petit plan qui accompagne ces lignes a été exécuté d'après un croquis qui nous a été communiqué par M. Hardion, architecte des Monuments historiques.

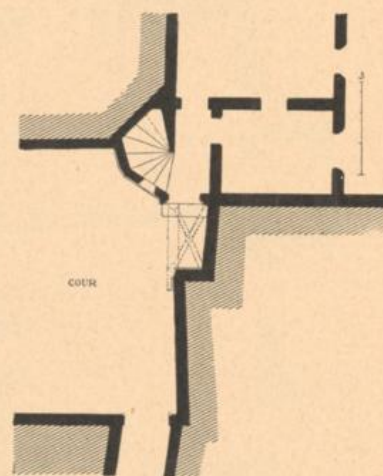


FIG. 13. — TOURS : MAISON
29, RUE BRETONNEAU
Entrée d'escalier

Pl. XXIX. — Tours. — Portail, place du Grand-Marché, n^o 56.

C'était là, selon Ch. de Grandmaison, l'entrée monumentale du vaste îlot de maisons que possédait le trésorier du chapitre de Saint-Martin, baron de Châteauneuf. On sait que le peintre Jean Fouquet habitait sur ce fief du trésorier de Saint-Martin, dans une rue que la tradition populaire a baptisée la rue des Fouquets.

C'est en tous cas un joli fragment du décor de l'ancienne ville de Tours au temps de sa plus grande prospérité que ce portail écrasé entre deux constructions modernes sans caractère, surmonté d'un étage et d'un pignon aigu. Ni la cour qu'il commande, ni son propre revers n'ont plus rien que de banal; mais le caractère de cette façade de pur style gothique avec son décor flamboyant, son grand arc en accolade et ses crochets de feuilles frisées, ses trois niches inégales que séparent deux fenêtres assez étroites, permet d'en dater la construction des quinze ou vingt dernières années du xv^e siècle. Dès le lendemain des premières expéditions d'Italie en effet, quelques traces d'italianisme apparaîtraient certainement dans une œuvre conçue dans ce milieu tourangeau où les nouveautés étaient si fort en faveur.

Deux statues et sans doute un groupe devaient prendre place dans les deux niches étroites et dans la grande niche du milieu où l'on imagine volontiers sous le dais formant baldaquin quelque image de Saint-Martin à cheval.

BIBLIOGRAPHIE : Ch. de Grandmaison, *Tours archéologique* p. 167. — P. Vitry, *Tours et les Châteaux de Touraine*, p. 81-82 (fig.).

Pl. XXX. — Saumur. — Maison dite de la reine de Sicile, 87, rue Waldeck-Rousseau.

Cette maison, accolée à d'autres constructions à peu près contemporaines au nord et à l'ouest, est située dans une île de la Loire qu'un bras de fleuve divisait jadis, paraît-il, en deux, venant baigner le pied de ces constructions. Cette maison même serait bâtie toute entière sur pilotis.

C'est une tradition populaire sans valeur aucune qui a donné à la maison son appellation courante, déformée souvent en celle de « maison de la reine Cécile ». On en ignore au juste l'histoire et la date. Il est probable cependant qu'elle fut construite dans le dernier tiers du xv^e siècle et qu'elle appartient à quelque noble personnage, étant donné les colliers d'ordres qui entourent les écussons malheureusement martelés que l'on y remarque. La construction du reste est en belle pierre de taille bien appareillée et la décoration, notamment dans la porte surmontée d'une élégante niche de statue et dans les trois fenêtres du pignon encadrées de riches moulures, est d'une jolie qualité.

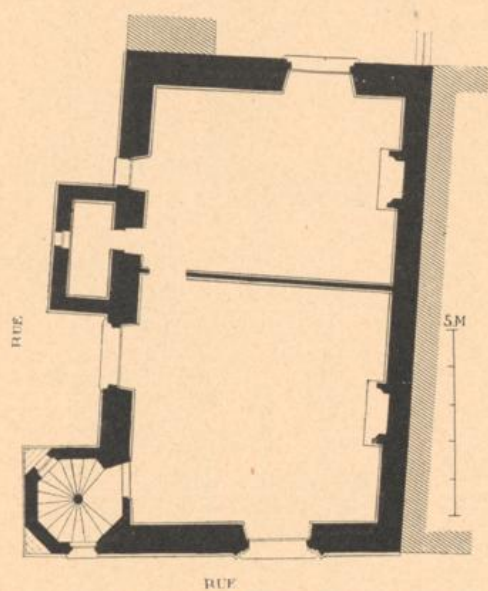


FIG. 14. — SAUMUR: MAISON DITE DE LA REINE DE SICILE
Plan du premier étage

Le plan comportait simplement au premier et au second étage deux pièces avec cheminée, se commandant l'une l'autre; au premier étage la seconde, au moins, avait un réduit formant avant-corps. L'escalier placé à l'angle faisait saillie sur la face sud en une tourelle octogonale, qui revient au plan carré à l'aide d'encorbellements et renferme au deuxième étage une jolie pièce éclairée par une grande fenêtre percée dans le pignon et à laquelle on parvient par un petit escalier accolé latéralement.

Un hôtel de la même époque dont la façade est moins bien conservée se voit dans la ville même, au n^o 33 de la rue Dacier; on y remarque une tourelle qui présente presque exactement le même dessin avec un pignon, sur chacune des faces de sa partie haute.

BIBLIOGRAPHIE: Célestin Port, *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire*, t. III, p. 494-495. — A. Rhein, *Congrès archéologique de 1910, Guide*, p. 26.

Il existe dans la collection de documents sur l'Anjou réunis par J. A. Berthe vers 1830 et conservés à la Bibliothèque d'Angers, un dessin de cette maison (Mss. Berthe, t. I, fol. 70).

Pl. XXXI. — Saumur. — Maison, 9, rue du Fort.

L'escalier dont nous donnons ci-contre deux plans juxtaposés, l'un pris à son départ, l'autre à son couronnement (au niveau de la vue reproduite sur notre planche XXXI), appartient à une maison dont jadis l'entrée s'ouvrait dans une cour, au numéro 35 de la rue Haute-Saint-Pierre; une autre entrée était située à un étage plus élevé, sur la rue du Fort. Des caves, creusées dans le tuf, s'ouvraient au bas de l'escalier; des galeries ajourées desservaient ensuite les pièces situées au-dessus de la cour, au-dessous ou au niveau de la rue du Fort, donnant lieu à une disposition très pittoresque. Enfin, l'escalier était couronné par une pièce octogonale, où l'on parvient encore par un escalier latéral (voir le plan); cette dernière pièce a gardé sa cheminée et sa voûte avec

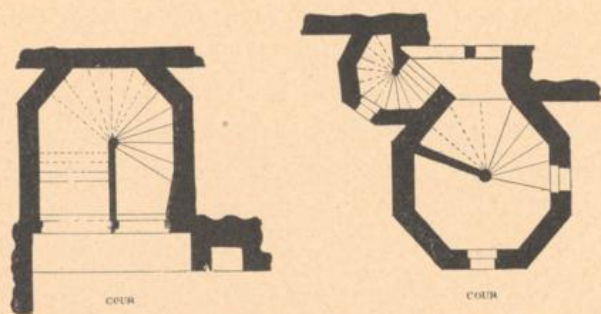


FIG. 15. — SAUMUR: ESCALIER, 9, RUE DU FORT
Au départ et au sommet

lui sert de support qui est intéressant pour avoir conservé intactes sa structure et sa décoration de nervures très sobres avec sa balustrade ajourée de quadrilobes flamboyants.

C'est un ensemble tout à fait typique, d'une élégance et d'une logique parfaites, avec ses huit nervures à pénétrations formant une sorte de palmier ou de parapluie. De grandes constructions avaient dû en donner l'exemple dans la région dès le début du xv^e siècle. On en trouve à la chapelle du château d'Angers et au château du Plessis-Bourré, où les nervures retombent sur des culs-de-lampe au lieu de se fondre dans la muraille. Nous en retrouverons un autre tout à l'heure, au logis Barrault à Angers. Les architectes de la Renaissance en conserveront les dispositions essentielles à l'hôtel Pincé; quelquefois même ils le reproduiront presque sans modification, comme à l'hôtel d'Alluye, à Blois.

Pl. XXXII à XXXV. — Angers. — Logis Barrault, rue du Musée.

L'hôtel qui contient aujourd'hui les musées et la bibliothèque de la ville d'Angers fut élevé, de 1493 à 1495, par Olivier Barrault, trésorier de Bretagne, qui fut trois fois maire d'Angers, en 1497, 1504 et 1505, et qui, comme il le dit lui-même dans un acte, fit bâtir « de très belles et somptueuses matières et de grand

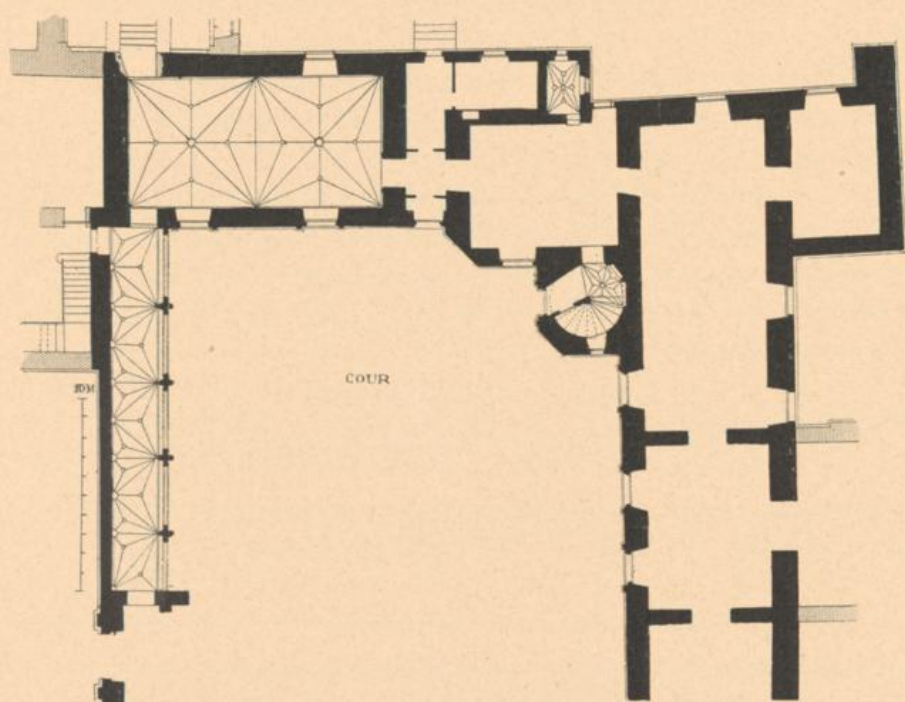


FIG. 16. — ANGERS: LOGIS BARRAULT. — Plan du rez-de-chaussée

façon et ouvraige ce bel, honneste et somptueux édifice à la décoration et honneur de la ville et aussi pour loger et héberger sa famille et ses biens, et pour y recevoir et recueillir honnestement ses amys et autres gens de bien ». L'ensemble devait être considérable et d'un luxe très accusé, égal à celui que les grands financiers du xv^e siècle avaient déployé à Bourges ou à Tours.

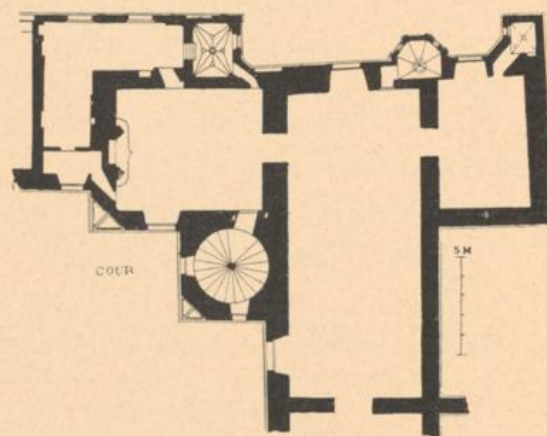
C'est dans cette demeure que logèrent les rois et les grands personnages, comme César Borgia et comme Marie Stuart, qui passèrent à Angers au xv^e siècle. En 1619, Marie de Médicis s'y installa. En 1660, la famille Chalopin, qui en était propriétaire, la loua à la ville pour loger le gouverneur, puis, en 1673, elle le vendit à un nommé Joseph Lecerf pour y installer le séminaire. La Révolution s'en servit pour y loger l'École Cen-

trale, autour de laquelle vinrent se grouper les musées et la bibliothèque.

La demeure, malheureusement, si les grandes lignes en sont encore reconnaissables (voir le plan fig. 16) et si quelques détails en subsistent intacts, a beaucoup souffert, notamment des appropriations de l'époque révolutionnaire et des travaux de l'architecte Demarie. Depuis, des additions en ont accru les dimensions pour l'établissement du musée; d'autre part, des arrangements en style gothique d'un goût contestable ont affecté notamment la façade de droite, dans la cour, et la grande cheminée du premier étage. Enfin, classé comme monument historique dans les dernières années, l'édifice a subi quelques restaurations de détail plus soigneuses, comme celles que l'on voit encore en cours d'exécution sur notre planche XXXIV.

Les bâtiments étaient, comme ceux de l'hôtel Jacques-Cœur à Bourges, séparés de la rue par une vaste cour qui était bordée, sur un et peut-être deux de ses côtés, par une galerie ouverte, aux arcades surbaissées, aux nervures d'une maigreur élégante et d'une complication un peu enchevêtrée. Il ne subsiste plus que la partie longeant le mur extérieur (pl. XXXIII); chaque travée de la voûte est décomposée en trois triangles, comportant eux-mêmes une division en trois voûtains triangulaires. Les nervures se coupent et viennent mourir sur les piliers, sans clefs ni chapiteaux. Du côté du mur seulement, elles prennent leur point d'appui sur des culs-de-lampe décorés de sculptures.

Le bâtiment à droite de l'entrée n'a plus aucun caractère; celui de face non plus, bien que le gros œuvre et une partie du fenestrage du rez-de-chaussée paraissent anciens. Mais la tourelle et le grand corps de logis attendant que l'on voit à gauche et qui touche d'autre part à la galerie sont assez bien conservés. L'escalier surtout, qui était évidemment l'escalier d'honneur, est un très beau morceau, plus vaste et plus ample de proportions que ceux du milieu du xv^e siècle. On s'achemine progressivement, semble-t-il, vers le luxe des grands escaliers du xvi^e siècle: c'est encore ici une spirale de pierre terminée par un amortissement analogue à celui décrit à Saumur, mais plus orné, tant dans la balustrade que dans la voûte. Une voûte à nervures assez compliquée se voit aussi à la base, au-dessus du passage qui faisait communiquer la cage de l'escalier avec la grande salle du rez-de-chaussée. Les fenêtres percées dans les gros murs de la

FIG. 17. — ANGERS: LOGIS BARRAULT
Détail du plan du premier étage

tourelle font déjà penser aux logettes garnies de bancs des escaliers Renaissance. Extérieurement, les encorbellements très décoratifs, les lucarnes et la tourelle accolée du comble, qui indique l'importance de la petite pièce supérieure, sont d'un effet très monumental.

Il est assez malaisé de se rendre compte aujourd'hui des dispositions intérieures du corps de logis. On trouve cependant à chaque étage, dans le voisinage immédiat de l'escalier, une pièce de moyenne dimension, à laquelle est joint un petit réduit voûté sur nervures. Au premier étage (voir fig. 17), cette pièce comporte une cheminée monumentale très restaurée aujourd'hui. Elle communique, d'une part, à droite, avec deux autres pièces accompagnées, au premier tout au moins, de réduits en saillie sur la façade postérieure et dont la destination d'appartements n'est pas douteuse. D'autre part, on accède, à travers une sorte de couloir de dégagement, à une grande salle qui, au rez-de-chaussée, est encore voûtée sur croisées d'ogives; ce sont évidemment les pièces d'apparat qui se dégageaient aussi directement sur la galerie.

Le bâtiment a été tellement remanié qu'on a quelque hésitation à garantir l'ancienneté de toutes ces dispositions. Toutefois, l'épaisseur des murs limitant le couloir qui traverse le bâtiment de part en part et sépare les appartements des pièces de réception, semble assurer que ce couloir a toujours existé. Il y aurait là, en ce cas, dans la distribution du plan, un notable progrès sur les dispositions beaucoup plus simples et les circulations beaucoup plus réduites que nous avons notées jusqu'ici.

BIBLIOGRAPHIE : Péan de la Tuilerie : *Description de la Ville d'Angers*. Edit. C. Port, p. 252-256. — De Wismes : *Le Maine et l'Anjou* (fig.). — Cél. Port : *Dictionnaire historique de Maine et Loire*, t. I, p. 111-112. — Chanoine Urseau : *Congrès archéologique*, 1910, *Guide* p. 203-204.

Le plan que nous donnons du logis Barrault a été relevé à notre intention par M. Grasset, architecte à Angers.

Pl. XXXVI. — **Le Mans**. — Porte d'escalier d'une maison, rue Saint-Pavin de la cité, n° 10.

La maison à laquelle appartient ce détail s'élève en bordure d'une des rues de la vieille ville haute du Mans, parallèle à la Grande-Rue. Légèrement en contre-bas de celle-ci, elle domine les constructions de la rue de la Verrerie, qui suit à peu près l'ancienne enceinte. Elle se compose d'un important corps de logis placé à l'angle d'une ruelle qui descend en escalier vers la rue inférieure; ce logis, dont on ignore l'histoire, paraît dater, pour le gros œuvre et quelques détails, tels qu'une petite fenêtre ouverte sur la façade méridionale, de la seconde moitié du xv^e siècle. La partie la mieux conservée est un bel escalier à vis qui s'ouvre sur la face nord, dans une cour séparée de la rue par un mur de clôture. Cet escalier est inscrit dans une tourelle à pans, à demi engagée dans le bâtiment, à demi saillante sur la cour. Au bas s'ouvre la porte que nous reproduisons ici.

Dans le tympan, limité par un arc en accolade, sur les rampants duquel on voit quatre magnifiques crochets de feuillage, s'inscrivent des remplages flamboyants; au centre, un motif formé d'un angelot tenant un écusson a été malheureusement martelé. On reconnaît encore, toutefois, que l'écu était chargé d'un chevron et de trois oiseaux, dont deux en chef et un en pointe. Ce joli ensemble, d'un style très précis et élégant, est comparable à divers morceaux exécutés au Mans, soit antérieurs, comme la petite porte qui se voit sur une maison placée en face du portail sud de la cathédrale, comme la porte de la tourelle intérieure de la maison dite des Deux Amis; soit postérieurs, comme la porte de la maison dite de la Reine Bérengère, ou celle de la maison voisine, aujourd'hui démolie (voir notice de la pl. XXXVII). L'exécution en appartient sans doute au troisième quart du xv^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE : E. Hucher : *Visite des anciennes Maisons du Mans* (Congrès archéologique de France 1878). — F. Legeay : *Les Rues du Mans* [1882]. — C. Dejault-Martinière : *Le Mans illustré* [1898], p. 86.

Pl. XXXVII. — Cheminée provenant d'une maison du **Mans** (Musée de Cluny).

Cette cheminée fut acquise, en 1854, par le Musée de Cluny et installée dans la salle François I^{er}, où elle se voit encore. Elle figurait auparavant, ainsi qu'une seconde cheminée similaire achetée dans les mêmes conditions et placée aujourd'hui dans la salle des Ages, dans une maison de la Grande-Rue du Mans, n° 13, dite *Maison de la cour Poté*, démolie en 1853. Cette maison de la cour Poté appartenait, à la fin du xv^e siècle, à une famille de bourgeois du Mans, les Seigneur, qui possédèrent un moment aussi, au xvi^e siècle, la maison

voisine, dite de la Reine Bérengère (1) (voir pl. XC). M. Robert Triger a établi, nous le verrons, que cette dernière dut être bâtie vers 1494, pour Robert Véron, échevin du Mans. C'est vers la même date, peut-être un peu auparavant, que s'était élevée la maison des Seigneurs; celle-ci comportait essentiellement, d'après un plan cadastral de 1846 que nous reproduisons plus loin (voir notice de la pl. XC et plan A), un corps de bâtiment au fond de la cour, avec une aile en façade sur cette cour, appuyée au mur mitoyen de la maison de Robert Véron.

Un escalier à tourelle, dont la façade était assez richement ornée, dont la porte rappelait un peu le motif reproduit à la planche précédente, desservait les deux corps de logis. Au bas de cet escalier s'ouvrait une grande salle basse ornée d'une cheminée (c'est celle que nous reproduisons); au premier étage, une autre salle symétrique contenait la seconde cheminée. L'aspect de la cour Pôté nous est connu par un dessin de Ruillé, daté de 1845, reproduit dans le volume de M. Robert Triger. Les débris de la tourelle d'escalier ont été, du reste, utilisés par un architecte, M. Delarue, dans un hôtel qu'il fit construire vers 1860, dans les quartiers neufs du Mans, et que l'on peut voir encore 9, rue Chanzy.

Les cheminées, démontées et déposées dans un jardin, furent sauvées grâce à l'intervention de M. d'Espaulart et du peintre Denuelle. Elles furent réinstallées au Musée de Cluny et complétées par des écussons; celle que nous reproduisons porte les armes de la ville du Mans. C'est la seule restauration de polychromie que l'on s'y soit permise. L'autre, parce qu'elle portait encore des indications de couleurs, a fait l'objet d'un fâcheux badigeonnage qui en gâte le caractère.

Elles comprennent toutes deux un manteau reposant sur deux jambages en forme de colonnettes et une hotte qui s'amincit en forme d'entonnoir, mais qui est en grande partie masquée par un arc bandé entre deux massifs latéraux pour supporter le seuil, le foyer et les piédroits de la cheminée de l'étage supérieur.

C'est une question assez délicate de savoir quelle date assigner à ces cheminées. Rien, malheureusement, ne nous renseigne sur l'histoire de la construction de la maison de la cour Pôté. Il semble, d'après les restes que nous en connaissons, qu'elle pourrait appartenir à la fin du xv^e siècle. Les premiers archéologues qui la décrivent, ainsi que ses cheminées, encore en place, attribuèrent également celles-ci à la même date. L'opinion a prévalu depuis, avec M. Hucher et avec Quicherat, qui a dessiné plusieurs des personnages représentés sur leur manteau dans son *Histoire du Costume*, et qui reconnaissait dans leur accoutrement les modes de 1390 à 1400, de les faire remonter beaucoup plus haut. M. Enlart les attribue également, dans son *Manuel d'Archéologie* (t. II, p. 146-147), au début du xv^e siècle. Il faudrait supposer, dans ce cas, que la construction de l'escalier signalé plus haut, et peut-être de toute la façade, n'était qu'une réfection ou une addition à une demeure plus ancienne. Pour les cheminées elles-mêmes, malgré l'autorité de Quicherat et son opinion sur la date des costumes, nous serions assez tentés de les rajeunir légèrement, en supposant soit un léger retard sur la mode parisienne dans le milieu où ces figurines furent créées, soit une utilisation, par les imagiers qui les sculptèrent, de modèles déjà quelque peu anciens. Le caractère pittoresque et familier des représentations, la proportion très courte des personnages semblent bien appartenir plutôt au xv^e qu'au xiv^e siècle, et l'exemple resterait encore assez rare et singulier si nous le plaçons aux environs de 1425, un quart de siècle avant la décoration de l'hôtel Jacques-Cœur, qu'il fait si nettement présager.

Quant au sujet représenté, l'explication de du Sommerard, qui voit sur l'une de ces cheminées les trois Ages de la vie, et dans le motif principal de l'autre, celle qui est reproduite ici, une scène de mariage, comporterait sans doute aussi une révision. Nous n'avons pas le loisir d'entrer dans cette discussion iconographique, qui serait surtout nécessaire pour la cheminée, que nous ne reproduisons pas. Pour celle-ci, nous inclinons, pour notre part, à y voir simplement quelques motifs analogues à ces conversations galantes que nous montrent les boîtes à miroirs ou les tapisseries, quelques thèmes de vie mondaine, traduits, du reste, avec une bonhomie un peu bourgeoise et un charme familier qui devait s'accorder à merveille avec la nature de l'intérieur qu'ils décoraient.

BIBLIOGRAPHIE : E. du Sommerard : *Catalogue du Musée de Cluny* (Ed. 1883), n^{os} 188 et 189. — Abbé Lochet : *Le Palais de la Prévosté au Mans*. — Archives historiques de la Sarthe (1849), in-8^o, p. 44. — E. Hucher : *Visite des Anciennes Maisons du Mans* (Congrès archéologique du Mans, 1878). — J. Quicherat : *Histoire du Costume en France*, Paris (1875), p. 250-251-258-259-329. — Charles Normand : *L'Hôtel de Cluny*, Paris (1888), in-4^o, pl., p. 48. — Robert Triger : *La Maison dite de la reine Bérengère au Mans*, Le Mans (1892), in-8^o (ill.). — C. Enlart : *Manuel d'Archéologie Française*, Paris (1904), t. II, p. 146-147.

(1) Le nom sous lequel elle est connue et que l'on a tenté d'expliquer par une abréviation du mot *prévôté* semble venir du nom d'un certain Charles-Emmanuel *Posté*, qui en fut propriétaire au xviii^e siècle.

Pl. XXXVIII. — Poitiers. — Logis de la Grande Barre, 3 bis, rue de l'Arceau.

On a supposé que le nom donné à ce logis venait de ce qu'il aurait abrité une ancienne juridiction nommée *la Barre* tenue par deux délégués du Parlement. Il semble bien que ce soit cependant à destination d'habitation qu'il ait été élevé dans la seconde moitié du xv^e siècle. Le premier propriétaire en est inconnu. Au xvii^e siècle, il appartenait aux religieuses carmélites.

Il se compose d'un corps de logis placé en arrière d'une petite cour bordée sur la gauche par une aile assez importante dont le pignon s'élève sur la rue. Une autre cour par derrière se prolonge par un jardin en terrasse. Une tourelle d'escalier carrée occupe l'angle des deux bâtiments et dessert les trois principales pièces dont se compose chaque étage. Les deux pièces placées à la suite l'une de l'autre dans l'aile et dans la partie correspondante du grand corps de logis renferment chacune une belle cheminée en pierre; dans celle du logis, qui paraît avoir été la grande salle, on y voit même un écusson en partie martelé, soutenu par deux angelots longs vêtus, où certains archéologues ont prétendu distinguer des fleurs de lys, d'autres des roses.

La porte de la tourelle sur la cour est couronnée d'un arc en accolade entre deux pinacles, décoré de beaux crochets de feuillage. Mais la porte qui s'ouvre dans le mur fermant la cour sur la rue est plus originale encore, bien que de même type. Les crochets de feuillage des ados y sont remplacés par six animaux plus ou moins monstrueux, lions, singes, chiens, l'un même avec une tête d'homme, et le fleuron est formé de trois espèces de chauves-souris sculptées avec la même grasse et large fantaisie.

BIBLIOGRAPHIE : de Longuemar: *Notice sur le Logis de la Grande Barre*. Mem. des Antiquaires de l'Ouest, t. XXXIX (1875), p. 565-575, 3 pl. — L. Palustre: *Les Maisons de la Renaissance à Poitiers*; dans Robuchon: *Paysages et Monuments du Poitou*, I, p. 150 (fig.) — *Congrès archéologique de France* (1903), p. 37-38. — Brothier de Rollière: *Nouveau guide du voyageur à Poitiers* (1907), p. 27.

Pl. XXXIX à XLI. — Poitiers. — Hôtel Fumée, 8, rue de la Prévôté.

C'est en face de cet hôtel que s'élevaient les bâtiments de la *Prévôté*; on l'a désigné lui-même parfois, mais à tort, comme l'hôtel des Prévôts. Il est établi aujourd'hui qu'il fut bâti et occupé à l'origine par la famille des Fumée dont certaines branches sont bien connues en Anjou et en Touraine, à laquelle appartenait en particulier Adam Fumée qui fut chancelier de France en 1494. C'est ici un nommé François Fumée, licencié ès lois, maire de Poitiers en 1520, qui paraît avoir bâti la maison. Elle lui appartenait sûrement dès 1514. On en a reculé la date de construction tantôt jusqu'en 1504, date de son mariage avec Marguerite Aubert, tantôt jusque vers 1490. Nous serions assez disposés pour nous à la faire remonter au moins jusqu'aux dernières années du xv^e siècle étant donné son caractère encore tout gothique. Certaines constructions du Nord ou de l'Ouest pourront nous montrer des prolongements beaucoup plus tardifs du style traditionnel; mais il ne faut pas oublier que nous sommes ici tout près de la région de la Loire où l'on accueille de bonne heure avec empressement les nouveautés italiennes et que néanmoins rien dans cette construction ne décèle autre chose que les habitudes d'esprit et de main des décorateurs flamboyants. Nous pensons même, contrairement à ce que suppose Palustre, que la construction fut faite en une seule fois et que les piliers torsés armoriés de la cour sont du dessin le plus purement gothique. Si l'on retrouve à Oiron des éléments analogues, très transformés du reste, c'est que les décorateurs de la Renaissance les admirent encore tout en les accommodant au goût nouveau. Mais le détail des moulures et des ornements est ici d'un caractère encore intact et tel qu'il serait facile d'en trouver des analogues dans certains piliers gothiques de nos maisons de bois par exemple.

Les fils du constructeur, Nicolas et François Fumée,

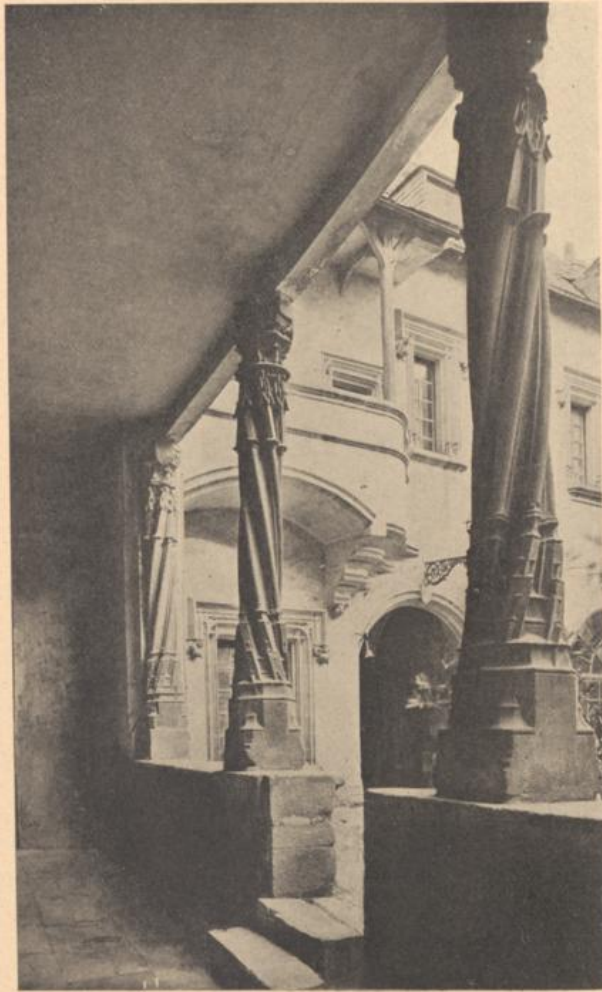


FIG. 18. — POITIERS: HÔTEL FUMÉE. — Portique de la cour

occupèrent la maison après lui, ainsi que leurs descendants, jusqu'au xviii^e siècle où elle passa aux Milon en 1740 puis aux Boinet de Bernay et enfin aux Veillechêze de la Mardière qui la vendirent en 1827 aux Frères des Écoles Chrétiennes. Elle avait servi de prison pendant la Révolution; elle est restée occupée par une école jusqu'à nos jours. Une restauration qui date de 1858 en a défiguré beaucoup de parties surtout à l'intérieur.

L'immeuble comprend deux corps de logis séparés par une cour et réunis par une galerie qui borde le côté droit de cette cour. Sur le côté gauche des bâtiments, un passage de service ouvert sur la rue sert de dégagement. Le corps de bâtiment du fond était sans doute le principal et s'ouvrait en arrière sur une jolie terrasse qui domine le cours du Clain. Il devrait comprendre le grand escalier qui desservait aussi le corps antérieur grâce à la galerie. Toute cette partie est fort défigurée; seuls les piliers de la galerie dont nous avons déjà parlé gardent encore une physionomie intéressante.

Par contre, la façade du corps antérieur, ainsi que le passage voûté sur croisée d'ogives qui mène à la cour sont fort bien conservés. C'est un très curieux et brillant morceau d'architecture dont l'aspect semi-militaire frappe encore à une époque si voisine de la Renaissance. Deux pavillons irréguliers, ingénieusement disposés sur la pente de la rue, font saillie de chaque côté de la porte. Leurs angles arrondis sont terminés par des tourelles. Rien de sérieux du reste dans ces échauguettes, ces créneaux, ces machicoulis: ce ne sont plus que des éléments de décor qu'on ne paraît même pas s'être préoccupé d'agencer très logiquement. Les fenêtres largement percées, les lucarnes gracieusement ornées démentent cet aspect de forteresse et forment des ensembles dont le goût n'est peut-être pas très pur, mais qui sont extrêmement pittoresques.

BIBLIOGRAPHIE : de la Mardière: *Bull. de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest* (1883), p. 30. — Palustre, *ouv. cit.*, I, p. 150 (pl.). — *Congrès archéologique de France* (1903), p. 38-39, pl. — Brothier de la Rollière, *ouv. cit.*, p. 293-294.

Pl. XLII à XLIV. — Paris. — Hôtel de Cluny.

Plusieurs grands hôtels s'étaient élevés à Paris dans le dernier tiers du siècle et l'on avait vu s'y manifester le même goût, la même magnificence que nous venons de noter dans quelques maisons provinciales. Malheureusement, l'hôtel de la Trémoille, qui se voyait jadis rue des Bourdonnais et qui était l'un des plus importants, a été démoli en 1841-1842: seuls, ses débris sont encore visibles aujourd'hui, décorant les cours de l'école des Beaux-Arts; l'hôtel des archevêques de Sens, qui fut construit à la rencontre de la rue de l'Hôtel-de-Ville et de la rue du Figuier par Tristan de Salazar, de 1475 à 1519, a été un peu plus heureux et le gros œuvre tout au moins en subsiste encore, mais il a perdu presque toute sa parure, et, si la silhouette en est encore pittoresque, il nous a paru trop défiguré et diminué pour prendre place ici.

Au contraire, l'hôtel des abbés de Cluny a eu la bonne fortune d'être préservé du vandalisme du milieu du xix^e siècle et sauvé, grâce à l'acquisition qu'en fit du Sommerard en 1833 et à

l'installation de ses collections, qui, achetées elles-mêmes par l'État à la mort du fondateur en 1843 ainsi que l'hôtel qui les abritait, sont devenues le Musée national de Cluny.

En ce lieu s'élevait jadis le palais gallo-romain des Thermes dont les robustes constructions traversèrent tout le Moyen âge et subsistent encore en partie aujourd'hui. Les bâtiments et les terrains attenants avaient été acquis dès le xiv^e siècle par un abbé de Cluny, Pierre de Chalus, qui voulait construire un logis dans le voisinage du collège que son abbaye possédait aux environs de la Sorbonne. Mais ce projet ne fut réalisé qu'à la fin du xv^e siècle par Jean Bourbon, qui entama la construction, Jacques

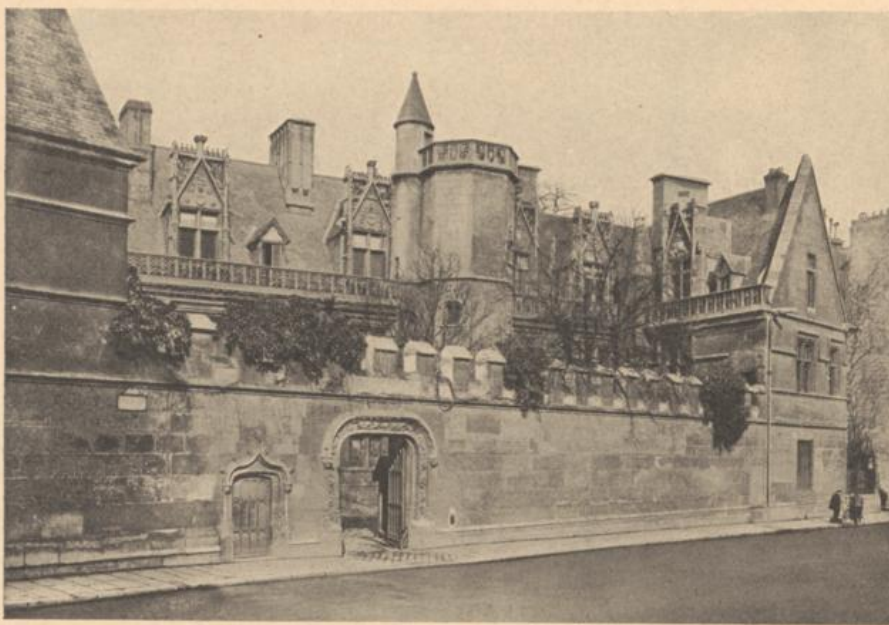


FIG. 19. — PARIS: HÔTEL DE CLUNY. — Vue d'ensemble sur la rue

d'Amboise qui la termina, à partir de 1490. Certains détails que l'on peut relever dans quelques parties accessoires semblent prouver que l'œuvre ne fut achevée qu'après 1500 : dans les lucarnes, notamment, on aperçoit comme un reflet de l'art de la Renaissance, bien que l'ensemble reste encore assez strictement gothique et traditionnel.

Les abbés de Cluny restèrent propriétaires de l'immeuble jusqu'à la fin de l'ancien régime ; mais des hôtes illustres l'occupèrent, comme la veuve de Louis XII, Marie d'Angleterre ; Jacques VI, roi d'Écosse, y épousa la fille de François I^{er} en 1536 ; le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, puis les nonces du pape y habitèrent. Vendus à la Révolution, les bâtiments reçurent heureusement dès 1833 l'affectation que nous avons dite. Ils furent peu à peu débarrassés des adjonctions parasites qui s'y étaient installées ou greffées. Une restauration importante y fut entreprise en particulier à partir de 1844 par les soins de l'architecte Albert Lenoir.

Élevé sur des fondations romaines et appuyé sur les ruines qui abritaient ses dépendances, l'hôtel comprenait essentiellement un grand corps de logis, séparé de la rue par une cour, fermée elle-même par un mur crénelé. Celui-ci a été restitué ainsi que la décoration de la double porte qui y est ouverte (voir fig. 19). Le corps de logis principal prend jour en arrière sur un jardin, assez étroit à l'origine, qui a été fort amplifié par les dégagements modernes.

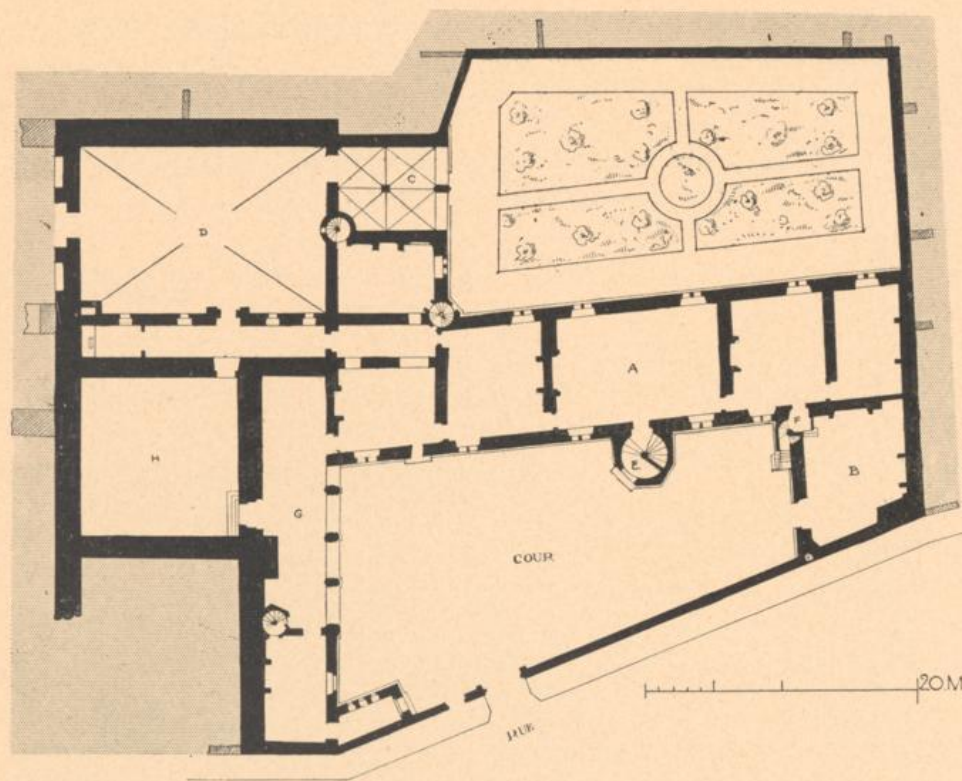


FIG. 20. — PARIS: HÔTEL DE CLUNY. — Plan du rez-de-chaussée

un ingénieux système d'escaliers disposés dans des tourelles d'angle les desservait de façon à empêcher les principales pièces de se commander l'une l'autre. Ainsi on accédait directement à la chapelle par un escalier ajouré, d'une composition très gracieuse, qui, avec un autre arrangement, fait songer à celui de la chapelle Jacques Cœur, à Bourges ; l'appartement de l'aile B avait son escalier spécial, de même la galerie G et le petit appartement qui la termine. Enfin, les grandes salles étaient desservies par l'escalier d'honneur placé au milieu de la façade dans une grande tourelle à pans, qui rappelle également les constructions analogues de Bourges.

Le couronnement de cette tourelle, refait à plusieurs reprises, devait comprendre autrefois, au lieu d'une simple terrasse, une poivrière en charpente couverte d'ardoises, comme à Bourges. La décoration des murailles est plus sobre et, à part une niche au dais gracieusement découpé, on n'y voit guère que les coquilles et les bourdons emblématiques de Jacques d'Amboise.

Dans la façade principale, le nombre des fenêtres a été augmenté, la balustrade et une partie des lucarnes refaites ; mais la sculpture de la corniche et quelques gargouilles offrent encore des exemples assez bien conservés et sincères de la sculpture décorative, grasse et pittoresque de l'époque. Les baies et arcades dans la galerie de l'aile gauche notamment et le vestibule de la chapelle sont d'un très joli et très sobre dessin. Toute la façade postérieure, du reste, est d'une simplicité un peu nue, qui s'accorde mal avec

La cour antérieure est bordée à droite et à gauche par deux ailes inégales, à peu près perpendiculaires au corps principal, dont l'une forme galerie ouverte au rez-de-chaussée (voir pl. XLIII) et fermée au premier étage ; elle est prolongée elle-même le long du mur de clôture par une petite aile en retour qui sert de conciergerie. Vers le jardin se détache une autre aile qui contient la chapelle C et dont le rez-de-chaussée ajouré faisait communiquer le jardin avec une cour de service D, enclavée dans les anciennes constructions romaines, desservant notamment une grande salle H de construction ancienne qui servait peut-être de communs ou d'écuries.

Les appartements étaient disposés en enfilade dans le corps principal simple en profondeur et éclairés sur les deux faces. Mais

la réputation de surcharge et de richesse excessive du style flamboyant. Par contre, les voûtes de la chapelle avec leurs nervures multipliées sont d'une complication très typique; les grandes niches, vides aujourd'hui, contenaient jadis, au dire de Piganiol de la Force, des figurations de personnages de la famille d'Amboise. Les culs-de-lampes seuls, garnis d'admirables feuillages, en subsistent aujourd'hui; le reste de la décoration a disparu également, et tout ce qui se voit dans l'hôtel en fait de cheminées, mobilier, etc..., n'est que morceaux rapportés ou restitutions modernes.

BIBLIOGRAPHIE : E. du Sommerard : *Le Palais des Thermes et l'Hôtel de Cluny*. (Notice imprimée en tête des diverses éditions du catalogue du Musée de Cluny). — De Guilhermy : *Itinéraire archéologique de Paris* (1855), p. 348-550. — Ch. Normand : *l'Hôtel de Cluny*, Paris (1888), in-4° (pl.).

Pl. XLV. — Beauvais. — Maison canoniale, 14, rue de l'Abbé-Gellée.

Il existe le plus souvent, autour de nos cathédrales, des séries de maisons qui étaient jadis occupées par les chanoines du chapitre et qui, souvent, c'était le cas en particulier à Beauvais, appartenaient en toute propriété au chapitre lui-même; celui-ci en disposait à son gré, les faisait visiter et réparer, et en cédait la jouissance aux chanoines, moyennant une somme d'argent déterminée par voie d'enchère, mais seulement pour le temps de leur existence canoniale. Des difficultés survenues dans l'application de ce régime, qui durait depuis le XI^e siècle, le firent modifier vers le milieu du XVI^e et un certain nombre de maisons purent être dès lors aliénées. D'autre part, la Révolution donna aux chanoines qui occupaient ces maisons la faculté d'en disposer librement; elles n'ont jamais fait retour au chapitre. Elles subsistent encore cependant presque toutes, groupées dans les rues qui avoisinent la cathédrale, la rue du cloître Saint-Pierre (aujourd'hui rue de l'Abbé-Gellée), la rue de la Belle-Image, la rue Sainte-Véronique (aujourd'hui rue Philippe-de-Beaumanoir).

Le chanoine de Nully, au XVIII^e siècle, avait, en un ouvrage manuscrit qui a été publié, dressé un tableau de ces diverses maisons et de leurs possesseurs. Celle qui nous occupe était appelée *la maison du Chantre* dans les registres du chapitre. Il en est question dès 1468; elle est occupée alors par Messire Jean Mortis. Après plusieurs autres possesseurs, elle passa en 1510 entre les mains de Messire Nicolas d'Argillières, dont les armes se voient sur le joli porche que nous reproduisons ici.

Le corps de logis principal s'appuyait comme tous ceux des maisons canoniales de la même rue, notamment la maison voisine, dite *de la Belle-Image*, sur la terrasse d'un mur de ville qui domine la rue de l'Évêché actuelle. Le gros œuvre paraît appartenir au moins au XV^e siècle; quelques fenêtres à meneaux couronnées d'arcs en accolade ont été conservées ou restituées; mais les distributions intérieures ont été modifiées au XVIII^e siècle. On peut noter cependant comme ancienne la disposition des deux ailes qui encadrent la cour et dont l'une présente sur la rue deux baies en arc surbaissé portant les armes de France et du chapitre. Un oratoire est placé dans l'angle droit de la cour et s'éclaire par une fenêtre en arc brisé garnie de meneaux flamboyants sous un pignon en pan de bois assez inattendu; enfin surtout, on remarquera le gracieux petit porche ajouté sous Louis XII au-devant d'un double escalier qui dessert cet oratoire, d'une part, et de l'autre les pièces principales du logis. L'idée en est fort originale et rare et la décoration, presque toute gothique encore, des deux baies, des pinacles, de la petite fenêtre et de la crête qui couronne le porche (elle a été refaite du reste lors des restaurations exécutées avant 1870 par M. Capronnier), indique bien que nous avons encore ici l'œuvre d'un maître d'œuvre local d'esprit traditionnel. On remarquera toutefois dans la composition du pignon d'angle, l'introduction d'un panneau à arabesques italiennes qui témoigne des concessions déjà consenties à la mode du jour.

Parmi les autres maisons canoniales intéressantes de Beauvais, nous signalerons surtout celle qui se trouve au n° 12 de la rue Philippe-de-Beaumanoir et dont l'escalier conduisant aux appartements était contenu dans une tourelle saillante, d'un très joli dessin.

BIBLIOGRAPHIE : Abbé Deladreau : *Les Maisons canoniales du Chapitre de Beauvais et leurs possesseurs*, Beauvais (1870). — Abbé Pihan : *Beauvais, sa cathédrale et ses principaux monuments* (1885). — *Congrès archéologique de France* (1905), p. 30.

Pl. XLVI. — Amiens. — Ancien Bailliage, rue de la Malmaison.

Les restes de cet édifice, qui était le siège du tribunal du bailli royal, sont assez difficilement visibles aujourd'hui dans une courette du Magasin des Pompes de la Ville d'Amiens, et il est assez malaisé également de se rendre compte de ce que pouvait être jadis le bâtiment dans son intégrité. Nous n'aurions pas matière du reste, étant donnée sa destination spéciale, à y chercher aucun renseignement sur les dispositions de l'habitation au xvi^e siècle. Mais nous y trouvons un très joli type de fenêtre et de lucarne à meneau cruciforme qui offre de plus l'intérêt, au point de vue historique, de porter une date, celle de 1541, inscrite sous une des figures d'angelots de la façade. Nous aurions là, s'il faut en croire cette date, un



FIG. 21. — AMIENS: Frise de l'ancien Bailliage

des types les plus tardifs que l'on puisse rencontrer dans l'architecture civile du développement du style gothique flamboyant, très fortement accusé dans la construction et la décoration du gâble de la lucarne, ainsi que dans cette belle frise formée d'une série continue d'arcs en accolade ornés d'animaux fantastiques et de crochets de choux frisés.

Déjà, du reste, des motifs se trouvent juxtaposés dans cette frise et dans la lucarne, médaillons d'hommes et de femmes encadrés dans des couronnes ou chapeaux de triomphe, qui appartiennent au plus pur style franco-italien; quelques-uns sont même d'une énergie de facture ou d'une délicatesse de type remarquable. Les angelots du panneau entre les fenêtres sont, aussi, avec leur nudité à demi voilée d'étoffes très collantes, d'une exécution qui correspond parfaitement à la date que porte l'un d'eux, si bien qu'on pourrait presque se demander si ces motifs « Renaissance » n'auraient pas été ajoutés après coup sur une façade gothique dont le gros œuvre aurait été légèrement antérieur.

BIBLIOGRAPHIE : Pierre Dubois : *Les Monuments du xvi^e siècle et l'introduction de la Renaissance à Amiens*; Notre Picardie (1906), p. 86-89, fig. — *Id.* : *Guide sommaire du Touriste à Amiens* (1907), p. 88-89.

Pl. XLVII. — Noyon. — Ancien Évêché, rue de l'Évêché.

L'évêché de Noyon fut construit ou reconstruit sur le flanc méridional de la cathédrale sous l'évêque Charles de Hangest (1501-1528), neveu du célèbre Cardinal Georges d'Amboise; vers la même époque, le chapitre faisait édifier la Bibliothèque qui subsiste encore, jolie construction en pans de bois commencée en 1506, et l'évêque lui-même élevait la chapelle du bas-côté sud placée sous le vocable de l'Assomption sur une partie de terrain prise sur la cour de l'évêché. L'exemple de ces deux morceaux est encore pour nous prouver combien les traditions constructives et décoratives du Moyen âge s'étaient conservées tardivement dans la région de Noyon, aussi bien qu'en Picardie et pour expliquer comment on put concevoir et exécuter, à une date sans doute postérieure à l'avènement de François I^{er}, la belle lucarne de style gothique flamboyant que nous reproduisons ici. Nous n'en avons pas du reste la date précise et constatons, dans le bâtiment sur lequel elle est placée, des disparates qui ne peuvent s'expliquer toujours par des reprises ou des additions. Le corps principal est construit en brique et pierre avec un toit élevé et un pignon placé sur la face orientale qui offre cette disposition par gradins si fréquente dans le Nord, mais que nous avons également notée

à Tours dans une construction de brique de la fin du xv^e siècle. Le décor des fenêtres est gothique, mais la corniche en partie refaite présente avec ses denticules et ses feuillages régularisés un type assez fréquent dans la décoration franco-italienne de l'époque de Louis XII. D'autre part, la décoration de la tourelle d'angle est entièrement Renaissance et l'aile même qui, perpendiculairement à la façade de la rue, se dirige vers la cathédrale, est garnie de pilastres réguliers d'un style très avancé.

La lucarne, au contraire, ne contient aucun élément italien. C'est une combinaison de courbes et de contrecourbes, de fleurons et de crochets de feuilles qui dérive uniquement des principes flamboyants, avec une richesse d'imagination singulière, peut-être aussi certaine lourdeur qui fait regretter les formes plus simples de la maison de Jacques Cœur ou de l'hôtel de Cluny.

BIBLIOGRAPHIE : Le Vasseur : *Annales de l'Église de Noyon*. — Vitet : *Monographie de l'Église de Noyon* (1845). — E. Lefèvre-Pontalis : *Histoire de la Cathédrale de Noyon* (1901), p. 75-78.

Pl. XLVIII et XLIX. — Reims. — Maison Couvert, 1, rue du Marc.

Le nom donné assez couramment à cet hôtel est celui d'une maison de commerce qui l'occupa dans les vingt dernières années. Il appartenait antérieurement à 1895 au comte Werlé et a été acheté en 1910 par M. Hugues Krafft, président de la Société des amis du Vieux Reims, qui craignait, non sans raison peut-être, d'en voir arracher les plus belles parties et qui en assure désormais la conservation.

Il appartenait au xvi^e siècle à un certain Nicolas le Vergeur, grènetier du grenier à sel de Cormicy (Marne), qui y fit faire des travaux très importants vers 1522-1523. Le bâtiment qui s'élève sur la rue du Marc est de cette époque et ne nous intéresse pas encore ici par conséquent; la façade du corps de logis qui s'élève à gauche dans la cour fut au moins rhabillée au même moment. Mais derrière cette façade et dans le fond de la cour, s'élèvent des constructions plus anciennes qu'utilisa Nicolas Le Vergeur, mais dont nous ne savons pas l'histoire et dont on saisit même assez mal l'ordonnance et l'usage primitifs; on a pensé, par exemple, à une chapelle pour la grande pièce du fond de la cour qui sert aujourd'hui de cellier, mais rien ne confirme cette hypothèse; quant au bâtiment qui s'élève entre la cour et la rue Pluche et où une pièce subsiste sur laquelle nous allons revenir, il a été fortement remanié au xvi^e et au xvii^e siècle, peut-être même plus tard encore, et la disposition générale n'en offre plus guère d'intérêt.

C'est au premier étage de ce dernier bâtiment que se trouve la cheminée reproduite dans notre planche XLVIII, dans une salle qui s'éclaire sur la rue Pluche. Cette salle conserve encore son plafond composé de poutres et de poutrelles entre lesquelles apparaissent des panneaux à parchemins pliés. Le carrelage composé de carreaux de terre cuite vernissés verts et jaunes, est ancien également. Le foyer de la cheminée est décoré d'un ancien dessin fait d'étoiles à huit raies qui se touchent par leurs extrémités, obtenu à l'aide de feuilles d'ardoises posées de champ.

La cheminée elle-même est un beau morceau de sculpture décorative qui indique la fin du xv^e siècle. Les écussons martelés ne permettent plus aucune identification. Le collier de Saint-Michel qui entoure celui du milieu fait penser que c'étaient les armes de France qui peut-être y figuraient jadis. La sculpture des jambages et du linteau qui offre une interprétation de la vigne est d'une très belle qualité, ainsi que celle des crochets dérivés du chou frisé. Mais l'intérêt du document vient peut-être surtout de ses proportions restreintes. La cheminée, qui a environ 2 m. 40 d'ouverture, n'a pas plus de 1 m. 90 de hauteur, compris le linteau. A côté des cheminées monumentales qui nous ont été conservées généralement, c'est un joli type de décor intime du xv^e siècle, élégant, précieux et sans surcharge.

La grande salle que nous indiquions tout à l'heure offre un morceau d'importance beaucoup plus



FIG. 22. — NOYON : ANCIEN ÉVÊCHÉ
Façade sur la rue

exceptionnelle. Sur des murs qui, d'après la forme de certaines baies rouvertes récemment, datent du XIII^e siècle, elle présente un magnifique plafond de charpente décorée du XV^e siècle qui n'a pas moins de 14 m. 92 sur

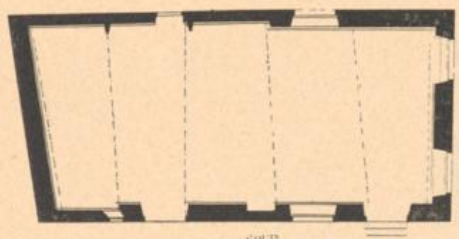


FIG. 23. — REIMS : MAISON COUVERT
Plan de la grande salle

6 m. 62. Le croquis ci-joint en montre du reste la proportion et la disposition. Six grandes poutres reliées chacune entre elles par dix-neuf poutrelles transversales en forment l'ossature. Les poutres sont décorées sur leurs trois faces apparentes de guirlandes de feuillages où se jouent la vigne, le chardon et le chêne. De petits culots ornés de feuillages, d'animaux fantastiques, même de figures humaines supportent les poutrelles. Des entretoises relient les poutrelles entre elles et délimitent les panneaux ornés de parchemins pliés d'un très beau caractère. L'ensemble est d'une grande richesse en même temps que d'une grande logique et d'un puissant effet et mérite l'estime où le tenait Viollet-le-Duc qui lui a

consacré une analyse particulière dans son Dictionnaire.

BIBLIOGRAPHIE : Tarbé : *Reims, ses rues et ses monuments* (1844). — Givélet : *Congrès archéologique de France* (1861) — Id. : *Travaux de l'Académie de Reims* (1899). (Tirage à part avec nombreuses gravures : *Hôtel de la Renaissance, 1, rue du Marc : son état actuel, sa restauration*). — Viollet-le-Duc : *Dictionnaire d'Architecture*, article *Plafond*, t. VII, p. 202-205. — Enlart : *Manuel d'archéologie française*. T. II, p. 158 (fig.).

Pl. I et LI. — Évreux. — Ancien Évêché.

Le palais épiscopal d'Évreux s'élève sur le flanc méridional de la cathédrale et s'appuie sur l'ancien mur de ville, épais de 2 m. 90, qui constitue encore aujourd'hui sa façade extérieure. Quelque ancien bâtiment devait exister dans l'espace compris entre la cathédrale et la muraille, lorsque vers la fin du XV^e siècle, l'évêque Raoul du Fou (1479-1511), entreprit de faire reconstruire magnifiquement son palais, qui, paraît-il, tombait en ruines; il dut solliciter pour cela l'autorisation royale, nécessaire pour construire sur le mur de ville et promit que, « en ce faisant, la fortification de la Ville ne serait en rien diminuée, mais augmentée ». De fait, la muraille, malgré les quelques fenêtres qui furent alors percées, et celles même qui l'ont été depuis, garde avec sa couronne de machicoulis et ses créneaux un aspect tout militaire. On a retrouvé un texte relatif à cette autorisation royale; il est daté de 1499 et paraît bien relatif aux travaux du grand corps de logis; il infirme donc la date de 1481 donnée par un historien du XVIII^e siècle pour la construction de l'évêché. Il nous donne de plus le nom du maître maçon qui avait fait le devis de l'édifice et qui dut en diriger l'exécution. C'est un nommé *Pierre Smoteau*, très vraisemblablement identique au *Pierre Moteau* ou *Mauleau* qui, quelques années auparavant, avait érigé le beffroi d'Évreux.

Si on laisse de côté un bâtiment isolé en retour à l'Ouest qui contenait l'officialité, l'évêché comprenait un grand corps de logis dont la façade sur la cour, orientée au Nord, est agrémentée d'une jolie tourelle d'escalier hexagonale, en saillie, très élégamment décorée principalement autour et au-dessus de la porte d'entrée (voir pl. LI).

Vers l'Ouest le pignon a gardé intacte sa physionomie originale, bien que cette partie du bâtiment ait été reprise en sous-œuvre à l'époque moderne. Vers l'Est, au contraire, d'importants remaniements furent effectués au XVIII^e siècle; tout une façade nouvelle fut ajoutée, et d'autre part une aile de style gothique assez pauvre fut édifiée entre 1841 et 1854 par l'architecte Bourguignon sous l'épiscopat de Mgr Olivier.

L'intérieur du Palais a été remanié et aménagé vers 1880 par M. Darcy. Il comprend essentiellement à rez-de-chaussée une grande salle où l'on pénètre directement à travers la cage de l'escalier; cette salle est ornée d'une cheminée en partie ancienne avec un cordon de feuillage; à côté une petite porte en accolade permet de passer dans la pièce suivante. D'autre part, la grande salle communiquait seulement par la cage de l'escalier avec la pièce située à l'extrémité Ouest et servant de cuisine.

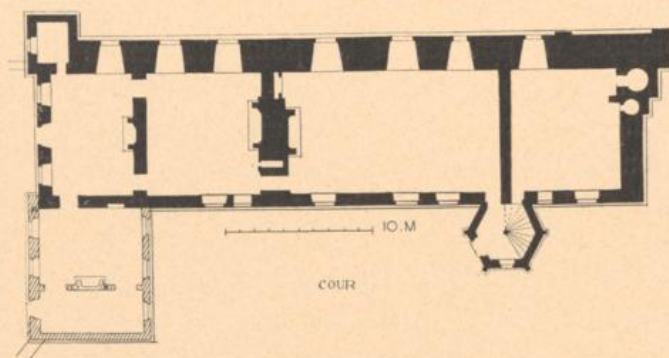


FIG. 24. — ÉVREUX : ANCIEN ÉVÊCHÉ
Plan du rez-de-chaussée

La partie orientale n'a plus d'intérêt aujourd'hui et le premier étage est également modernisé. Dans le grenier, dont la belle charpente est justement célèbre, on retrouve encore trois grandes cheminées en pierre qui datent de la construction.

BIBLIOGRAPHIE : Le Brasseur : *Histoire d'Évreux* (1722). — Gustave A. Prévost : *Notice archéologique et historique sur l'évêché d'Évreux*, Bulletin Monumental (1887), p. 462. — Fossey : *Monographie de la Cathédrale d'Évreux* (1898). — Id. : *L'Évêché d'Évreux dans la Normandie pittoresque et monumentale*.

Nous devons la communication du plan d'après lequel a été exécuté le croquis ci-joint à l'amicale obligeance de M. Georges Gossart, architecte du département de l'Eure.

Pl. LII. — Verneuil. — Maison, rue de la Madeleine.

La petite ville de Verneuil-sur-Avre conserve encore, outre un assez grand nombre de maisons de bois, deux jolies maisons de pierre avec tourelles en encorbellement, ou échaugettes, l'une à l'angle de la rue Notre-Dame et de la rue du Pont-aux-Chèvres, l'autre à l'angle de la rue du Canon et de la rue de la Madeleine (c'est cette dernière que nous reproduisons ici). Elles durent s'élever vers la fin du xv^e siècle ou les premières années du xvi^e siècle, au moment où, les monuments subsistants nous en sont les témoins, Verneuil, qui avait eu beaucoup à souffrir pendant les guerres anglaises, connut un moment de prospérité très marquée, où ses églises s'élevèrent et s'enrichirent, où l'on construisit en particulier cette magnifique tour de la Madeleine digne de rivaliser avec les plus beaux morceaux de l'architecture flamboyante en Normandie, ceux de Rouen en particulier, avec qui elle offre des rapports évidents. Il est possible que les constructeurs ou les décorateurs des édifices religieux n'aient pas été étrangers à l'édification de nos deux jolies maisons. Il est probable, en tous cas, que l'une et l'autre sont l'œuvre du même atelier; en dehors du parti de la tourelle qui leur est commun, l'une et l'autre présentent en effet ce mode de construction pittoresque et coloré en damier composé d'assises de briques et de pierre; celles-ci alternent même, dans l'une tout au moins, avec des assises de cailloutis qui donnent encore plus de variété et de brillant à l'ensemble.

La maison de la rue du Pont-aux-Chèvres, où la tourelle est plus chargée d'ornements, où les rinceaux abondants manifestent déjà un certain goût d'italianisme, nous paraît un peu postérieure; elle est du reste moins importante et en moins bon état de conservation que celle de la rue de la Madeleine. Dans cette dernière une élégante décoration d'arcatures orne les pans de la tourelle, qui, avec son encorbellement formé de moulures unies, rappelle la célèbre tourelle de la rue Vieille-du-Temple à Paris et indique sans doute une date très approchante, c'est-à-dire les dernières années du xv^e siècle.

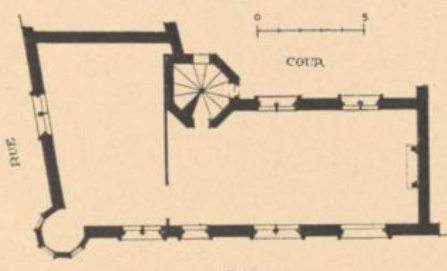


FIG. 25. — VERNEUIL : MAISON RUE DE LA MADELEINE. — Plan du premier étage

Il est difficile de dire quelle était la véritable disposition de l'entrée primitive; peut-être n'y en avait-il pas d'autre que celle sur la cour : le plan du rez-de-chaussée, en tous cas, ne devait comporter que deux grandes salles, tandis qu'au premier étage, on retrouvait ces deux pièces complétées chacune par un réduit; ce



FIG. 25. — VERNEUIL : MAISON RUE DE LA MADELEINE
Pignon et tourelle d'angle

réduit, placé pour l'une dans l'échauguette, devait être limité pour l'autre, au droit de la fenêtre étroite qui se voit sur la façade, par des cloisons intérieures.

BIBLIOGRAPHIE : Verdier et Cattois : *Architecture civile et domestique*, Paris (1855), t. II, p. 117 (pl.). — Enlart : *Manuel d'Archéologie*, t. II, 116-172.

Pl. LIII. — **Vitré.** — Maison 23, rue Notre-Dame.

L'immeuble auquel appartient cette façade comporte un premier corps de bâtiment sur la rue, sans aucun intérêt aujourd'hui. Au contraire, le bâtiment entre cour et jardin qui peut dater des premières années du xvi^e siècle et passe pour avoir appartenu à un bourgeois de Vitré nommé Lemoyne Sirouère, avait gardé jusqu'à ces temps derniers une physionomie très complète et très typique. Il ne comprenait au rez-de-chaussée qu'une seule salle avec un plafond de solives apparentes, ornée d'une grande cheminée gothique. Sur le côté s'ouvrait vers le jardin un passage dans lequel s'agença un escalier, d'ailleurs modernisé. La construction du rez-de-chaussée était en pierre. L'étage et le comble étaient construits en pans de bois et supportés par une poutre moulurée d'une forte saillie et d'un très beau caractère.

La porte de la grande salle est flanquée de deux piliers à torsades et surmontée d'un arc en accolade à la pointe duquel le serpent de la Tentation s'enroule autour d'un bouquet de feuillages. De chaque côté, sur les pinacles, deux figurines représentent Adam et Ève. Mais ces figures, de même que toute la décoration sculptée, sont d'une lourdeur et d'une gaucherie qui annoncent cette rude imagerie bretonne dont les accents populaires sont parfois savoureux, mais qui ne saurait prétendre à aucune espèce de beauté plastique.

BIBLIOGRAPHIE : De la Borderie : *Les vieilles rues de Vitré*. — Abbé Audren : *Vitré* (1909).

Pl. LIV. — **Saint-Pol-de-Léon.** — Maison canoniale, place du Petit-Cloître.

Cette maison, qui s'élève derrière la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, appartenait aux Richard, chanoines de Léon, dont le tombeau de style Renaissance se voit encore dans la chapelle absidale de la cathédrale. Bien qu'on puisse la dater des environs de 1535, cette maison est encore construite et décorée dans le style gothique le plus pur. A la porte sur la rue, toutefois, s'indiquent des colonnettes assez grossières qui marquent quelque prétention classique.

Un autre logis de la même époque, l'hôtel Keroulas, qui dépend du collège de Saint-Pol, montre toute une travée de fenêtres superposées, décorées d'arcs en accolade et de pinacles flamboyants. Ici la décoration se restreint aux rampants des pignons et à leurs amortissements ornés de bêtes fantastiques. Le granit donne à l'ensemble un aspect fruste et austère que l'on retrouverait dans plusieurs petites maisons de Roscoff datant également du xvi^e siècle ; ces maisons offrent en particulier des lucarnes où les types gothiques se prolongent certainement plus tard que nulle part ailleurs.

Le plan comporte un corps de logis avec une grande aile perpendiculaire en avant et une petite aile en arrière. Dans l'angle de l'aile principale s'agence un escalier à vis dont la partie supérieure formant tourelle domine toute la construction.

BIBLIOGRAPHIE : Pol de Courcy : *Notice historique sur la ville épiscopale de Saint-Pol-de-Léon* (1841), in-12. — Lécureux : *Saint-Pol-de-Léon*, Paris, Laurens (1910), p. 78-80, fig.

Pl. LV. — **Luxeuil.** — Maison dite du Cardinal de Jouffroy.

La petite ville de Luxeuil groupe encore autour de son ancienne abbaye un certain nombre d'édifices civils anciens des xv^e et xvi^e siècles. Le plus important est son Hôtel de Ville dont on rapporte l'origine à la première moitié du xv^e siècle et que l'on donne parfois pour l'habitation construite vers 1420, par Perrin Jouffroy, bourgeois de Luxeuil, qui s'enrichit par le négoce et fut plus tard gouverneur de Besançon. Une autre opinion, plus vraisemblable à notre avis, veut y voir dès l'origine une maison de Ville et n'en attribue la construction qu'à Henry Jouffroy, fils de Perrin et frère du célèbre cardinal, favori de Louis XI.

Ce serait cet Henry Jouffroy qui aurait fait élever également dans la seconde moitié du xv^e siècle la grande maison qui fait face à l'Hôtel de Ville, de l'autre côté de la rue. Nous en reproduisons ici la façade, légèrement modifiée au xvi^e siècle par l'addition d'une tourelle en encorbellement à l'angle gauche, et des colonnes doriques qui supportent le balcon, ainsi que par le remaniement peut-être encore postérieur du comble et de sa corniche à modillons classiques.

Cette façade, avec ses fenêtres carrées couronnées d'accolades peu marquées et sans autre décor que la mouluration, est rude et simple comme celle de plusieurs constructions de la même région et de la même époque, la maison de la rue Rivotte à Besançon par exemple. Un peu plus tard le décor s'enrichira et se compliquera comme dans la maison dite du Bailli à Luxeuil même.

On accède dans la maison par un passage voûté sur nervures, à droite et à gauche duquel s'ouvrent deux salles garnies de cheminées; l'une au moins de ces cheminées, celle de la cuisine, conserve encore sa physionomie gothique. L'escalier à rampes droites, placé dans l'aile, est postérieur ainsi que la galerie qui dessert les appartements du premier étage et les cheminées qui les ornent.

Mais la partie de beaucoup la plus originale de la construction, c'est ce grand balcon qui dessert également les pièces du premier étage et qui, avec sa balustrade ajourée de décor flamboyant, avec les nervures prismatiques qui le soutiennent (on en aperçoit assez bien la combinaison très simple dans notre figure 27) est un morceau fort rare dans les édifices gothiques civils. Un peu trop hardi sans doute et dépassant la limite des encorbellements compatibles avec le système de l'appareillage, il dut être soutenu dès le xvi^e siècle par les quatre colonnes que l'on voit sur notre planche LV et dont nous avons fait disparaître l'une dans notre figure 27.



FIG. 27. — LUXEUIL: MAISON JOUFFROY
Détail du balcon

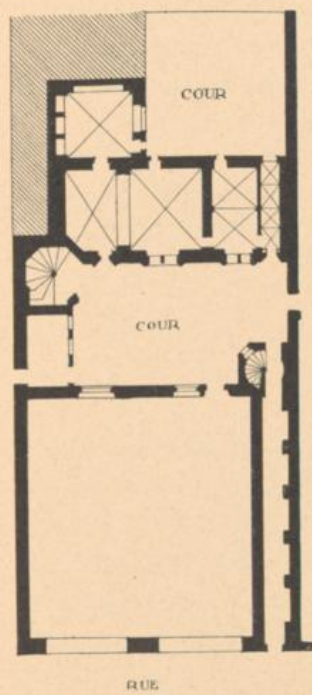


FIG. 28. — DIJON: HOTEL CHAMBELLAN. — Plan du rez-de-chaussée

BIBLIOGRAPHIE: De Soultrait: *Notice sur les monuments civils de Luxeuil* (1883), in-8° (pl.). — *Guide historique de Luxeuil*, par un Habitant du Pays, s. d., p. 39-42.

Pl. LVI. — Dijon. — Hôtel Chambellan, 34 et 36, rue des Forges.

Cette importante maison du xv^e siècle, qui comprenait deux corps de logis séparés par une cour, est fréquemment désignée sous le nom de *Maison des Ambassadeurs d'Angleterre*. Suivant une tradition, sans aucune valeur, enregistrée, sinon créée, vers 1830, par Maillard de Chambure, c'est là qu'auraient résidé en 1359 les envoyés d'Édouard III d'Angleterre durant leurs négociations avec Philippe le Hardi. M. H. Chabeuf a essayé d'expliquer cette désignation courante par un séjour à Dijon, au temps de François I^{er}, de la Cour et des Ambassadeurs qui l'accompagnaient, ceux d'Angleterre ayant peut-être été logés dans l'hôtel qui nous occupe. Quoi qu'il en soit, ce que nous connaissons du logis ne nous permet pas d'en faire remonter la construction au-delà du milieu du xv^e siècle et les armes qui s'y voient encore nous certifient que c'est pour la famille des Chambellan, famille de marchands enrichis, probablement pour Guillaume Chambellan qui fut conseiller au Parlement et chancelier de la province, que la demeure s'éleva entre 1460 et 1470.

Le corps de logis antérieur qui était le plus considérable et pouvait peut-être cependant contenir des boutiques sur la rue a été évidemment modernisé. Au contraire, la cour a été en grande partie dégagée et le corps de logis d'arrière aménagé avec goût par M. Chaudonneret qui l'occupe actuellement. Un fragment important de ce logis, malheureusement, l'oratoire qui occupe l'aile postérieure, est distrait de cet ensemble et on ne peut le voir, pour le dehors, que d'une cour qui s'ouvre sur la place

Notre-Dame, pour l'intérieur, qu'en passant par un immeuble de la rue Musette, occupé par une grande épicerie.

Un couloir sans intérêt fait communiquer la cour avec la rue; un autre couloir voûté sur croisées d'ogives mène à la deuxième cour à travers une porte très abondamment décorée (voir figure 29). C'est

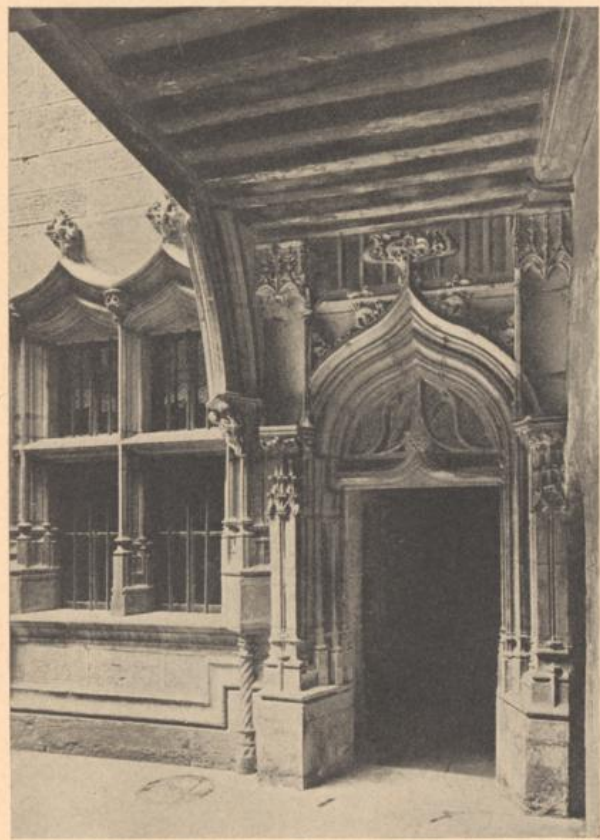


FIG. 29. — DIJON : HÔTEL CHAMBELLAN
Entrée du passage vers la seconde cour

sur ce couloir de dégagement que s'ouvre la première pièce du rez-de-chaussée également voûtée d'ogives et qui devait servir de cuisine. Une salle voûtée fait suite, avec une cheminée d'assez belle proportion; elle est éclairée par une large fenêtre à meneaux. Mêmes dispositions au premier étage: deux pièces d'inégales dimensions, dégagées chacune cette fois par un passage en encorbellement sur la cour et par un escalier qui se trouve, soit avant, soit après ce passage.

Ces passages dont l'un est modernisé, dont l'autre au contraire, celui qui touche au grand escalier, est contenu dans une jolie galerie ou *coursière* en bois, sont tout à fait typiques des habitudes de l'architecture domestique de ce temps. Nous les avons trouvés à Tours et allons les retrouver à Lyon, de même que cet important escalier à vis qui forme comme le centre et le noyau de l'habitation. Ce dernier est ici d'une élégance et d'une robustesse toute particulière; on remarque le parti d'évidement qui laisse apparaître au jour sur la cour deux de ses révolutions inférieures garnies seulement de balustrades flamboyantes; on admire surtout son couronnement pittoresque formé par une figure d'homme qui porte sur l'épaule une corbeille d'où partent comme autant de rameaux les huit nervures principales de la voûte et les huit liernes intercalées qui se ramifient pour rejoindre les mêmes points d'appui que les nervures.

Des combinaisons analogues d'ogives et de liernes avec clefs pendantes se voient à la voûte de l'oratoire où l'on retrouve un peu le système des voûtes compliquées de la chapelle de l'hôtel de Cluny à Paris, de même du reste que la disposition de cet oratoire formant aile sur la cour postérieure, rappelle aussi le plan même de l'édifice parisien.

Toutefois l'ensemble de la décoration, notamment dans la lucarne et la fenêtre qu'elle surmonte, a quelque chose de robuste et de puissant où se décèle le caractère général de l'art bourguignon et où se marque peut-être aussi une date légèrement moins avancée que celle de l'hôtel de Cluny.

BIBLIOGRAPHIE : Voyages pittoresques en Bourgogne par Maillart de Chambure (1833), 35 fol. (Lithographie). — Baron Taylor : *Dijon et ses monuments*, Paris, Didot (1862) (Plan et lithographie). — Clément-Janin : *Les Vieilles maisons de Dijon* (1890), p. 37. — Chabeuf : *Dijon, Monuments et souvenirs*. — Verdier et Cattois : *Architecture civile et domestique*, t. II, p. 111 (pl.).

Pl. LVII et LVIII. — Lyon. — Maisons 9 et 11, rue Saint-Jean.

Les vieilles rues qui serpentent à Lyon au bas de la colline de Fourvière contiennent encore nombre de maisons qui furent jadis des habitations somptueuses de marchands et de financiers et qui, toutes déchues qu'elles sont, ont encore gardé maintes traces de leur structure architecturale et de leur décor d'autrefois. Parmi les plus anciennes et les plus illustres figure l'*Hôtel* de la famille italienne *de Gadagne* qui était établie à Lyon à la fin du xv^e siècle. L'*Hôtel du Gouverneur*, sur la place du Change, présente aussi des parties fort intéressantes, mais aucun ensemble ne nous a paru aussi typique que ces deux cours de maisons particulières de la rue Saint-Jean, voisines de la place du Change et dont l'une (n^o 11) servait, dit-on, d'hôpital pour les personnes attachées à la maison du Gouverneur.

Les façades sur la rue n'offrent plus rien d'intéressant; celles de la cour ont souffert également, mais les deux escaliers et les galeries qui font communiquer, par une disposition très élégante et très pratique, le corps de logis qui contient l'escalier avec celui qui n'en a pas, sont des morceaux d'architecture savante, précieuse et sobre à la fois.

Au n^o 11 (pl. LVII) l'arc qui supporte la galerie est d'une seule venue au rez-de-chaussée avec deux nervures hardiment jetées qui se coupent diagonalement et viennent confondre leurs culs-de-lampe dans

l'ornementation de la porte d'escalier; celle-ci est surmontée d'un arc en accolade richement décoré et d'une fenêtre qui éclaire la montée. Au n° 9 les galeries offrent deux arcs par étage séparés par un pilier qui, au rez-de-chaussée, porte une niche assez compliquée et une statue moderne.

Les deux escaliers sont des vis dont le noyau en forme de torsade enroule sa spirale jusqu'au sommet; ils se terminent par des voûtes à nervures. Dans l'un comme dans l'autre, du reste, au-dessus de cette voûte de terminaison est une chambre ou logette, où l'on parvient par un petit escalier accolé latéralement et sur le sens de laquelle on a beaucoup discuté. Cela paraît bien être du reste une loge de guetteur d'où l'on pouvait, mieux qu'en aucun point des rues étroites, surveiller tout le quartier et donner l'alarme en cas de danger, d'incendie par exemple. Ces sortes de belvédère dont on trouve encore pas mal d'exemples à Lyon dans la vieille ville au bas de Fourvière et même dans ce qui reste des anciennes maisons d'entre la Saône et le Rhône (18, rue Lainerie, par exemple) étaient même garnis très souvent de meurtrières et de crénelages qui ne paraissent nullement de simples motifs décoratifs.

BIBLIOGRAPHIE : P. Martin : *Recherches sur l'architecture... dans les maisons du Moyen âge et de la Renaissance à Lyon* Paris (1855), 4^e pl. I., texte p. 1 et 2. — F. Lacroix : *Congrès archéologique* (1899). — C. Jamot : *Inventaire général du Vieux Lyon* (1906), p. 11-16 et 47-50.

Pl. LIX. — Romans. — Maison, 4 rue des Trois-Carreux.

Dans le voisinage de l'église abbatiale de Saint-Barnard et peut-être parmi les dépendances de l'ancienne abbaye figure un grand logis occupé aujourd'hui par divers négoces; il présente en arrière sur la rue Merlin un grand bâtiment avec quelques fenêtres du xv^e siècle; en avant, vers l'église, sur la rue des Trois-Carreux, une cour étroite s'ouvre par une porte fortifiée dont la partie basse a été refaite au xvii^e siècle. Au fond de cette cour, se voit encore un joli escalier terminé par une chambre de guet, et donnant à chaque étage sur une galerie aujourd'hui murée, d'une disposition analogue à celle des maisons de Dijon et de Lyon. Mais la partie la plus élégante et la plus originale est certainement le départ que donne notre planche avec ses baies largement ouvertes en anses de paniers, garnies au premier étage de balustrades flamboyantes d'un dessin très pur.

Un autre escalier du même genre, avec galerie, se voit à Romans, 7, rue Mathieu de la Drôme, mais les baies autres que celles d'accès y sont remplacées par de véritables fenêtres à meneaux.

Pl. LX. — Arles. — Ancien collège de Laval.

Le bâtiment qui contient aujourd'hui le Musée Arlatain, fondé par Frédéric Mistral en 1896 et transféré ici depuis peu, abritait précédemment le collège municipal qui avait succédé lui-même au collège des Jésuites. C'était primitivement une demeure noble connue sous le nom d'*Hôtel de Laval* et construite à la fin du xv^e siècle sur l'emplacement d'une ancienne basilique romaine en partie déblayée aujourd'hui.

C'est un type excellent de cette architecture gothique méridionale, beaucoup plus rude, plus simple et moins fleurie que celle du centre et du Nord de la France, dont on voit encore quelques traces à Avignon et à Pernes, ou à Arles même, dans le bâtiment du grand prieuré des Hospitaliers de Saint-Gilles construit sur les bords du Rhône.

La façade, aujourd'hui secondaire, sur la rue Balze, où se trouvait jadis la grande entrée (voir fig. 30)

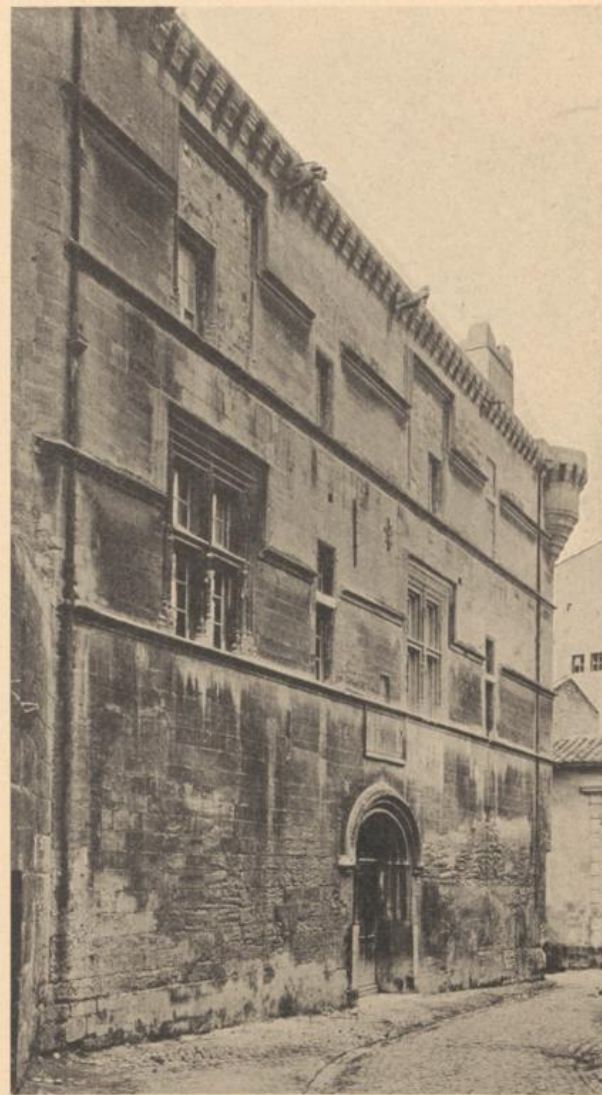


FIG. 30. — ARLES : HÔTEL DE LAVAL.
Façade sur la rue Balze

est d'une rudesse toute particulière qui rappelle l'allure de certains palais du Moyen âge italien. Pas une ouverture au rez-de-chaussée, pas une sculpture autour des fenêtres du premier étage; au-dessus du second étage une rangée de corbeaux réunis par des linteaux moulurés et coupés de gargouilles supporte un parapet non crénelé. On retrouve du reste ce système de décoration d'allure défensive sur la cour. De ce côté les baies sont plus nombreuses, mais tout aussi simples, elles sont ornées de croisillons et la partie haute en est encadrée d'un cordon mouluré qui se prolonge de fenêtre en fenêtre; la tourelle d'escalier hexagonale elle-même est très nue. L'absence de comble et de lucarnes aggrave l'impression de sécheresse et de froideur qui se dégage de l'ensemble.

L'aménagement de l'intérieur a été plusieurs fois modifié et ne comprend plus guère aujourd'hui que le gros œuvre; une partie des bâtiments qui entoure la cour a été ajoutée à l'époque moderne.

BIBLIOGRAPHIE : Roger Peyre : *Nîmes, Arles, Orange* (1903) (*Villes d'art célèbres*), p. 105-107, (fig.). — Labande : *Congrès archéologique* (1910), t. I, p. 234.

Pl. LXI. — Rodez. — Maison, 2 rue Penavayre.

Cette maison située dans le voisinage de la cathédrale était autrefois occupée par un des chanoines. Un terrier de la fin du xvii^e siècle conservé aux archives de Rodez nous apprend qu'elle appartenait alors au chanoine Jouéri et dépendait de la chapellenie de Montalt. D'après le même document, l'origine de la maison remonterait à 1439 et le chapelain de Montalt aurait eu pour la construire et l'appuyer au mur de ville qui subsiste encore, des difficultés avec les consuls de Rodez. Une transaction intervint moyennant une redevance annuelle.

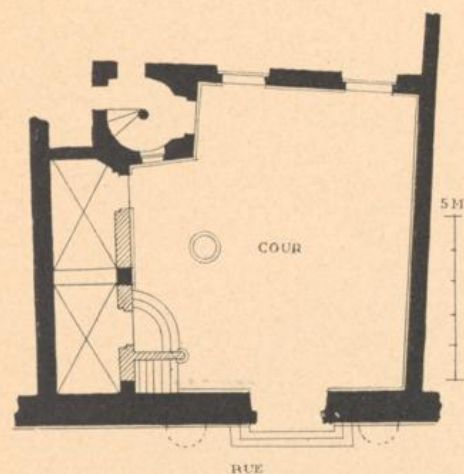


FIG. 31. — RODEZ: MAISON RUE PENAVAYRE
Plan du rez-de-chaussée

Le corps de logis au fond de la cour, bien qu'il n'offre presque plus aucun caractère aujourd'hui, date peut-être, ainsi que l'escalier à vis, placé dans l'angle gauche, de la construction primitive. L'aille qui forme le côté gauche de la cour a sans doute été ajoutée ou du moins remaniée postérieurement; car certains éléments classiques apparaissent déjà dans la structure presque toute gothique des fenêtres qui indiquent le xvi^e siècle; cette aile qui comprend au rez-de-chaussée deux travées voûtées sur croisées d'ogives et jadis sans doute ajourées par deux arcades, constituait simplement une sorte de galerie peu profonde. Elle communiquait au premier étage avec le passage ou chemin de ronde qui surmontait le mur de clôture et comportait deux

balcons demi-circulaires en encorbellement, à droite et à gauche de l'entrée. C'est peut-être cette dernière partie qui est la plus originale et la mieux conservée de l'ensemble.

Malgré son caractère archaïque et un peu fruste, malgré son apparente fortification, cette construction pourrait bien du reste toute entière ne dater que du début du xvi^e siècle ainsi que le puits que l'on voit dans la cour et dont la margelle polygonale est ornée de bourdons de pèlerin.

L'emploi des mêmes matériaux, une pierre rougeâtre assez friable et des dispositions analogues : passage de circulation à l'air libre, avec encorbellement d'un profil très voisin de celui du mur de clôture de la maison canoniale de la rue Penavayre, se retrouvent dans la cour d'une maison située en arrière de la cathédrale, maison canoniale sans doute aussi, qui semble bien appartenir à la même époque et aux mêmes constructeurs; elle est désignée sous le nom d'hôtel d'Estaing.

BIBLIOGRAPHIE : Trapaud de Colombe : *Congrès de la Société Française d'Archéologie* (1863), et *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, 1859-1867, Rodez (1867). — *Le Rouergue illustré*, Rodez, E. Carrère n° 1 (fig.). — Le puits a été reproduit dans le *Manuel d'Archéologie Française* de C. Enlart, t. III, p. 98.

Nous sommes redevables de l'indication du texte cité dans la note ci-dessus et du plan qui y est reproduit à l'obligeance de M. Anglès, bibliothécaire de la ville de Rodez.

Pl. LXII. — Clermont. — Maison Savaron, 3, rue des Chaussetiers.

La maison qui fut élevée en 1513, par Hugues Savaron, le père du jurisconsulte Jean Savaron, est l'une des plus complètes et des plus typiques de ce style traditionnel qui se prolonge à Clermont sans presque aucune teinte de Renaissance, même au temps où l'évêque Jacques d'Amboise, frère du célèbre cardinal, y a déjà introduit les premiers exemples du style nouveau.

Cette maison, dont la façade est complètement modernisée, se composait d'un premier corps de bâtiments traversé de part en part au rez-de-chaussée par un couloir; à droite et à gauche se trouvaient deux boutiques; celle de droite a encore conservé ses voûtes d'ogive compliquées de liernes et de tiercerons. En arrière de la cour s'élève un second corps de logis dont la façade porte en son centre l'escalier contenu dans une tourelle saillante et à droite duquel un passage assez étroit mène à une arrière-cour.

L'escalier est comme toujours la partie la plus noble et la plus ornée de l'ensemble. Il s'ouvre sur la cour par une porte largement ornée d'un tympan qui remplit tout l'arc en tiers point, de deux pinacles, de quatre crochets de feuilles et d'un épi d'une sculpture grasse et large. Ce tympan figure deux sauvages héraldiques supportant un écu martelé posé de biais, avec un cimier assez volumineux.

A cet escalier médian correspondent, au lieu des passages ou coursières, qui, ailleurs, s'appuyaient au mur mitoyen, de véritables ponts d'une disposition fort originale jetés à chaque étage par dessus la cour, et qui supportés par un robuste appareil d'arcs et de croisées d'ogives font communiquer les deux corps de logis.

Cette disposition, avec un escalier moins orné mais de même style, se reconnaît malgré de fortes altérations dans une maison de la rue des Gras n° 22. Au contraire, dans un grand logis gothique, au n° 10 de la rue des Chaussetiers, l'escalier à vis est enclavé de telle sorte au milieu des bâtiments qu'il doit prendre jour sur les appartements.

BIBLIOGRAPHIE : Congrès archéologique de France, p. 55. — Desdèvises du Désert et Louis Bréhier : *Clermont-Ferrand (Les Villes d'Art célèbres)*, Laurens (1910), p. 67 (fig.).

Nous devons le plan ci-joint à l'obligeance de M. Jarrier, architecte à Clermont.

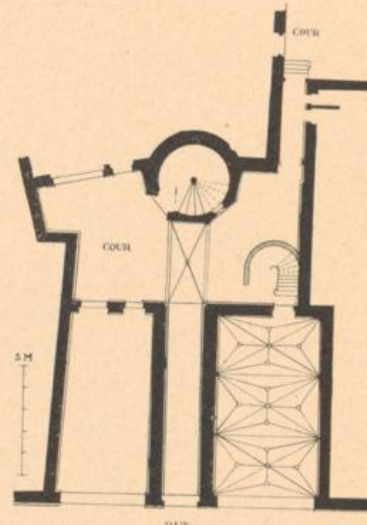


FIG. 32. — CLERMONT : MAISON SAVARON
Plan du rez-de-chaussée

Pl. LXIII. — Montferrand. — 11, rue de la Fontaine.

La vieille ville de Montferrand, très importante et florissante au moyen-âge, arrêtée dans son développement au xvii^e siècle et devenue un faubourg de Clermont, renferme encore, au long de ses rues, tracées suivant le plan régulier des villes neuves au xii^e siècle, quelques restes de maisons romanes, mais surtout nombre de vieux hôtels de la fin du xv^e et du xvi^e siècle qui appartiennent à ce même style gothique moins fleuri et plus robuste que le flamboyant du centre et du Nord dont nous venons de citer quelques exemples à Clermont; ce style s'y continuera même fort avant dans le xv^e siècle presque sans modifications ni concessions à l'esprit nouveau. La pierre dure et grise de Volvic qui sert à les bâtir donne à ces constructions un aspect sévère et maussade que ne relève pas la médiocrité de leur occupation présente et de leur entretien.

Une des demeures les plus complètes comme plan et comme dispositions générales est la maison dite de Lucrèce, au 28 de la rue de la Fontaine; mais l'intrusion des motifs Renaissance y est assez sensible. L'exemple, pourtant sans doute à peu près contemporain, que nous donnons ici, est encore au contraire complètement gothique avec ses encadrements de baies composés de moulures prismatiques et son tympan héraldique où un centaure et une centauresse soutiennent un écu timbré d'un casque à lambrequin au-dessus duquel paraît un ange aux ailes éployées qui brandit un glaive. Ce dernier morceau qui est considéré comme le plus beau motif de sculpture de toute la ville, a comme analogue un autre tympan de la rue Parmentier n° 2, où les centaures sont remplacés par des licornes, autres créations fantastiques très fort utilisées dans la décoration médiévale.

Au point de vue de la disposition architecturale, on remarquera ici ce parti, déjà signalé à Clermont et ailleurs, du passage voûté latéral ou central; laissant les boutiques ouvertes sur la rue, celui-ci dessert cette cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les appartements et dont le plus bel ornement est le grand escalier à vis contenu dans une tourelle polygonale plus ou moins ajourée.

BIBLIOGRAPHIE : Congrès archéologique de France (1895), p. 95-98. — Desdevises Du Désert : *Clermont-Ferrand*, p. 124 (fig.).

PL. LXIV et LXV. — Tulle. — Maison de Loyac et Maison rue d'Alverge.

La ville de Tulle est bâtie dans une vallée étroite sur les pentes escarpées de plusieurs collines qui enserrent le confluent de la Corrèze et de la Solane. La place disponible y était rare : de hautes maisons s'y élevèrent sur des rues étroites avec de mesquines courettes. La plus célèbre et la mieux conservée des maisons qui y subsistent encore assez nombreuses du xv^e et du xvi^e siècles est celle que nous reproduisons ici sous le nom de *Maison de Loyac* ou de *Maison de l'Abbé*. Elle est dans le voisinage immédiat de la cathédrale, au n^o 18 de la place qui borde le flanc nord de celle-ci et qui s'appelle aujourd'hui la place Gambetta.

Quatre étages s'y superposent sans compter le comble, d'ailleurs mutilé et sans intérêt. L'escalier à vis est en arrière et prend jour sur une ruelle latérale; il n'y a pas de cour. Deux tourelles en encorbellement, placées à la hauteur du quatrième étage, contribuent à donner à l'édifice un air de forteresse que dément la largeur des percées des fenêtres. Celles-ci ont perdu leurs meneaux; mais, de même que la porte d'entrée, elles sont encore largement décorées de moulures à pénétrations et surtout de motifs, animaux fantastiques ou réalistes, chiens et cerfs, sirènes et lions ailés, dont la sculpture taillée dans un grès pourtant assez fin, est rude et traitée par grands plans. Des figures humaines nues plus ou moins drôlatiques apparaissent çà et là; sans raison apparente, on en aperçoit deux qui, en manière de cariatides, flanquent une fenêtre du troisième étage. Le rez-de-chaussée est lamentablement modernisé.

Au contraire dans plusieurs autres maisons, notamment au 6 de la rue d'Alverge, dans l'ensemble pittoresque que montre notre planche LXV, si les baies sont moins ornées et seulement encadrées de ces cordons moulurés rectilignes que nous avons déjà rencontrés dans la basse vallée du Rhône, toute la façade s'est conservée, y compris le rez-de-chaussée; et les boutiques avec leurs arcades et leur banc d'étal sont encore presque intactes.

BIBLIOGRAPHIE : Auguste Delierre : *Maison du xvi^e siècle à Tulle*. Bulletin de la Société scientifique, archéologique et historique de Brive. T. II, p. 55. — René Fage : *Le Vieux Tulle*. Tulle (1888). — Congrès archéologique de France (1890) : *Excursion à Tulle*.

Pl. LXVI. — Brive. — Maison, 28, rue des Échevins.

C'est encore ici pour une raison d'exiguïté du terrain disponible, bien que la ville soit presque en plaine (mais sans doute était-elle assez à l'étroit dans ses remparts) que l'on a été amené à disposer l'escalier partie en encorbellement sur la façade, au-dessus ou à côté de la porte d'entrée, suivant une disposition que Viollet-le-Duc avait rencontrée dans une maison du xiii^e siècle, à Flavigny en Bourgogne (voir *Dictionnaire d'architecture* Art. Maison T. VI, p. 238-239). Une autre maison, place Krüger, montre la même disposition d'escalier en légère saillie sur la façade, mais sans encorbellement. La tourelle y est du reste sobre et nue. Ici au contraire la partie saillante forme quatre pans décorés d'arcs en accolade et de colonnettes saillantes ornées au premier étage de moulures en spirales, au second de sortes de bulbes assez disgracieux que nous retrouverons encore exagérés dans certaines colonnettes d'escaliers Renaissance de Périgueux. Ce morceau-ci peut du reste fort bien appartenir au règne de Louis XII.

BIBLIOGRAPHIE : Rupin : *Bulletin monumental*, T. 60, p. 467-501. — Id. : Congrès archéologique (1890). *Visite de Brive*.

Pl. LXVII. — Périgueux. — Maison Cayla.

Le groupe de maisons que l'on désigne à Périgueux sous le nom de *Maisons du bord de l'eau* ou de *Maisons du quai*, comprend trois constructions de dates différentes. Nous ne nous occuperons ici que de celle qui porte le n° 16, la maison Cayla, qui appartenait avant la Révolution à la famille de Fayolle et qui date du xv^e siècle. La création du quai, il y a un demi-siècle, lui a du reste retiré, comme aux autres logis de ce groupe, un intérêt de pittoresque considérable. Le pied des murailles, qui formaient le prolongement du mur de ville, baignait jadis dans l'Isle et était ombragé par des arbres séculaires : le nouveau quai, qui a détruit dans le voisinage la tour Barbacanne, les a enterrées et en partie murées. Cette situation explique, pour la maison Cayla, la présence de ce chemin de ronde et de ces machicoulis qui, avec les lucarnes gothiques assez bien conservées, font le plus bel ornement de cette façade; c'est un parti qui rappelle celui que nous avons noté au palais épiscopal d'Evreux. Au revers de ce bâtiment, sur l'étroite rue Port-de-Graule s'ouvre une double cour avec deux escaliers à vis terminés par une haute tourelle qui semble avoir fait partie également du système de défense.

BIBLIOGRAPHIE : Congrès archéologique, 1858. — De Verneilh : *Rapport sur la visite des anciennes maisons de Périgueux*. — E. Gaucherel et J. de Verneilh : *Le Vieux Périgueux* (1867). Album de 20 eaux-fortes (la pl. XVIII donne l'état ancien de cette maison Cayla avant la construction du quai).

Pl. LXVIII. — Périgueux. — Hôtel Saint-Aulaire.

L'hôtel Saint-Aulaire, qui s'élevait jadis sur la place du Greffe, a disparu vers 1860, pour le percement de la rue Neuve. La cheminée qui est signalée en place lors du Congrès archéologique de 1858, est déclarée disparue par de Verneilh en 1867. Elle a fort heureusement été conservée et remontée au musée du Périgord où elle figure aujourd'hui. Son manteau offre un très beau spécimen de décoration flamboyante que l'on appréciera d'après notre planche, sans qu'il soit besoin de le décrire. On y remarquera notamment les deux petits angelots revêtus d'armures complètes comme dans la miniature de Jean Fouquet pour les statuts de l'ordre Saint-Michel, et les vigoureux crochets de feuilles de chardon qui décorent les rampants d'un vaste arc en accolade brochant sur l'ensemble de la composition.

BIBLIOGRAPHIE : Gaucherel et de Verneilh : *Le Vieux Périgueux*. Pl. XX (vue de l'hôtel Saint-Aulaire avant sa démolition).

Pl. LXIX. — Villefranche-de-Rouergue. — Maison, place Notre-Dame.

Villefranche-de-Rouergue est une de ces villes ou bastides fondées au xiii^e siècle par la royauté pour asseoir sa puissance dans les provinces du Midi nouvellement conquises. De création artificielle et toute régulière, ses rues furent tracées perpendiculairement ou parallèlement à l'antique voie romaine de Rodez à Cahors. Une place carrée fut réservée au centre où se tinrent les marchés. Les constructions qui la bordèrent comportèrent dès l'origine des galeries, ou couverts, comme on en voit encore, surtout dans le Midi, autour de nombreuses places analogues, à Montauban, à l'Isle-sur-Tarn, par exemple.

Les constructions de la place Notre-Dame et des rues avoisinantes furent en grande partie refaites ou embellies dans un moment de prospérité, vers la fin du xv^e siècle et au début du xvi^e. Ces maisons de la place, dont l'une au moins a gardé une belle cour de la Renaissance (voir vol. II), avaient leur entrée sous les arcades. Un passage conduisait dans une courette sur laquelle s'ouvrait généralement l'escalier et s'éclairaient les pièces d'arrière des appartements, doubles en profondeur. Ceux du devant prenaient jour sur la place, comme on le voit sur cette jolie façade conservée, au moyen de triples fenêtres à meneaux, décorées de moulures gothiques et de bâtons noueux. On a là un excellent exemple de fenestration gothique, de style très pur et très simple, bien que datant fort probablement du xvi^e siècle et dont nous retrouverons des équivalents comme disposition dans les façades des maisons de bois. Le système de la décoration par les bâtons garnis de nœuds se retrouve fréquemment dans la région, à Cahors notamment.

BIBLIOGRAPHIE : A. Curie-Seimbres : *Essai sur les villes fondées dans le Sud-Ouest de la France aux xiii^e et xiv^e siècles*. Toulouse (1880). — *Le Rouergue illustré*, Rodez, E. Carrère, n° 4 (fig.).

PL. LXX. — Villefranche-de-Rouergue. — Maison, 2, rue de Lorraine.

L'espace manquait souvent dans ces plans géométriques pour les constructions plus luxueuses du xv^e et du xvi^e siècles. Les encorbellements y remédièrent, notamment dans une maison toute voisine de la grande place, mitoyenne avec celle de l'angle sud-ouest de cette place. Une haute tour qui contient l'escalier de cette maison fait saillie sur la façade, elle est comme évidée seulement à la partie basse où se trouve la porte d'entrée qui présente une disposition très originale et pittoresque. Une double voussure ornée de feuillages très découpés garnit cet évidement. Des feuillages également d'un joli dessin naturaliste se développent au-dessous de l'allège de la première fenêtre de l'escalier dont le dessin général est très élégant. Cinq autres fenêtres éclairent cet escalier à vis terminé à l'intérieur par un motif d'amortissement très simple.

Un peu resserrée par le bas, la vis se développe ensuite régulièrement desservant, sauf au premier où il n'y a qu'une porte, deux appartements symétriques à chaque étage.

BIBLIOGRAPHIE : Enlart : *Manuel d'Archéologie française*, p. 138, (fig.). — *Le Rouergue illustré*, Rodez, E. Carrère, n° 4 (fig.).

CONSTRUCTIONS EN BOIS

Pl. LXXI. — Caen. — Maison des Quatrans, 31, rue de Geôle.

Cette maison, dont la façade sur la rue est un exemple très caractéristique de la construction des pans de bois au Moyen âge et dont la façade postérieure est en pierre avec une belle tourelle d'escalier, est sans doute de plus un des spécimens les plus anciens de ce genre de constructions qui ait été conservé. Elle passe pour avoir appartenu à Jean Quatrans qui fut tabellion à Caen de 1380 à 1390. Suivant l'opinion de M. Prentout, si c'est bien les Quatrans qui l'ont fait construire, elle serait au moins antérieure à 1417, date de la prise de Caen par les Anglais, à la suite de laquelle les Quatrans émigrèrent et vendirent leurs biens.

La façade, du reste, pour être assez analogue dans sa construction, dans ses assemblages et dans sa décoration, qui est l'expression même de sa structure, aux autres maisons de bois que l'on attribue au xv^e siècle, est cependant

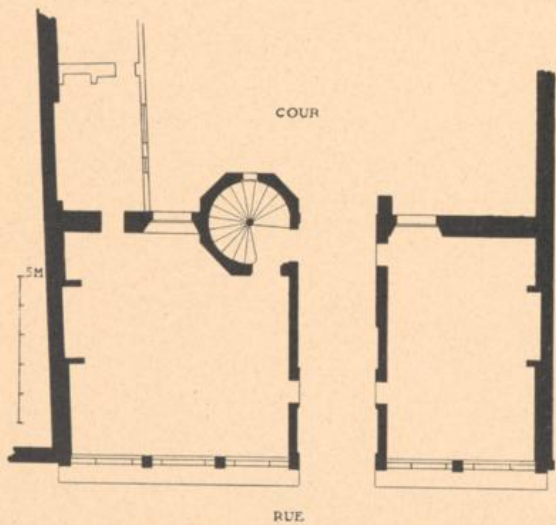


FIG. 33. — CAEN : MAISON DES QUATRANS
Plan du rez-de-chaussée

d'une remarquable simplicité, d'une belle et forte allure. La structure robuste du pan de bois, maintenu par des murs latéraux en pierre, n'a pas joué et garde une correction parfaite. Les encorbellements sont assez minimes et la décoration, réduite à quelques consoles longues, plates et nues, à quelques sablières et à quelques potelets moulurés, est d'une sobriété parfaite que nous allons voir peu à peu délaissée pour des combinaisons plus pittoresques et plus chargées. De larges et nombreuses fenêtres éclairent les appartements. Deux belles lucarnes couvertes d'un toit à double pente dominant le comble.

La maison comportait sans doute deux boutiques au rez-de-chaussée. Un large appui en pierre forme le soubassement de la façade principale, au-dessus duquel de simples poteaux réunis aujourd'hui par des maçonneries légères et modernes supportaient le premier étage. Entre les deux bouti-

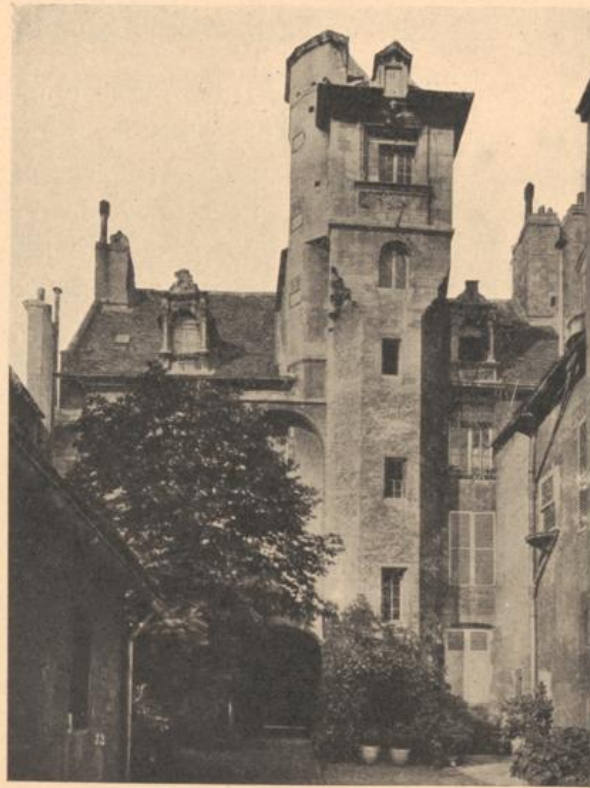


FIG. 34. — CAEN : MAISON DES QUATRANS
Façade sur la cour

ques, un couloir, suffisant pour le passage d'une voiture, mène à la cour sur laquelle s'élève un escalier à vis en pierre et toute une façade de caractère gothique très pur, sauf dans le couronnement de la tourelle et dans les lucarnes qui paraissent avoir été ajoutées ou remaniées vers 1540 (Voir fig. 34). La date de 1541 se lisait, paraît-il, jadis sur cette partie de l'édifice où l'on retrouve un peu du style de l'Hôtel d'Écoville.

Une autre façade en bois de même caractère que celle des Quatrans, mais plus modeste, se voit au 94 de la rue Saint-Jean. Quant aux célèbres maisons de la rue Saint-Pierre, 52 et 54, elles sont beaucoup plus ornées à la manière flamboyante et d'ailleurs aujourd'hui restaurées de façon assez indiscreète.

BIBLIOGRAPHIE : Arcisse de Caumont : *Statistique monumentale du Calvados*. — Beaurepaire : *Caen illustré* (1886), 4^e. — Trébutien : *Caen, son histoire, ses monuments*, 3^{me} édition, p. 246-247. — Prentout : *Caen et Bayeux (Les Villes d'Art célèbres)*, p. 54 (fig.) — Serbat : *Guide du Congrès archéologique de 1908*, p. 124-125.

Nous devons le plan ci-joint à l'obligeance de M. Huard, architecte à Caen.

Pl. LXXII. — Bayeux. — Maison, rue Saint-Martin et rue des Cuisiniers.

La ville de Bayeux comporte aussi une maison à façade en pans de bois qui formait jadis un véritable hôtel, avec une façade postérieure en pierre comme la maison des Quatrans de Caen. C'est la maison de la rue Saint-Malo, n° 4. Celle de la rue Bienvenue, n° 6, présente une façade très analogue, mais plus modeste et destinée au logement de plus petites gens avec deux appartements à l'étage; elle n'a pas de façade postérieure en pierre.

La maison que nous reproduisons ici est d'un caractère plus simple et même assez archaïque encore: aussi, sans vouloir la vieillir outre mesure, peut-on la dater tout au moins de la première moitié du xv^e siècle.

C'est une maison d'angle qui présente son mur goutterot sur une rue, son pignon sur l'autre. Elle comporte un rez-de-chaussée en pierre avec de robustes colonnes trapues qui supportent les maîtresses poutres des deux étages de pans de bois, et des consoles très saillantes permettant un fort encorbellement. Les assemblages sont très simples et la décoration à peu près nulle. Quelques croix de Saint-André apparaissent çà et là, notamment sous les allèges des fenêtres. Le remplissage est fait en moellons.

Un mur de pierre en retrait, sur lequel s'appuie l'escalier à vis intérieur, réunit le principal corps de logis à un second bâtiment de même style qui est desservi par cet escalier et qui se prolonge lui-même par un troisième moins élevé constituant ainsi un ensemble des plus pittoresques.

BIBLIOGRAPHIE : Serbat : *Guide du Congrès archéologique de 1908*. T. I, p. 180-181. — Prentout : *Caen et Bayeux*, p. 113-114 (fig.).

Pl. LXXIII. — Lisieux. — Maison Plantefort.

Lisieux est une des villes de France les plus justement célèbres pour l'abondance et la qualité de la conservation de leurs vieilles maisons de bois. La Grande-Rue, la rue aux Fèvres, la rue de la Paix, la place Victor-Hugo et celle de la Halle-au-Beurre en présentent encore des spécimens isolés ou des ensembles des plus pittoresques; quelques-unes très anciennes comme le *Manoir Formeville*, que nous avons mentionné et reproduit dans notre introduction, d'autres très richement décorées, comme le *Manoir de la Salamandre*, que nous allons rencontrer bientôt, d'autres tardives enfin, régularisées sous l'influence classique et prolongeant les traditions gothiques jusque vers le xvii^e siècle, comme la *Maison du Pharmacien* sur la place Thiers.

Quelques transformations regrettables, quelques destructions même ont affecté dans les dernières années ces curieux monuments de l'habitation urbaine au Moyen âge. Il n'en est pas de plus déplorable que la disparition de cette maison connue sous le nom du cirier Plantefort qui l'occupait. Elle s'élevait à l'angle de la rue de Paradis et de la Grande-Rue et présentait sur cette dernière un grand pignon à auvent soutenu par deux aisseliers courbes formant un arc en tiers point d'un très beau dessin. Une sorte de grande lucarne aveugle revêtue presque entièrement de tuiles imbriquées formait comme un autre pignon plus petit sur la rue de Paradis. C'était un type très simple, très caractéristique, sans richesse d'ornementation ni qualité très particulière, mais d'une très heureuse proportion et parmi ceux qu'on peut considérer comme les classiques du genre. Sans qu'on ait aucun élément particulier pour en fixer la date, on pouvait cependant considérer cette maison comme appartenant au milieu ou au troisième quart du xv^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE : Abbé Marie : *Notice sur la Cathédrale et sur les Maisons anciennes de Lisieux dans la Normandie Monumentale*. — Serbat : *Guide du Congrès archéologique de 1908*, p. 332-331 (pl.).

Pl. LXXIV-LXXVII. — Lisieux. — Maisons, rue aux Fèvres, 19 et 21.

Les deux belles maisons de la rue aux Fèvres, dont l'une (n° 19) est connue sous le nom de *Manoir de la Salamandre* ou de *François I^{er}*, appartiennent entièrement, au contraire, au premier quart du xv^e siècle et, si le style gothique y prédomine largement, d'une part l'abondance extrême du décor sculpté, d'autre part l'introduction dans ce décor de quelques motifs vaguement inspirés du style italien témoignent de la date relativement avancée de leur édification.

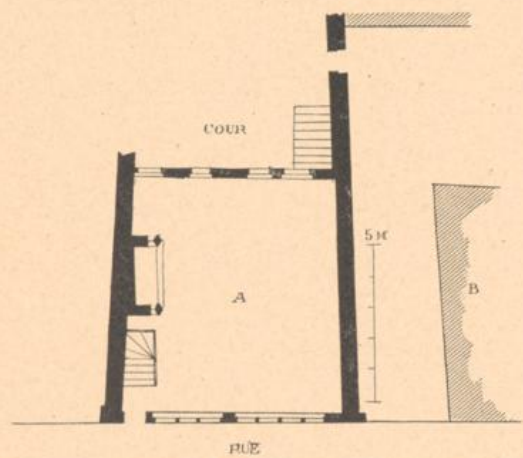


FIG. 35. — LISIEUX : MAISON DE LA RUE AUX FÈVRES N° 19. — Plan du rez-de-chaussée

La maison du n° 21, qui se présente la première à droite dans la pittoresque montée de la rue, nous paraît même à ce point de vue légèrement plus avancée et conséquemment plus tardive; la part faite à l'ornementation gothique y est plus restreinte et une certaine régularité y apparaît qui manifeste clairement déjà le goût de la Renaissance. Sa structure architecturale est du reste identique à celle de la maison voisine; c'est le mur goutterot qui se présente sur la rue, le terrain étant assez large pour avoir double boutique au rez-de-chaussée et double appartement au premier étage. Au second étage, une seule grande pièce avec des réduits s'éclaire par une fenêtre centrale. Au-dessus se voit une belle lucarne dont la charpente de bois est en partie recouverte de tuiles imbriquées.

Au n° 19, la petite porte du rez-de-chaussée, sur le côté des boutiques, a encore conservé son accolade largement ornée de feuillages et de figures grotesques; sous la console centrale, un singe sous un oranger servait probablement d'enseigne. Plus haut, on remarque les abouts des poutres décorées de masques grotesques ou de masques de feuilles; sur les consoles du premier étage, un homme sauvage avec un tronc d'arbre, un Samson avec le lion, et un personnage nu à demi agenouillé, d'une anatomie singulière. Sous les allèges des fenêtres et tout au long du bâtiment au-dessus de la sablière du rez-de-chaussée et du premier étage, une série de poutres entrecroisées, remplaçant les classiques croix de Saint-André, forment un quadrillage dont les vides sont remplis par des briques placées de champ. De même, les intervalles des poteaux et des potelets du premier étage sont remplis par des briques placées dans diverses positions.

Dans la cour où l'on pénètre aujourd'hui par la porte cochère du n° 21, on aperçoit encore les façades en pans de bois du n° 19 et une belle lucarne surmontée d'un épi en terre cuite vernissée.

A l'intérieur, les aménagements modernes ont en partie détruit les dispositions anciennes. On accède notamment aux étages par un médiocre escalier placé sur la façade de la rue. Cependant, au second étage, la grande pièce centrale qui s'éclaire sur les deux façades offre encore, comme le montre notre planche LXXVI, une curieuse cheminée à manteau ornée d'un bandeau sculpté et soutenue par deux montants de pierre moulurée d'un très bon style. La maîtresse poutre qui traverse toute la construction reposant sur les deux poteaux médians est décorée de rinceaux sculptés avec des feuillages et des figures de monstres qui rappellent à la fois les décorations traditionnelles des artisans du bois à l'époque gothique et les modèles nouveaux lancés dans la circulation par les ateliers franco-italiens comme celui de Gaillon.

Cette maison, qui fut jadis un logis important et cossu, était encore récemment occupée très médiocrement et la conservation en était chaque jour un peu plus compromise lorsqu'elle a été achetée tout récemment par la *Société des Amis du Vieux Lisieux*.

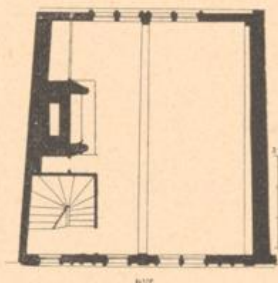


FIG. 36. — MAISON DE LA RUE AUX FÈVRES, N° 19. — Plan du premier étage

BIBLIOGRAPHIE : Voir le n° précédent et Verdier et Cattois : *Architecture civile et domestique*. T. II, p. 119 (pl.).

Pl. LXXVIII. — Rouen. — Maison, 74, rue Saint-Romain.

Rouen, plus encore peut-être qu'aucune des autres villes que nous venons de traverser, était jadis la patrie par excellence des vieilles maisons de bois. Mais combien ont disparu au cours du xix^e siècle, ou bien ont vu leur charme et leur caractère altéré par des transports ou des restaurations successives! Tels le *logis des Abbesses de Saint-Amand* dont les fragments sont actuellement au Musée des Antiquités, ou la *maison de l'Annonciation*, jadis rue Malpalu, actuellement dans le voisinage de l'église Saint-Maclou (voir l'introduction). Beaucoup d'ailleurs de ces maisons appartenaient au xvi^e siècle et, dans un milieu aussi riche et aussi avancé

que Rouen, n'avaient pas été sans faire des concessions au style à la mode. Nous les retrouverons quand nous étudierons la Renaissance franco-italienne de François I^{er}.

Parmi les plus anciennes de celles qui sont conservées et qui appartiennent nettement encore au style gothique, il convient de citer l'*Hôtel Caradas* situé dans le bas quartier près du port, rue de la Savonnerie, ensemble compact et un peu confus avec encorbellements inquiétants surmonté par une tourelle pittoresque, ou la vieille maison de la rue Saint-Romain qui s'appuie aux dépendances de la cathédrale. Dans un mode de construction moins parfait, car le soubassement de pierre manque et la charpente a joué, ces maisons rappellent de très près celles que nous avons rencontrées à Caen et à Bayeux. Elles semblent appartenir aussi à la première moitié du xv^e siècle.

En voici une autre qui, située au 74 de la rue Saint-Romain, discrètement et intelligemment restaurée aujourd'hui par son propriétaire M. Georges Ruelle, architecte, se rapproche plutôt comme disposition de la *maison de l'Annonciation*. On a cherché de plus en plus à ouvrir les façades et à faire pénétrer la lumière abondamment dans la maison; chaque étage offre une série continue de baies à travers la charpente qui n'a plus de pleins que dans les allèges de ces fenêtres garnies encore de croix de Saint-André pour empêcher le roulement du pan de bois.

Une seule pièce avec un réduit forme le plan de l'étage, complété par un escalier sur la cour et une petite aile en retour; au rez-de-chaussée, un couloir et une boutique avec, à gauche, un passage qui constitue une servitude et dessert un logis situé en arrière.

PL. LXXIX. — Rouen. — Maison, rue du Bac et rue des Fourchettes.

La maison dont nous reproduisons une partie et qui appartient à la même époque et au même système de construction que la précédente, offre un plan tout à fait élémentaire. Au-dessus de la boutique une seule pièce très éclairée à l'étage, avec enclave pour l'escalier et peut-être un réduit vers l'angle, qui se serait éclairé par la charmante petite fenêtre voisine du poteau cornier (Voir notre plan).

Mais le détail de l'ornementation en bois qui a été fort heureusement conservé sous un revêtement de plâtre récemment enlevé est tout à fait exquis. Le poteau d'angle du premier étage avec sa décoration flamboyante, la petite fenêtre voisine avec son volet qui a également gardé son ornementation, la petite vierge en buste à mi-corps qui surmonte une colonnette à écailles imbriquées, la forte moulure saillante de l'encorbellement avec les arcatures légères qui la voilent en partie, et leurs délicieux culots ornés d'anges, enfin les impostes décorées de claires-voies flamboyantes, tout cela constitue un ensemble vraiment de premier ordre comme composition et comme exécution.

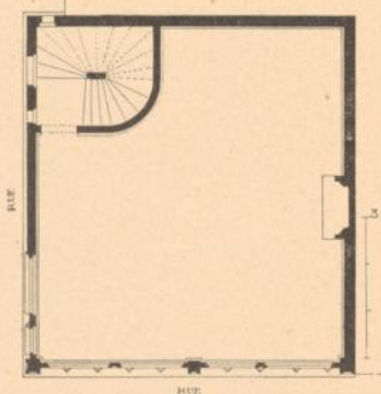


FIG. 37. — ROUEN: MAISON RUE DU BAC
Plan du premier étage

BIBLIOGRAPHIE : Delaquèrère et Langlois : *Description historique des Maisons de Rouen*. Paris (1821-1841). — Viollet-le-Duc : *Dictionnaire d'Architecture*, T. VI, p. 268. — Enlart : *Rouen (Villes d'Art célèbres)*, p. 126.

Pl. LXXX. — Chartres. — Escalier dit de la Reine Berthe, 35, rue des Ecuyers.

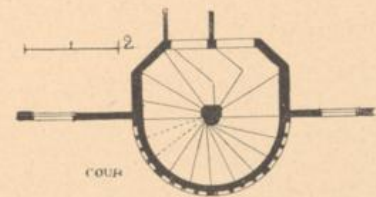


FIG. 38. — CHARTRES : ESCALIER
DE LA REINE BERTHE

Cet escalier dit de la Reine Berthe, par une fantaisie populaire, sans aucun fondement (la Reine Berthe, seconde femme du Roi Robert, vivait au xi^e siècle) est adossé à l'ancienne maison consulaire. C'est une disposition assez rare que celle de cette tourelle d'escalier en pan de bois faisant saillie sur une maison de pierre. La vis de l'escalier est à moitié engagée dans le corps de la maison et à moitié saillante en bascule au dessus de l'entrée. A l'intérieur la vis se développe aussi largement que dans un escalier de pierre desservant deux portes à chaque étage.

Les rampants apparents, moulurés et sculptés, en sont réunis par des montants également décorés. Les consoles qui supportent la corniche sous le comble sont décorées de statuette de saints et d'anges; toute cette décoration semble bien indiquer au moins les premières années du xvi^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE : Abbé Clerval : *Chartres, sa cathédrale et ses monuments*, Chartres (1896). — *Congrès archéologique de France* (1900).

Pl. LXXXI. — Blois. — Maison, place Saint-Louis.

La façade de cette maison sans histoire ni date précise aux environs de la cathédrale, moins pittoresque que certaines de celles que l'on trouve dans les bas quartiers de la ville, rue Saint-Lubin par exemple, nous apparaît comme un modèle d'élégante simplicité.

Ni la disposition des boutiques séparées par un couloir qui mène à l'escalier à vis situé en arrière dans le corps de la maison, ni le pan de bois de la façade aux poutres entre-croisées, n'offre de disposition bien particulière; mais les sablières qui séparent les étages, en saillie légère les unes sur les autres, sont d'une finesse de mouluration et d'une sobriété d'ornement tout à fait discrète. Le décor sculpté se condense en cinq (jadis six) figures ou groupes placés au bas des consoles du premier et du second étage, lesquels, fait assez rare, semblent réunis par le lien d'une action commune et ne rappellent en rien les habituels sujets sacrés ou fabuleux. Au centre, au second étage, c'est comme une sorte de conversation d'amoureux, analogue à celle des boîtes à miroir ou des tapisseries du xiv^e et du xv^e siècles; à gauche, on croit reconnaître un musicien, au-dessous, trois personnages qui, dans des attitudes plus ou moins contournées, semblent s'intéresser vivement à la scène centrale et s'efforcer de l'apercevoir ou d'y intervenir. Les figures sont dans des poses assez bizarres et comiques mais non grotesques; l'exécution en est délicate et on y remarque des mouvements justes que l'on rencontre bien rarement en pareille matière.

BIBLIOGRAPHIE : F. Bournon : *Blois et Chambord (Villes d'art célèbres)*, p. 87 (fig.).

Pl. LXXXII. — Blois. — Passage couvert, rue Pierre-de-Blois.

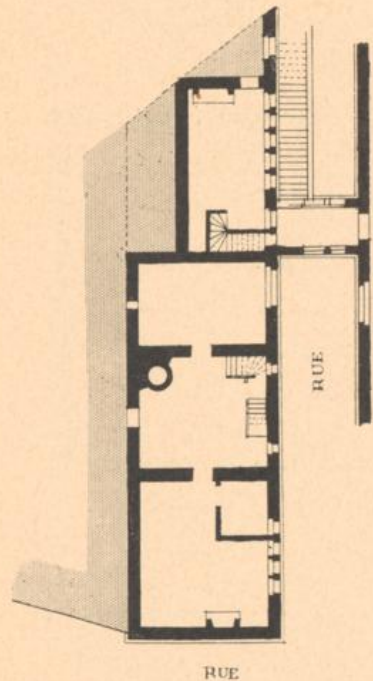


FIG. 39. — BLOIS : MAISON
RUE PIERRE-DE-BLOIS
Plan du rez-de-chaussée

Le morceau que reproduit notre planche appartient à un groupe de maisons situées en haut de la montée de la rue Pierre-de-Blois et dont l'une passe pour avoir été la maison familiale de Denis Papin. Les différences de niveau et la pente assez rude en cet endroit en avaient compliqué le plan et avaient amené la création de ce morceau d'architecture assez singulier, d'ailleurs très pittoresque et élégant. La maison du haut de la rue à gauche s'ouvre également sur la place Saint-Louis, mais elle est toute modernisée de ce côté. L'étage inférieur, au contraire, qui sert aujourd'hui de cave ou de cellier et dont notre plan donne une idée d'ensemble, a échappé au remaniement; quelques fenêtres de style gothique apparaissent même dans la partie la plus basse. On voit à l'intérieur un puits et une descente de cave. Il est probable que c'étaient là les cuisines du logis occupant tout l'îlot.

Il est difficile de se rendre compte de l'usage effectif de la petite galerie couverte que nous reproduisons. A son extrémité gauche s'ouvrait un escalier qui desservait la dernière pièce (isolée aujourd'hui) de l'étage inférieur. A droite elle devait commander un corps de logis moins important qui servait d'annexe au logis principal. Quoi qu'il en soit, la jolie proportion de cette petite galerie couverte d'ardoise, ainsi que de l'encorbellement qu'elle dessert à droite, la finesse de la mouluration dans les consoles de celui-ci, et dans l'encadrement de la fenêtre de la galerie en font un morceau digne d'estime et d'attention.

BIBLIOGRAPHIE : Bournon : *Ouv. cit.*, p. 96.

Pl. LXXXIII. — Tours. — Maisons, place Foire-le-Roi.

La principale des maisons de ce groupe, remarquable par son double pignon qui offre une disposition assez curieuse de maison d'angle, présente aussi cette particularité du revêtement d'ardoises auquel nous ont déjà accoutumés certains revêtements partiels, à Rouen par exemple ou à Lisieux, mais qui est devenu ici, comme dans certaines maisons de Bretagne, un habillement total, dissimulant complètement le pan de bois et le hourdis. Les boutiques malheureusement sont modernisées et sans caractère; mais celles de l'autre maison de bois placée un peu plus loin vers le quai présentent encore leurs sablières moulurées et leurs consoles saillantes.

BIBLIOGRAPHIE : P. Vitry : *Tours et les Châteaux de Touraine*, p. 94.

Pl. LXXXIV. — Tours. — Maison, 10, rue Paul-Louis-Courier.

Dans le voisinage de l'ancienne abbaye de Saint-Martin, outre la maison dite de Tristan que nous avons déjà étudiée, s'élèvent encore plusieurs logis de pierre de la fin du xv^e siècle. Celui-ci, en dehors de son principal corps agrémenté d'une tourelle d'escalier octogonale et d'une jolie porte à accolade flamboyante, est complété par deux ailes construites en partie en pan de bois et réunies, au long du mur qui clôt sur la rue la petite cour carrée qu'elles embrassent, par cette jolie galerie couverte dont les poteaux et les poutres horizontales sont moulurés avec le même art et selon le même type que les principales pièces de nos maisons de bois. Malgré cette persistance des profils et des types gothiques, il est possible que la construction en date seulement du xvi^e siècle. C'est même tout à fait à la fin de ce siècle qu'il paraît falloir rapporter l'exécution, sans doute un peu plus tardive, des deux escaliers d'angle qui se montrent à chacune des extrémités de la galerie et dont la forme des balustres, comme la disposition même, se retrouvent dans mainte autre construction tourangelles de l'époque, notamment dans un bel escalier également ajouré qui se voit rue du Panier-Fleuri, n^o 2, appuyé lui aussi sur une construction gothique.

BIBLIOGRAPHIE : Ch. de Grandmaison : *Tours archéologique*, p. 167-168. — P. Vitry : *Tours et les Châteaux de Touraine*, p. 80 (fig.). — De Clérambault : *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, 2^e série, T. I (1909), p. 1-2 (pl.).

Pl. LXXXV et LXXXVI. — Luynes. — Maisons, place de l'église.

Le village qui, à quelques lieues de Tours, se groupe au pied de l'ancien château de Maillé devenu, au xvii^e siècle, la propriété de Charles d'Albert, seigneur de Luynes, qui lui imposa son nom, présente encore un certain nombre de petites maisons de bois de la fin du xv^e siècle, d'une élégance charmante comme on en rencontre du reste beaucoup d'autres dans les petites villes de la vallée de la Loire, en Orléanais, en Touraine, ou en Anjou. Il en est peu cependant qui offrent le charme de proportion et l'intégrité de détails de celle dont nous donnons ici l'ensemble et un détail; elle est vraiment typique, avec sa façade étroite, son pignon sur rue, son grand toit abritant deux pièces l'une derrière l'autre à chaque étage, son pan de bois composé de poutres entrecroisées avec remplissage de briques, avec le détail un peu fruste mais non sans qualité cependant de ses moulurations et de ses sculptures représentant des saints et une vierge de pitié soutenus par des culs-de-lampes plus ou moins grotesques et ironiques.

BIBLIOGRAPHIE : C. Chevalier : *Guide pittoresque du voyageur en Touraine* (1886), p. 176-177. — P. Vitry : *Michel Colombe et la sculpture française de son temps* (1901), p. 30 (fig.).

Pl. LXXXVII et LXXXVIII. — Angers. — Maison d'Adam.

Cette maison d'Adam, située vers le chevet de la cathédrale d'Angers, à l'angle de la place Sainte-Croix et de la rue Montault, est certainement l'un des plus importants, peut-être le plus important parmi tous les édifices de ce genre qui nous soient demeurés. Il paraît dater de la seconde moitié du xv^e siècle, mais on n'en connaît ni la date exacte, ni les premiers possesseurs; on cite seulement le nom d'un certain Michel Adam, consul, qui l'acquit en 1714, et dont le nom, paraît-il, lui serait demeuré, à moins que l'appellation courante ne vienne du motif d'Adam et d'Eve qui était jadis figuré sur le poteau d'angle du rez-de-chaussée.

L'ensemble, tel qu'on le reproduit d'habitude et que le montre notre planche LXXXVII, comprend du reste, ainsi qu'on peut le voir d'après le plan ci-joint, relevé par M. Chauliat, deux maisons distinctes, l'une (A) à l'angle avec deux pièces contigües prenant jour toutes deux sur la rue et desservies par un escalier à vis situé à l'intérieur du bâtiment et éclairé faiblement sur une médiocre courette (C), l'autre (B) présentant sur un terrain étroit et profond la disposition traditionnelle du pignon sur rue (le comble en est rasé aujourd'hui) et des deux pièces l'une derrière l'autre dont la seconde prend jour sur une cour postérieure.

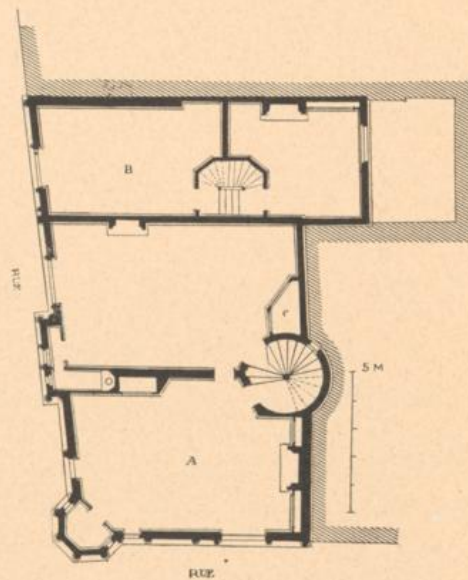


FIG. 40. — ANGERS : MAISON D'ADAM
Plan du premier étage

De cette dernière nous n'avons rien de plus à dire, tout l'intérêt étant concentré sur la maison d'angle.

Celle-ci présentait autrefois sur la place un grand pignon dont la partie supérieure est malheureusement rasée. Quant à la façade de la rue Montault, au lieu du mur goutterot relevé de lucarnes que l'on s'attendrait à y rencontrer, elle comprend deux pignons juxtaposés, développant la disposition dont nous avons déjà vu le principe adopté à Tours dans les maisons de la place Foire-le-Roi. De plus cette façade est agrémentée d'une tourelle à pans qui s'élève sur l'angle du bâtiment et d'une petite logette saillante formant comme une espèce de *bow-window* à cheval sur les deux pièces et constituant ainsi que la tourelle, pour chacune des pièces de l'étage, des réduits dont notre plan fera comprendre la disposition et l'utilité. A l'extérieur, cette logette qui se prolonge sur trois étages est couronnée par un petit pignon qui vient se terminer à la base des deux grands.

Les deux façades sont couvertes d'une sculpture abondamment répandue sur les poteaux, les consoles et les amortissements; cette sculpture est d'une exécution pleine de verve, un peu grossière, moins fine et délicate que certains morceaux que nous avons pu rencontrer à Blois, à Tours ou à Luynes par exemple. L'Adam et l'Eve du poteau cornier ont malheureusement disparu, mais les joueurs de biniou qui prennent place au-dessus des montants de porte, de chaque côté de l'imposte par où s'éclaire le couloir de l'escalier, le couple d'amoureux conversant qui se voit entre les deux boutiques du rez-de-chaussée, ailleurs des centaures combattant, un pélican, des anges et des fous, un grotesque même d'une inconvenance assez rabelaisienne sont des motifs très curieux et très vivants.

On retrouverait du reste les équivalents de ces motifs réalistes, mythologiques ou religieux dans des fragments de maisons démolies conservés au Musée Saint-Jean. Parmi les rares spécimens encore en place, on doit citer au 21 de la rue Saint-Laud une jolie façade étroite à pignon avec une lucarne bien conservée et une représentation très soignée d'Adam et d'Eve sur des consoles.

BIBLIOGRAPHIE : C. Port : *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire*, T. I, p. 110. — Aug. Michel : *Vieilles maisons dans Angers et l'Anjou*, p. 292-299. — Chanoine Urseau : *Guide du Congrès archéologique de Saumur-Angers* (1910), p. 211.

Pl. LXXXIX. — Bourges. — Maison dite de la Reine Blanche, 17, rue Saint-Sulpice.

Bourges possède un grand nombre de maisons à pans de bois, mais presque toutes très simples et d'un modèle uniforme, analogues à celle que l'on voit sur notre planche XXIII, à côté de la maison de la rue des Toiles. Elle sont postérieures pour la plupart à l'incendie de 1487, bien qu'on prétende en dater quelques-unes du XIV^e siècle. Celle-ci est d'un modèle à peu près unique et assez original. La date ni l'histoire n'en ont jamais été fixées exactement, bien que Buhot de Kersers ait cru reconnaître sur le manteau d'une cheminée qu'il signale au premier étage et qui a disparu, l'écusson soutenu par deux sauvages velus et timbré d'un arbre portant des pommes, qui appartient à la famille Regnault de la Porte.

La façade seule est intéressante aujourd'hui avec son rez-de-chaussée disposé pour des boutiques et ses deux étages saillants; encore le second a-t-il été presque complètement supprimé. Les trois baies du rez-de-chaussée sont séparées par des piliers de formes variées, cylindriques ou prismatiques, à nervures en hélices, qui reposent sur des bancs de pierre et sont couronnées de chapiteaux à sujets religieux: Saint-Martin, le Christ aux Oliviers, l'Annonciation et la Visitation; une poutre moulurée ornée de feuilles de vigne et de chardons soutient l'étage. En encorbellement, des contreforts saillants prolongent les colonnes du rez-de-chaussée et se terminent par des pinacles. Au-dessus, le second étage était amorcé par des consoles où se voit sculptée en bas-relief une série de scènes de danses à deux personnages.

BIBLIOGRAPHIE : Buhot de Kersers : *Histoire et statistique monumentale du Cher*, t. II, p. 333-334 (pl. XIII, fig. 2).

Pl. XC. — Le Mans. — Maison dite de la reine Bérengère.

La façade de la maison de la Grande Rue du Mans, n° 11 (voir notre plan, lettre B.), désignée comme *maison de la reine Bérengère*, est un des spécimens les plus connus et d'ailleurs les plus précieux de l'architecture civile en France à la fin du XV^e siècle. Il est inutile d'insister sur sa dénomination d'une invraisemblance criante, puisque Bérengère de Navarre, femme du roi Richard, vivait à la fin du XII^e siècle et que notre maison date au plus tôt de la fin du XV^e. Nous avons eu déjà l'occasion d'en mentionner l'existence à côté de celle qui a été démolie et était désignée (voir pl. XXXVII) sous le nom de maison de la cour Pôté (Plan A). M. Robert Triger, dans un savant et judicieux mémoire, a établi les origines et les transmissions de l'une et de l'autre. Celle qui nous occupe ici a été bâtie, entre 1490 et 1515, par Robert Véron,

bourgeois du Mans, marchand de sel, qui fut échevin en 1494. Toutes deux furent réunies entre les mêmes mains au xvi^e siècle dans la famille des Seigneur; puis, au xvii^e siècle, la maison de la reine Bérengère réunie à la maison Renaissance qui porte aujourd'hui le n^o 9 (Plan C), appartient à Jacques et Antoine Le Corvaisier de Courteilles, ce dernier bien connu pour son *Histoire des Evêques du Mans* et qualifié justement de père des historiens manceaux. Elle passa ensuite par bien des mains, subit bien des aventures et des mutilations jusqu'au jour où elle fut acquise en 1891 par un amateur intelligent, M. Ad. Singher, qui la fit restaurer et qui eut la singulière bonne fortune de pouvoir y replacer les statuets de bois de la façade qui en avaient été arrachées vers 1835. Il y installa dès 1892 la *Société historique et archéologique du Maine*, et y créait un véritable musée, dont sa mort récente amènera peut-être la dispersion, sans compromettre toutefois, il faut l'espérer, la conservation et l'intégrité de l'immeuble.

Le plan de la maison était très simple et très usuel. Elle comprenait, sur un terrain assez étroit, deux pièces en profondeur à chaque étage, sauf au rez-de-chaussée qui formait sans doute une seule grande salle de 4^m80 de largeur sur 9^m40 de profondeur; ailleurs les deux pièces se commandaient l'une l'autre et étaient séparées par une cloison de bois qui, fait très rare, a été conservée intacte au premier étage avec ses pans de bois et ses panneaux à serviette d'une menuiserie très fine. C'est un document très précieux qui peut nous donner l'idée de ce qu'étaient à l'origine ces séparations de pièces dont nous supposons l'existence, ou que nous trouvons remplacées par des séparations factices et modernes; chacune de ces pièces comportait une cheminée, mais celles qui se sont conservées ne présentent qu'un intérêt moyen. En arrière, se trouvait l'escalier contenu dans une tourelle de pierre sur laquelle s'ajustait une aile formant au rez-de-chaussée une élégante galerie voûtée; cette aile communiquait avec la maison voisine de la cour Pôté (voir le plan) et comprenait au-dessus des appartements secondaires qui n'ont pas été conservés.

La façade surtout est intéressante pour sa disposition particulière et la qualité de son exécution. Elle comprend un rez-de-chaussée en pierre qui a été restauré: la grande fenêtre surtout est toute moderne; la petite porte au contraire est presque intacte, ainsi que certaines parties de la voussure qui supporte, par une disposition très originale, le pan de bois du premier étage. Celui-ci est soigné comme un véritable travail de menuiserie et si la restauration y a certainement laissé ses traces, si quelques parties, comme le couronnement de la fenêtre, en sont assez discutables, les arrangements de boiseries clouées derrière la charpente et remplaçant le hourdis, les ouvertures en losange laissées à travers cette charpente et garnies de vitraux sont, pour leur principe tout au moins, originales. Enfin, la sculpture, avec ces quatre culs-de-lampe un peu tourmentés et ces statuets trapues aux larges draperies d'une saveur presque bourguignonne qui, étant donnés leurs phylactères, représentent sans doute des prophètes, doit être considérée également comme composée de morceaux anciens et d'une qualité fort rare. Au-dessus, les deux étages supérieurs jusqu'au pignon aigu sont revêtus d'ardoise.

BIBLIOGRAPHIE: Hucher: *Congrès archéologique 1878*. — Robert Triger: *La Maison dite de la reine Bérengère au Mans* (1892), (27 pl. ou dessins). Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*. — Cette excellente monographie très complète, minutieuse et originale nous dispense de toute autre référence. On y trouvera du reste une abondante bibliographie et une liste de tous les dessins, gravures ou photographies qui ont reproduit la maison.

Pl. XCI. — Rennes. — Maison, 1, rue Saint-Guillaume.

La tradition, un peu moins invraisemblable que dans le cas précédent, qui accole à cette maison le nom de Duguesclin n'est pas beaucoup plus fondée. C'est encore près de deux siècles après la mort du connétable que la maison fut construite dans le voisinage immédiat de la cathédrale de Rennes, sur un terrain touchant l'enclos de l'Évêché; ce devait être la demeure des deux chapelains qui desservaient les chapelles de Saint-Michel et de Saint-Sébastien. C'est donc à la série des maisons canoniales qu'il faudrait plutôt rattacher cette construction (voir pl. XLV et LIV).

Les chapelains en prirent possession, paraît-il, en 1573. Si cette date est exacte et n'est pas légèrement postérieure à l'achèvement du logis, celui-ci serait un remarquable exemple de la persistance des

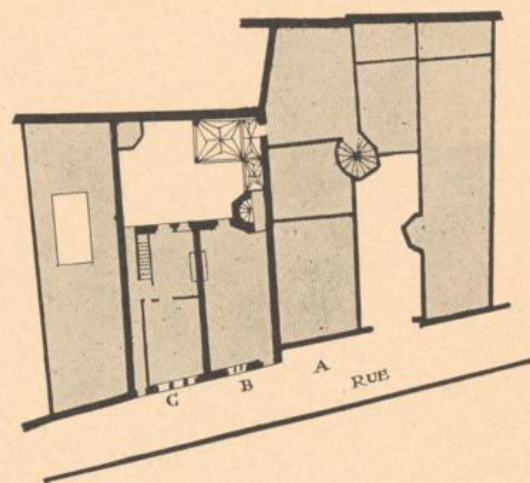


FIG. 41. — LE MANS: MAISONS DE LA GRANDE RUE nos 9, 11 ET 13

traditions médiévales dans un milieu privilégié, du reste, à cet égard, nous l'avons déjà remarqué à propos des constructions de pierre. Le dessin des pans de bois, l'ornementation des potelets couverts d'écaïlle, les profils des consoles et des sablières restent absolument gothiques. A peine peut-on soupçonner à l'allure plus académique et plus molle des deux figurines de saints qui ornent le rez-de-chaussée et rappellent justement les patrons des deux chapelains, à l'introduction timide de rosaces un peu plus stylisées dans les écoinçons des portes, la date avancée dans le xvi^e siècle, à laquelle nous arrivons.

La disposition du plan ne marque pas du reste davantage de modifications ou de progrès sur les habitudes antérieures. La maison comprend un double logis desservi par un escalier à vis unique enclavée dans la construction et dans lequel deux portes à chaque étage commandent deux grandes pièces à cheminée.

BIBLIOGRAPHIE : Orain : *Rennes et ses environs* (1904), p. 91-92, p. 55 (fig.).

Pl. XCII. — **Saint-Brieuc.** — Maisons rue Saint-Jacques.

Saint-Brieuc comme Rennes, plus que Rennes même, conserve un grand nombre de maisons de bois du xv^e siècle dans le vieux quartier voisin de la cathédrale et de la place du Martroy. Toutefois beaucoup d'entre elles, datées de 1570-1575, se sont adaptées au style de la Renaissance et nous les retrouverons plus tard. Les plus anciennes sont dans la rue Saint-Jacques et peuvent remonter jusqu'à la fin du xv^e siècle. Toutes ces maisons, malgré leur apparence un peu fruste et leur aspect actuel, plutôt sordide, devaient avoir été faites pour des familles nobles ou de grande bourgeoisie dont plusieurs portent encore les armes. Celle du n^o 8 en particulier, que l'on voit sur notre planche au premier plan à droite, se présente assez complète encore avec ses boutiques munies de leur banc d'étaï, encadrées dans des baies moulurées en pierre. Des consoles de bois, qui supportent une sablière très saillante au premier étage, sont garnies de figures armées, d'exécution un peu grosse, mais de caractère gothique très accusé; au premier étage, on voit à la même place des têtes saillantes et des grotesques dont on retrouve aussi des exemples au n^o 6.



FIG. 42. — MORLAIX : MAISON DE LA REINE ANNE

Comme plan, cette maison du n^o 8 est assez compliquée : longée sur le côté par une ruelle, elle présente sur cette face latérale une tourelle d'escalier en pierre enclavée dans le bâtiment et comporte plusieurs pièces en profondeur. En général du reste, les murs mitoyens offrent des maçonneries lourdement appareillées en granit. Au n^o 12, on voit en arrière un escalier à vis dans une tourelle ronde qui fait saillie sur la cour.

Pl. XCIII et XCIV. — **Morlaix.** — Maison Pouliquen et maison dite de la reine Anne.

Encore une ville où abondent les vieilles maisons de bois aux soubassements de granit, aux revêtements d'ardoises, aux pignons étroits, aux encorbellements pittoresques. Des rues entières sont encore bâties de cette sorte, certaines très étroites, comme la fameuse *Venelle au Son*, mais les plus remarquables spécimens de l'architecture domestique de Morlaix sont ces maisons dites à *lanternes* ou à *ponts d'allée*, dont les deux spécimens les plus complets sont la maison Pouliquen au 14 de la Grande Rue et la maison dite de la reine Anne, 33, rue du Mur.

La maison Pouliquen, comme ses voisines de la Grande Rue (voir pl. XCIII) présente sur la rue un soubassement remarquablement conservé avec l'encadrement de sa boutique et de sa porte d'entrée. Le pan de bois, solidement construit, en est au contraire assez simple. Quant à la maison de la Reine Anne, récemment restaurée, elle nous montre, sur une terrasse sans caractère, au-dessus des Halles, une belle façade avec de larges fenestragés

comprenant cinq ou six baies (voir notice de la pl. LXXVIII) et une série de sculptures en bois assez fines et pittoresques (fig. 42).

L'une et l'autre présentent en arrière pour l'escalier et les passages d'un corps de logis à l'autre la même disposition caractéristique qui n'est en somme qu'un développement de ce que nous avons déjà bien souvent rencontré : un escalier à vis situé sur une cour, en arrière d'un corps principal et desservant par le moyen de passages en encorbellement un second corps situé en arrière. Seulement ici, la cour est couverte; elle est chauffée par une grande cheminée à manteau et forme ainsi comme la grande salle (nous dirions aujourd'hui le *hall*) de la maison. Quant à l'escalier, à l'abri des intempéries, il se déroule et se décore avec un luxe tout à fait inconnu ailleurs, jusqu'à affecter dans ses boiseries sculptées la préciosité un peu chargée de certains meubles de l'époque. C'est ce qui arrive notamment dans la maison Pouliquen où le bas de l'escalier (voir fig. 43) est garni de boiseries, du reste un peu disparates et peut-être en partie rapportées.

Les balustrades des passages sont décorées de panneaux ornés de parchemins repliés d'une grande finesse et surtout le poteau central qui soutient l'escalier est garni du haut en bas d'ornements flamboyants et de sculptures d'une grande richesse dont on pourra juger sur notre pl. XCIV.

BIBLIOGRAPHIE : Congrès archéologique de France (1876), p. 43.
— Palustre: *La Renaissance en France*. T. III.



FIG. 43. — MORLAIX: MAISON POULIQUEN
Départ de l'escalier

Pl. XCV. — Amiens. — Maison de Nicolas Fauvel.

Le passage qui fait communiquer à Amiens la place de l'Hôtel-de-Ville avec celle du Marché Lanselles et qui est connu sous le nom de *Passage Gossart*, est un des rares coins du vieil Amiens qui aient gardé un



FIG. 44. — AMIENS: PASSAGE GOSSART

peu de leur physionomie du Moyen âge. La plupart des logis du xv^e siècle furent en effet démolis soit au xvi^e, soit au xvii^e siècle, et le xviii^e siècle modernisa complètement le centre de la vieille ville restée très active et prospère, sans que le centre de la production industrielle et du commerce se soit à peine déplacé.

La cour que traverse ce passage paraît avoir été celle d'une riche maison de drapier de la fin du xv^e siècle, qui s'appelait Nicolas Fauvel, et qui fut « maieur » d'Amiens vers cette époque. On donne la date de 1492 pour celle de la construction de sa maison. Il est assez malaisé de reconnaître aujourd'hui comment se présentaient et se disposaient les principaux corps de logis; la cour, qui affecte la forme d'un rectangle allongé dans le sens de la profondeur, est bordée d'un côté par un mur mitoyen aveugle en pierre de taille. Sur les trois autres côtés se développe une construction en pans de bois dont le rez-de-

chaussée tout au moins a gardé sa structure ancienne et ses moulurations assez fines, notamment dans la sablière qui porte le premier étage (voir fig. 44). C'est un ensemble assez curieux et assez rare dans

d'autres pays que le Nord où la construction en pan de bois se borne généralement à des façades assez simples.

Dans cet ensemble, un morceau offre un intérêt tout particulier, c'est le petit réduit qui est porté en encorbellement au-dessus du débouché du passage qui vient de l'extérieur. Nous avons déjà rencontré bien souvent de ces petits cabinets qui complètent les appartements de l'époque; c'est donc la structure particulière plus que l'existence même de cet appendice qui est ici remarquable. Il forme au-dessus du passage une bretèche, soutenue par une demi-voûte en bois dont les nervures viennent reposer sur des corbeaux de pierre. A l'angle extérieur une console forme pendentif et se termine par un ange volant. Sur la console même une figuration étrange qui avait valu à la maison l'un de ses noms populaires de *Maison de l'Homme à trois têtes* (1) nous montre un homme assis en costume de bourgeois du xv^e siècle avec un triple visage, un pied chaussé et l'autre nu. On s'est perdu, pour expliquer cette fantaisie, en conjectures, dont aucune n'est satisfaisante. Très simple au contraire et d'un art très fin qui atteste la perfection de métier des hûchiers picards est une console placée à côté de la bretèche, au départ de la sablière : on y voit un homme à cheval qui paraît représenter le maieur lui-même dans son costume de cérémonie.

BIBLIOGRAPHIE : Aug. Dubois : *Maison du Blanc Pignon*. Le Mémorial d'Amiens, 17 avril 1869. — Aug. Janvier : *La Picardie historique et monumentale* (T. I, fasc. III). — Pierre Dubois : *Guide sommaire du touriste à Amiens* (1907), p. 92-93 (fig.). — Id. : *Les Maisons de bois d'Amiens*. Notre Picardie (1907), p. 105 (fig.)

Pl. XCVI. — Abbeville. — Maison dite de François I^{er}, 29, rue de la Tannerie.

Pas plus ici que pour la plupart des maisons qui portent le nom du roi-chevalier, la tradition même ancienne (elle remonte ici au xvii^e siècle) ne saurait se justifier. On a fort bien établi où François I^{er} descendit,



FIG. 45. — ABBEVILLE : MAISON DITE DE FRANÇOIS I^{er}
Aile sur la cour

lorsqu'il fit son entrée à Abbeville en 1517. C'était à l'Hôtel de Jean de Bruges, seigneur de la Gruuthuse et gouverneur de la ville; à peine a-t-on pu soupçonner, sans aucune preuve et sans même de vraisemblance, que le roi aurait collaboré de ses deniers à l'achèvement de cette jolie maison de bois, habitation d'un particulier. Quoi qu'il en soit, celle-ci est encore, malgré l'enlèvement déplorable de la cage d'escalier, vendue depuis 1907 à des antiquaires, un des plus jolis ensembles que présente la ville d'Abbeville où les constructions de ce genre se sont pourtant bien mieux conservées qu'à Amiens.

Cette maison, qui n'a pas d'histoire, élevait jadis sur la rue Cache-Cornaille ou plutôt sur la berge du canal alors ouvert qui coulait au milieu, devant les tanneries, une façade en bois assez simple avec quelques médaillons et des arcatures ornées d'un décor flamboyant à redents et accolades, décor un peu maigre comme il s'en voit encore sur une autre maison de la même rue au n^o 2. Une porte charretière placée à la droite du corps de logis antérieur, lequel était assez large et comportait au moins deux pièces de front, conduisait dans la cour sur laquelle se développait non seulement une façade symétrique à celle de la rue et de même composition, mais une aile en retour. Cette aile comprenait d'abord à rez-de-chaussée un petit porche (il est aveuglé par un appentis dans notre planche XCVI) sous lequel se trouvait la porte des appartements du rez-de-chaussée, puis le tambour polygonal, orné de panneaux sculptés, de l'escalier qui montait à ceux du 1^{er} étage. Au-dessus de la porte et des panneaux pleins, une jolie claire-voie flamboyante éclairait l'intérieur de l'escalier. L'aile se continuait par un double bâtiment, servant sans doute de commun, que montre notre fig. 45 : la première partie de cette annexe attenante à l'escalier s'élargissait au premier étage par un encorbellement très saillant porté sur des consoles en bois; la seconde, plus basse, présentait avec une jolie lucarne en bois de type gothique

(1) On la désignait encore sous le nom de *Maison du Blanc Pignon* ou de *Maison où pend l'enseigne de l'Autruche*.

un double pignon de briques avec gradins comme nous en avons déjà rencontré dans la France du Centre, mais comme on en trouve surtout dans la région flamande au seuil de laquelle nous sommes arrivés à Abbeville.

BIBLIOGRAPHIE : Alcius Ledieu : *La Maison de François I^{er} à Abbeville*. Revue de l'Art chrétien. Septembre 1901. — Macqueron : *Picardie historique et monumentale*, T. III, p. 69. — Pierre Dubois : *La Maison de François I^{er} à Abbeville*. Musées et Monuments de France (1907), p. 157-159.

Le cliché que reproduit notre planche XCVI, représentant l'état de la maison antérieur à 1907, appartient aux archives de la Commission des Monuments historiques.

Pl. XCVII. — Beauvais. — Maison 20, rue de la Manufacture.

Cette maison, que l'on désignait autrefois sous le nom d'Hôtel du Cheval d'Or, est un spécimen assez simple mais typique des usages de la construction à pans de bois du xv^e siècle. Appuyée sur une voisine plus basse, elle présente comme celle-ci un pignon avec plusieurs encorbellements soutenus par des consoles sculptées, sur une rue de moyenne largeur et elle y constitue un décor très pittoresque, d'ailleurs encore assez fréquent dans cette vieille ville de Beauvais.

Le cas particulier que l'on y remarque, et qui nous l'a fait choisir entre beaucoup d'autres, est l'emploi, assez naturel dans un pays où les fabriques de poterie et de terre vernissée ont été prospères de tout temps, de briques et de carreaux émaillés qui tiennent lieu du hourdis ordinaire et remplissent les interstices d'un pan de bois d'ailleurs soigné et de formes ingénieusement variées. Certains de ces carreaux portent des fleurs de lys, des enroulements, des damiers, des fleurs, des mouchetures. On en voit même qui présentent de petites figures de sainteté en relief. Le cas n'a pas dû être aussi exceptionnel qu'il le paraît aujourd'hui. Le goût de la couleur brillante est bien dans l'esprit de l'art de la France septentrionale et c'est avec beaucoup d'à-propos que l'usage de la céramique a été repris de nos jours pour des destinations analogues. Mais les procédés techniques des potiers d'autrefois ne permettaient pas à leurs produits de résister indéfiniment aux intempéries; beaucoup de ces décorations ont disparu d'elles-mêmes. Il est à espérer que nos faïences modernes et nos grès cérames pourront faire un plus long usage.

BIBLIOGRAPHIE : *Congrès archéologique de Beauvais* (1905), p. 31 (pl.)

Pl. XCVIII. — Reims. — Maison, 7, place des Marchés.

Les maisons de bois, très fréquentes dans le Nord et dans l'Ouest de la France, le sont beaucoup moins dans l'Est et dans le Midi, soit que la pierre ait été dans ces régions plus facile à se procurer, soit que le tempérament des constructeurs les portât moins à ce mode de construction dérivé de la charpenterie. En voici cependant un bel exemple, mais d'un dessin assez particulier, à Reims, sur la place des Marchés. Il paraît bien appartenir à l'extrême fin du xv^e siècle ou aux premières années du xvi^e et présente, avec les pinacles dont se décorent les poteaux, avec les arcs en accolade surmontés d'un quadruple crochet de feuilles qui couronnent les fenêtres, les meilleurs caractères du style gothique fleuri.

Cette maison, ainsi que celle qui lui fait suite, avec une façade en retour sur une petite rue, et qui malheureusement est recouverte sous le plâtre et le badigeon, offrent comme particularité un très fort encorbellement en avant des boutiques du rez-de-chaussée. La saillie est de plus d'un mètre et les consoles sont remplacées par de fortes potences dont deux s'appuient sur la jambe étrière du mur mitoyen du côté droit. Cette saillie considérable forme même bretèche de ce côté, puisque le pan de bois qui fait retour jusqu'au mur mitoyen, présente des jours latéraux. Remarquons aussi que la charpente qui s'est admirablement maintenue sans déformations n'est composée que de poteaux verticaux et de poutres horizontales sans aucune croix de Saint-André.

Les statuettes rapportées sur la façade sont modernes, mais les deux potences extrêmes portent les représentations largement taillées en plein bois de *Samson tuant le lion* et de *Saint-Michel terrassant le démon*. Quelques sculptures grotesques se voient encore sur les autres poutres et sur celles de la façade en retour de la maison voisine.

BIBLIOGRAPHIE : Viollet-le-Duc : *Dictionnaire d'architecture*, t. VI, p. 265-266 (fig.). — Givelet : *Congrès archéologique de France* 1861.

Pl. XCXIX. — Thiers. — Maison du Pirou.

La région du Centre n'est pas non plus très féconde en constructions de bois. Si l'on en trouve encore un bon nombre et d'assez intéressantes à Moulins, ni Riom, ni Clermont n'en présentent plus guère aucun spécimen : à Montferrand, à peine en rencontre-t-on encore une, la Maison dite de l'Apothicaire, en haut de la rue de la Fontaine. En avançant davantage dans le Plateau Central, on en trouve au contraire en abondance dans la petite ville de Thiers où se voit en particulier cette curieuse et pittoresque *Maison du Pirou*, située le long d'une rue montante et dont les pignons très accusés, les pentes raides des toitures font songer au climat rude et neigeux de la montagne ; les croix de Saint-André de la façade largement dessinées en assurent la stabilité. Enfin, il faut remarquer le fort encorbellement du premier étage au-dessus de la boutique, encorbellement que soutiennent deux piliers polygonaux reposant sur des bases de pierre de profil gothique et qui forme comme une sorte de porche couvert, analogue à ce qu'ont pu nous montrer certaines maisons de pierre sur de grandes places de marché dans le Nord comme dans le Midi (Voir Pl. LXIX).

Pl. C. — Mâcon. — Maison place Dombey.

Cette construction de bois d'un caractère assez rare est une des dernières aussi que nous rencontrons en nous dirigeant vers le sud dans la vallée de la Saône et du Rhône. Ce n'est du reste qu'une partie de maison : toute une aile à droite en remontant la place aux Herbes est construite en pierre avec un escalier à vis non saillant. Il faut noter aussi la disposition du toit qui est à peine incliné suivant les habitudes déjà presque méridionales de cette région, et qui fait une large saillie sur la construction. Quant au double pan de bois, il est d'une structure robuste, d'un travail précis et soigné comme de la menuiserie qui n'a que peu de rapport avec les formules courantes ; d'ailleurs, toutes les lignes y sont verticales ou horizontales et le hourdis est remplacé par des panneaux de bois sculptés.

Le fenestrage largement ouvert jadis au premier comme au second étage comprenait des baies multiples encadrées de meneaux qui sont sculptés avec une verve abondante et où parfois s'insinuent déjà des motifs de *putti* nus à l'italienne, parmi les monstres gothiques et les rinceaux de feuillage traditionnels. A l'intérieur, le premier étage a reçu actuellement des divisions modernes : on y voit encore cependant les maîtresses poutres et leurs supports grimaçants. La grande salle du second est au contraire restée intacte et présente même encore une partie de son vieux carrelage. On ne connaît rien de l'histoire de cette maison que les noms de ses possesseurs depuis un siècle. On la suppose élevée entre 1490 et 1510. Peut-être est-elle même plus tardive. Elle nous offre en tous cas, avec un bel exemple de la persistance du style traditionnel, quelques indices du style nouveau qui va se propageant sous Louis XII et sous François I^{er}.

BIBLIOGRAPHIE : Lex : *Les Maisons anciennes de Mâcon. La Maison de bois*. Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements (1895), p. 402, (pl.).

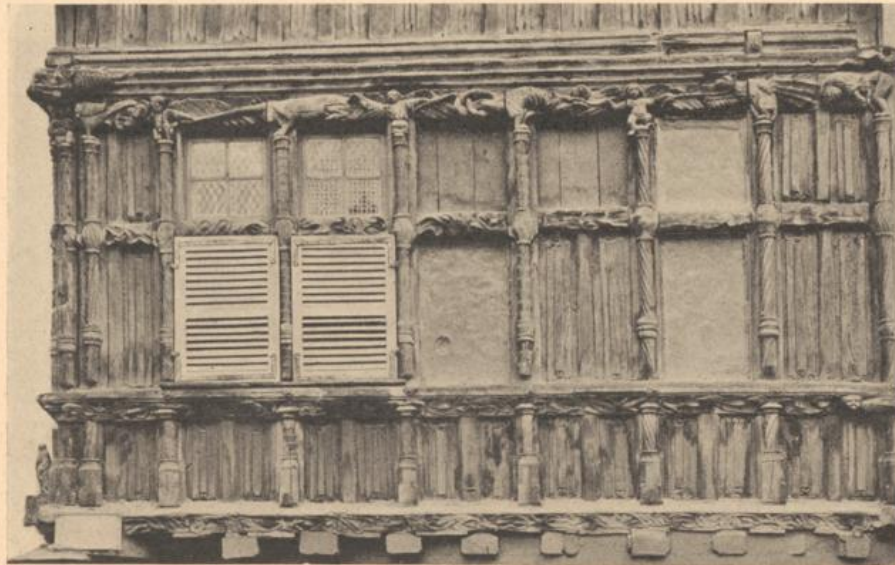


FIG. 46. — MACON : MAISON PLACE DOMBEY. — Détail de la façade